

PER

R-334

CON

La Revue Populaire

15^c

27^e ANNEE

A LIRE :

**Le drapeau
Jacques-Cartier**

par Maurice Brodeur

**Conversation avec
M. le sénateur
Raoul Dandurand**

par Robert Rumilly

**Les animaux les plus
intelligents**

par Louis Sabourin

**Les mondes invisibles
et l'énigme de la
température**

par Fernand de Verneuil



C'est la première impression —

Si l'appétitif est bon, le dîner le sera.

Le rôti est peut-être trop cuit ou la volaille trop dure, mais l'appétit, stimulé par un cocktail au jus de tomates *délicatement pressé* de Libby, fait oublier la dureté de la volaille et du rôti.

ABSOLUMENT SANS AIGREUR

Voici le nouveau procédé, exclusif à Libby. La pelure de la tomate, comme celle de l'orange, est acide; de même pour les graines et le coeur. Grâce au procédé exclusif de Libby, on extrait tout le jus riche de la tomate, et *on enlève* le coeur, les graines et la pelure *sans les écraser*. Ils ne donnent donc aucune aigreur à cet appétitif doux et rafraîchissant — que des tests scientifiques ont démontré riche en vitamine C et possédant aussi les vitamines A, B et C.

ENTIEREMENT CANADIEN

Le Jus de Tomates *délicatement pressé* de Libby est *canadien*. Les tomates proviennent de plants canadiens de la meilleure variété. Les employés de la cuisine de Libby à Chatham, sont des Canadiens.

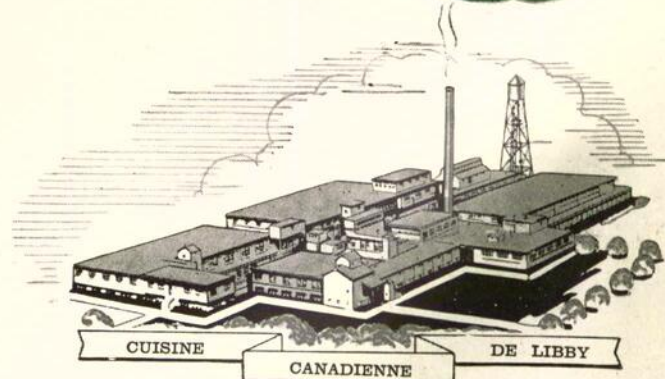
ACHETEZ A L'ESSAI

Nous sommes fiers de ce produit *entièrement canadien*. Achetez-le à l'essai et si vous n'êtes pas satisfait, retournez-nous l'étiquette à Chatham, avec vos nom et adresse. Nous vous rembourserons.



JUS DE TOMATES

LIBBY'S



Howard Chandler Christy

ARTISTE DE RENOMMÉE MONDIALE, FAIT

l'Essai des 7 Pointes Waterman

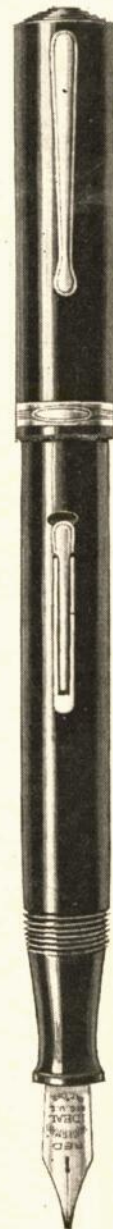


"Quelle différence quand on emploie la pointe APPROPRIÉE, M. Waterman", dit Howard Chandler Christy, après avoir écrit avec chacune des sept pointes Waterman et choisi la Pointe Arrondie comme idéale pour son style d'écriture. (Cette pointe est particulièrement appropriée pour ceux qui écrivent de la main gauche.)

Les magasins qui partout vendent la Waterman VOUS fournissent la même occasion de trouver la pointe qui VOUS convient et vous invitent à essayer chacune des sept pointes que contient leur Plateau de Sélection de Pointes Waterman, et dont la variété va de la pointe superfine, pour écriture délicate, à la pointe large et obtuse pour ceux qui ont la main robuste.

Parmi ces sept pointes Waterman, il s'en trouve une qui s'adapte parfaitement à votre style d'écriture ou à la nature du travail pour lequel vous employez quotidiennement une plume.

Pourquoi ne feriez-vous pas l'intéressant essai des 7 pointes Waterman afin de constater par vous-même quelle aise et quelle facilité vous sont assurées quand vous écrivez avec la pointe qui vous convient exactement?



PLUMES
\$2.75 à \$10

Crayons pour
Assortir
\$1 à \$5



Grâce aux PLUMES WATERMAN,
écrire en vacances est devenu un plaisir au lieu d'une
corvée. Emportez-en une.

L. E. WATERMAN CO., LTD., MONTREAL

NEW-YORK, CHICAGO, BOSTON, SAN-FRANCISCO

Waterman's

DISPOSITIF DE REMPLISSAGE DES PLUS SIMPLES ET DES PLUS PRATIQUES . . . ALIMENTATION PARFAITE . . . FORTE CAPACITE D'ENCRE . . .
COULEURS SUPERBES

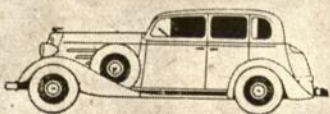
“LA PREVOYANCE ET LA

PROGRES



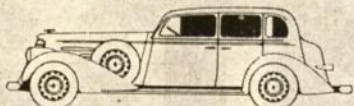
*Tous les autos General Motors
peuvent s'acheter à termes faciles,
grâce au mode de paiement
GMAC de la General Motors.*

CHEVROLET



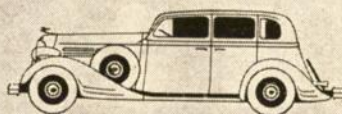
... pour le transport économique

OLDSMOBILE



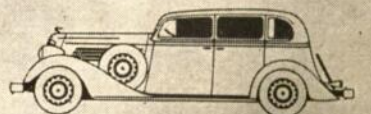
*Le Six Toutes Caractéristiques et
le Huit en Ligne*

PONTIAC



Le Huit en Ligne Economique

McLAUGHLIN-BUICK



L'Auto que le Monde Respecte

VIGILANCE IMPORTANT

résultant du bon sens des Automobilistes Canadiens

L'APPROBATION populaire dont les nouveaux autos General Motors sont l'objet cette saison n'est pas un secret.

Nous croyons que ces voitures la méritent, car ce sont les meilleurs autos et les plus belles valeurs que nous ayons encore pu offrir.

On les acclame non moins pour leur gracieuse beauté aérodynamique que pour leur ventilation hygiénique et leur Roulement Flottant.

Elles représentent le progrès dans tout ce qui contribue à l'agrément et à l'utilité d'une automobile.

La valeur et le succès des innovations de cette année dans nos autos ne sont qu'une partie de notre triomphe.

Leur point de départ et leur perfection sont dûs dans une bonne mesure au bon sens des automobilistes canadiens.

Plusieurs mois avant la production, nous avons vérifié nos dessins avec *ce que le public voulait*. Grâce à plus de 60,000 Canadiens qui ont répondu à nos Questionnaires des Consommateurs, nous avons reçu une inestimable direction pour donner une forme belle et progressive aux idées et aux perfectionnements de nos ingénieurs.

Les résultats—tels que manifestés dans les nouveaux Chevrolet, Oldsmobile, Pontiac, McLaughlin-Buick, La Salle et Cadillac—confirment une fois de plus le fait qu'on va plus loin dans la voie droite quand on est tout aussi disposé à écouter qu'à conduire.

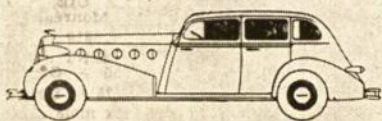
GENERAL MOTORS

PRODUCTS OF CANADA LIMITED

UNE INSTITUTION SOUCIEUSE DU PUBLIC

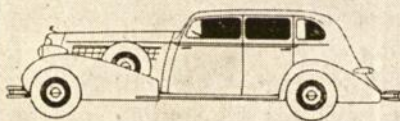
M34-GM6F

LA SALLE



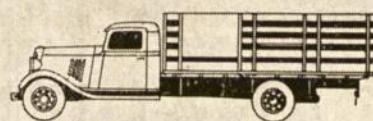
Le Bel Auto

CADILLAC



Prototype du Monde

CAMIONS CHEVROLET et GMC



Les plus économiques

GM
GENERAL
MOTORS
PRODUCTS



Allez en EUROPE



L'espace est la caractéristique dominante sur ce puissant paquebot de 42.500 tonnes. Courts de tennis et de squash racket grandeur normale, piscine de natation et autres facilités pour les sports.

par l' **Empress of Britain**

DEUX jours sur les eaux calmes du St-Laurent et trois seulement en pleine mer. Une traversée sur ce paquebot spacieux est une expérience inoubliable. Vous vivez au milieu d'un luxe comparable à celui des plus grands hôtels modernes. Les salons sont somptueux, les cabines confortables, la cuisine exquise, le personnel d'une parfaite courtoisie et d'un empressement discret. Partout, vous êtes absolument à votre aise, car l'espace ne manque pas. Et cependant, avec tous ces avantages, les prix de passage sont relativement peu élevés. L'Empress of Britain, l'Empress of Australia, les paquebots "Duchess" et "Mont" utilisent tous la route du St-Laurent, effectuant leurs départs de Montréal et Québec à destination des ports de Grande-Bretagne et du continent.

Renseignements complets de votre agent local
ou de tout agent de billets du

PACIFIQUE CANADIEN

Traversez par la ROUTE DU ST-LAURENT

819F

La Revue Populaire

27e année, No 7
Montréal, Juillet 1934

Directeur de la rédaction :
JEAN CHAUVIN

SOMMAIRE

	Page
Conversation avec M. le sénateur Raoul Dandurand, par Rober Rumilly.....	7
Les animaux les plus intelligents, par Louis Sabourin.....	8-8
Le drapeau Jacques Cartier, par Maurice Brodeur.....	10
Les mondes invisibles et l'énigme de la température, par F. de Verneuil	11
La fin du mal de mer.....	12
Ceylan—Ile de beauté et de richesse, par Mary Brechin.....	13
Saviez-vous que? ...	14
<i>Notre roman complet :</i>	

LA DETTE

par PAUL CERVIERES..... 15

Poésie

VOILES BLANCHES,

par Blanche Lamontagne.....	22
La décoration du foyer.....	27
Le costume masculin convient-il aux femmes?.....	28
Conseil à nos lectrices.....	29
La mode.....	30-31
La page de l'hôtesse.....	32
Notre album de cinéma.....	33
Radio.....	34
La chanson française.....	39
Soins de première urgence.....	54
Le soin des bébés.....	55
Livres et revues.....	56
La cuisine.....	58

EN AOUT

LE VIEUX Puits

par MAX DU VEUZIT

LA REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 du mois
Editeurs-Propriétaires

POIRIER, BESSETTE CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, Canada
Tél. : LANCASTER 5819 - 6002

ABONNEMENT
Canada : Un an \$1.50 — Six moi .75
Eats-Unis : Un an \$1.75 — Six mois .90
Un an..... \$1.75 Six mois..... .90

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE CIE, LIMITEE

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S.A., as second class matter under the Act of March 3rd. 1879

NOS ENTREVUES

Conversation avec Monsieur le sénateur Raoul Dandurand

par Robert RUMILLY

Souvenirs politiques — La visite du comte de Paris — Amusante négociation d'un traité de commerce

« TENEZ, asseyez-vous là, c'est mon fauteuil favori, près du petit bureau où j'écris, devant le portrait de ma femme. Avez-vous entendu parler d'elle ? Elle signait Josette en littérature. Je l'ai connue chez M. Mercier, qui était mon chef politique.

Une après-midi, je me promenais avec un de mes amis, qui salua une jeune fille. Je lui demandai qui était cette personne. Il me répondit : « C'est mademoiselle Marchand. Elle est cultivée et fort intéressante. Je sais qu'elle doit aller ce soir chez M. Mercier ; viens et je te présenterai à cette jeune fille. »

Ce qui fut dit fut fait. Dès la présentation, Mlle Marchand me dit, avec une pointe d'ironie : « Quel était le journal que vous teniez à la main et brandissiez, cette après-midi ? »

C'est le *Courrier des Etats-Unis*, répondis-je. J'avais en effet pris contact avec la pensée et la politique françaises par le *Courrier des Etats-Unis*, auquel Gaillardet donnait beaucoup de lustre.

Mlle Marchand était née et avait été élevée dans un milieu politique. De mon côté, je n'avais entendu parler que de la politique. Nous nous sommes mariés et nous avons continué de faire de la politique. J'étais tout jeune. Je ne doutais de rien. Je croyais en savoir beaucoup plus long que je ne le crois aujourd'hui, à 72 ans.

En 1896, j'ai été l'un des lieutenants de monsieur Laurier aux élections qui lui donnèrent la victoire. L'année suivante, Alphonse Geoffrion m'ayant passé la main, je fus l'organisateur du parti libéral aux élections provinciales. Ce fut un triomphe ; mon beau-père Marchand devint premier ministre. Un journaliste, Marion, écrivant dans la *Minerve*, m'appela l'Organisateur de la victoire. Vous pensez si j'étais fier. C'est depuis ce jour que le parti libéral est resté au pouvoir sans interruption.

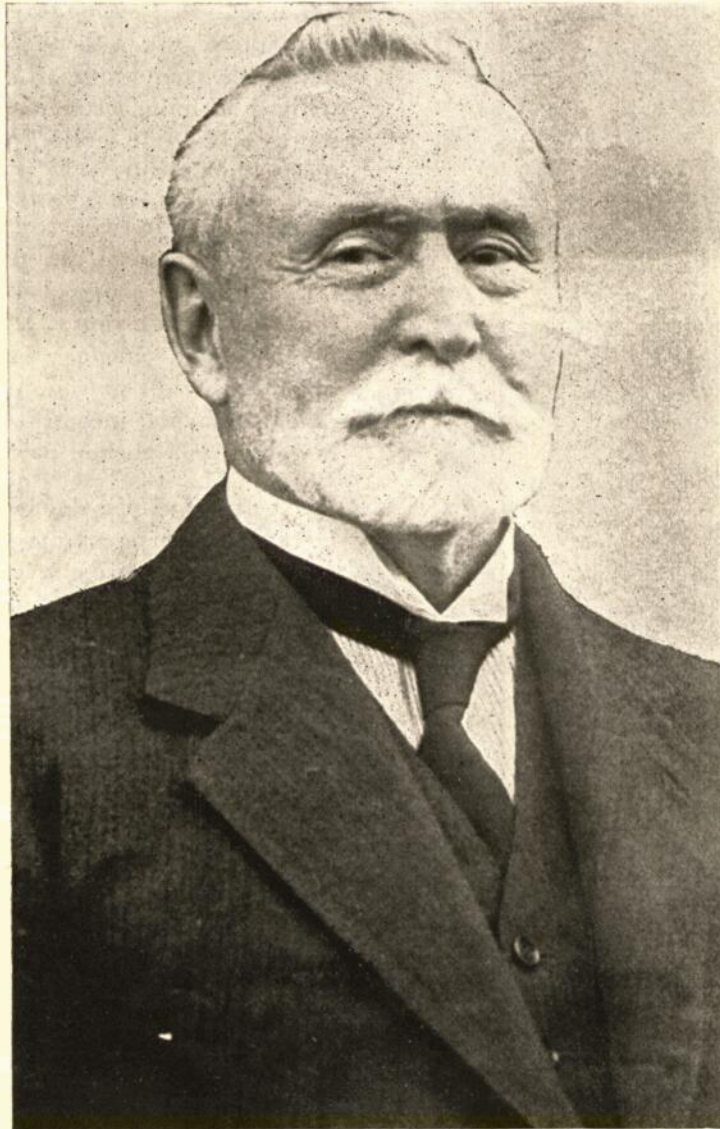
— Vous êtes donc, dans une large mesure, à l'origine de cette longévité ?

— J'en ai été récompensé. En 1898, à 36 ans, monsieur Laurier me nomma sénateur. Je suis resté longtemps le benjamin du Sénat, et je crois que je l'étais encore, en 1905, quand j'en suis devenu le président.

Il faut maintenant que j'évoque pour vous mes souvenirs de France. Et d'abord l'incident

de 1890. On a dû vous dire que, le comte de Paris et le duc d'Orléans étant venus en visiteurs au Canada, je me suis posté sur leur passage pour parodier le mot de Floquet et crier : « Vive la République, monsieur », ce qui m'aurait valu la Légion d'Honneur. La vérité est assez différente.

D'abord, si j'ai été un peu vif dans l'affaire,



M. le sénateur RAOUL DANDURAND

Il faut vous rappeler que j'étais jeune, et vous dire que j'ai du sang méridional. Le premier Dandurand venu au Canada était né à Paris, mais son père était Pyrénéen, des Pyrénées orientales.

Donc, un jour de 1890, je rencontre Alphonse Geoffrion, dans la rue. Il me parle de la prochaine visite du comte de Paris. Il me dit qu'une réunion de notables avait lieu à l'Hôtel de ville, pour décider si l'on devait ou non accorder une réception officielle aux princes français. L'un et l'autre étions hostiles, en principe. Geoffrion, qui était appelé ailleurs, me conseilla d'aller à l'Hôtel de ville exposer nos raisons.

A l'Hôtel de ville, le maire Jacques Grenier, très brave homme, était entouré d'une quarantaine de personnes connues, toutes disposées à accorder les honneurs officiels. Seuls dans l'embrasure d'une fenêtre, Beaugrand, de la *Patrie*, et Fréchette, le poète, représentaient l'opposition. Ils me demandèrent mon avis. Je dis : « Je vote contre ». Nous encourageant les uns les autres nous fîmes valoir nos arguments. A savoir qu'il était loisible aux partisans de la monarchie française de faire une réception aux princes, mais que la municipalité, en tant que telle, ne pouvait recevoir officiellement des personnes exilées par le gouvernement de la France.

Le maire décida, puisqu'il n'y avait pas unanimité, de s'abstenir. Ce n'est pas moi qui avais parlé le plus fort, c'était plutôt Beaugrand et Fréchette. Beaugrand fit dans son journal un tapage du diable. Les princes ayant été fêtés en grande pompe à Québec, Beaugrand fit envoyer à Sadi Carnot une dépêche marquant l'attachement des Canadiens-Français pour la République. Il a lancé l'affaire sous nos trois noms, et on nous appelait « Les trois Brutus ».

— Mais le mot fameux, le « Vive la République, monsieur » ?

— Il n'a jamais été prononcé. Fréchette et Beaugrand sont morts, et je porte seul toute la responsabilité. Le gouvernement français, en me nommant chevalier de la Légion d'Honneur, je crois, moins voulu marquer sa reconnaissance pour notre intervention que son mécontentement pour les fêtes de Québec »

Le sénateur Dandurand, dont tout le monde connaît la silhouette, la courte barbe bien soignée,

possède une voix chaude et grave, qui doit très bien faire dans une enceinte imposante comme celle de la Société des Nations. En parlant, il tient son lorgnon dans ses doigts ; ou plus exactement le tient en passant son pouce dans le pince-nez du lorgnon. Dans les moments de détente, il place le lorgnon à cheval sur une de ses oreilles, à plat contre la tempe.

— J'ai eu, dit-il, un contact d'un autre genre avec la France. C'est en 1908. J'étais sénateur, et j'allais faire un voyage en Europe. Bien que je n'eusse pas de mission officielle à cet effet, tout le monde s'attendait à ce que je m'occupasse

(Suite à la page 50)

Les animaux les

par Louis



DIRE que les animaux sont intelligents semble à certains gens presque une hérésie. L'animal, prétendent-ils, n'est qu'une simple machine possédant de remarquables dons instinctifs, mais qui ne peut rien comprendre. A ce compte-là, que d'humains ne seraient que de simples bêtes !

Avant d'ergoter sur ce sujet, définissons *intelligence* et *instinct*, et nous finirons peut-être par nous entendre.

L'intelligence, selon la définition admise, est la faculté de connaître, de comprendre. L'être intelligent assimile certaines connaissances et les fait servir à une fin qu'il peut prévoir.

Quant à l'instinct, c'est « un mouvement naturel qui pousse à faire certaines choses sans le secours de la réflexion ». L'instinct n'exige donc aucune éducation préalable; il est presque un désir inné, immuable, interchangeable, où la volonté n'a aucune part.

Avec ces quelques données, qu'il ne faut toutefois pas trop généraliser dans le cas présent, les actes de plusieurs espèces animales apparaîtront sortir des limites de l'instinct. Cuvier, Jussieu, et nombre d'autres depuis, ont multiplié les expériences sur ce sujet et ils en ont conclu que plusieurs animaux possèdent une intelligence réelle puisqu'ils se rappellent certains états passés et s'en servent pour déterminer certains actes.

D'après W. Reid Blair, conservateur du jardin zoologique de New-York, le chimpanzé est le plus intelligent de nos frères inférieurs. Plus que tout autre être, sauf l'homme, il étudie une situation et il en trouve rapidement la solution. On a même appris la couture à un chimpanzé; non seulement l'animal a imité soigneusement les gestes qu'on lui montrait, mais il a maintes fois fait preuve de véritable originalité. Il se permettait certaines fantaisies très inattendues.

Une banane est suspendue dans la cage du chimpanzé. Celui-ci essaie mais en vain de l'atteindre. Tout à coup, il s'arrête et semble réfléchir. Puis il rassemble plusieurs boîtes éparpillées dans sa grande prison et il les empile les unes sur les autres de façon à former une petite tour qui lui permettra de s'emparer du fruit convoité. Il ne lui fallut que quelques instants pour trouver la solution du problème. Le chimpanzé apprend très vite, et surtout il est très « débrouillard ». On ne peut donc lui dénier un certain degré d'intelligence puisqu'il peut réfléchir et décider... ce dont tant d'hommes sont incapables.

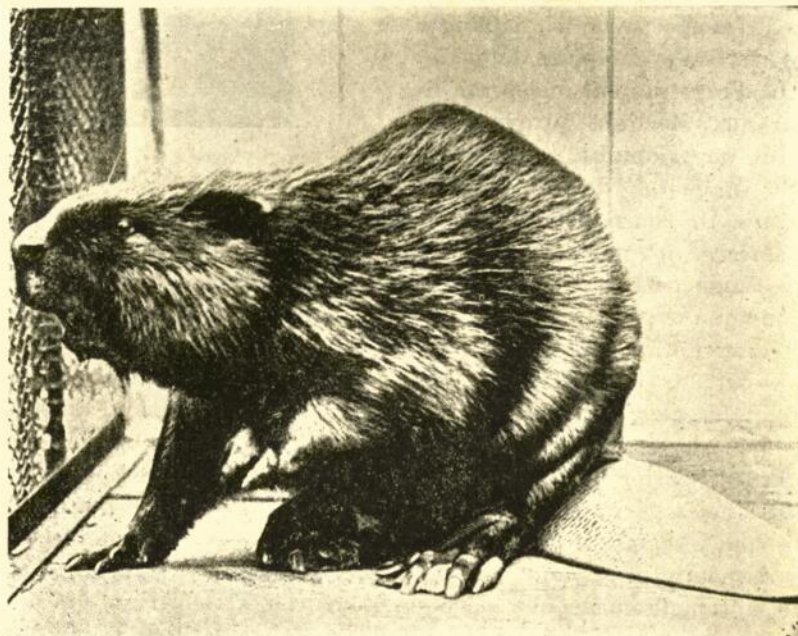
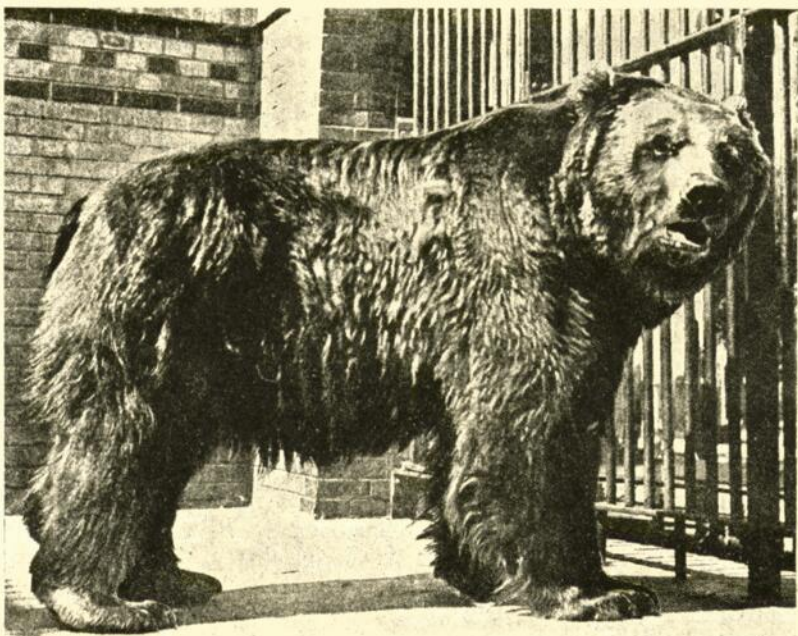
« L'ourang-outang, affirme le Dr Blair, possède un esprit plus méca-

Le chien : son grand dévouement lui fait présenter les ordres de son maître.

Le cheval : bien dressé, il peut accomplir d'étonnantes prouesses.

L'ours : un acteur qui ne travaille que pour les applaudissements.

Le castor : un architecte d'une étonnante souplesse d'adaptation.



plus intelligents

Sabourin

nique que celui du chimpanzé; il est encore plus inventif, et plus tenace. Le chimpanzé est nerveux, sensible, aisément découragé mais il est d'esprit plus alerte, plus « profond », plus observateur que son cousin l'ourang-outang; il a aussi meilleure mémoire. C'est pourquoi je place le chimpanzé au premier rang; mais l'autre singe vient assurément au second rang parmi les animaux intelligents. »

Les plus grands singes, les gorilles, nous sont très peu connus. Nous savons qu'ils habitent des forêts humides et impénétrables. Ils sont craintifs et deviennent d'une férocité extraordinaire lorsqu'ils sont attaqués. Les quelques spécimens vivants dont on a pu s'emparer, n'ont pas supporté longtemps l'esclavage. Ils étaient d'ailleurs trop vieux pour que l'on pût en tenter l'éducation. Constamment tapis dans le coin de leur cage, ils semblaient méditer un moyen d'évasion. De fait, dès qu'ils ne se croyaient pas observés, ils éprouvaient l'un après l'autre les barreaux, cherchaient à ouvrir la porte. Vivant constamment par couple dans les forêts, la solitude leur était mortelle. Mettons-les au troisième rang.

Dans la hiérarchie des animaux à réflexe intelligent, l'éléphant

Le gorille : il est réfractaire à toute civilisation, peut-être pas à tort.

Le chat : il fut divinisé par les Egyptiens et il s'en souvient.

L'otarie : équilibrisque, acrobate, elle joue son rôle avec docilité et patience.

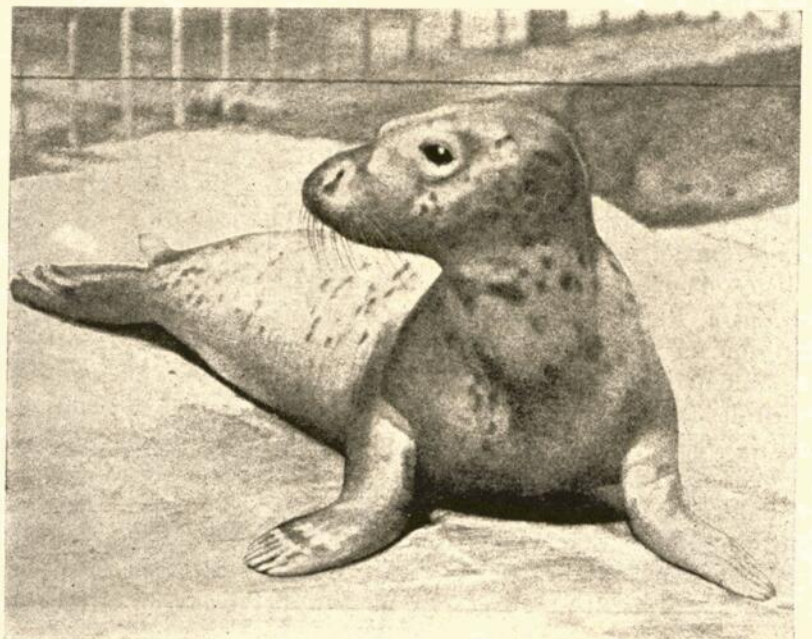
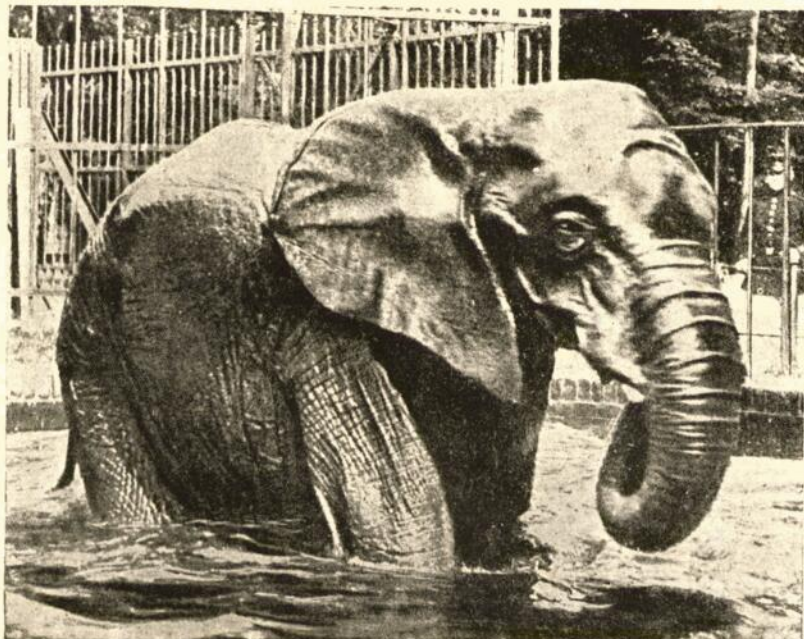
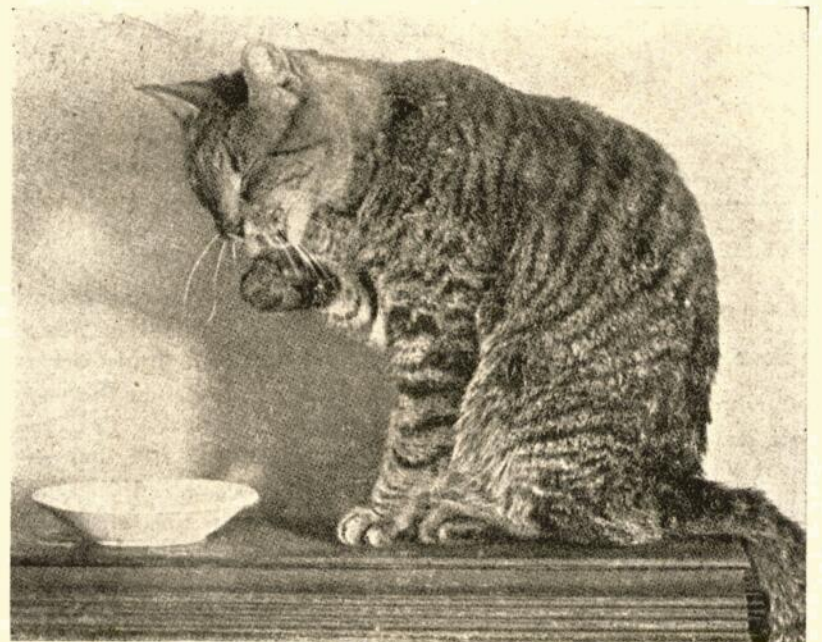
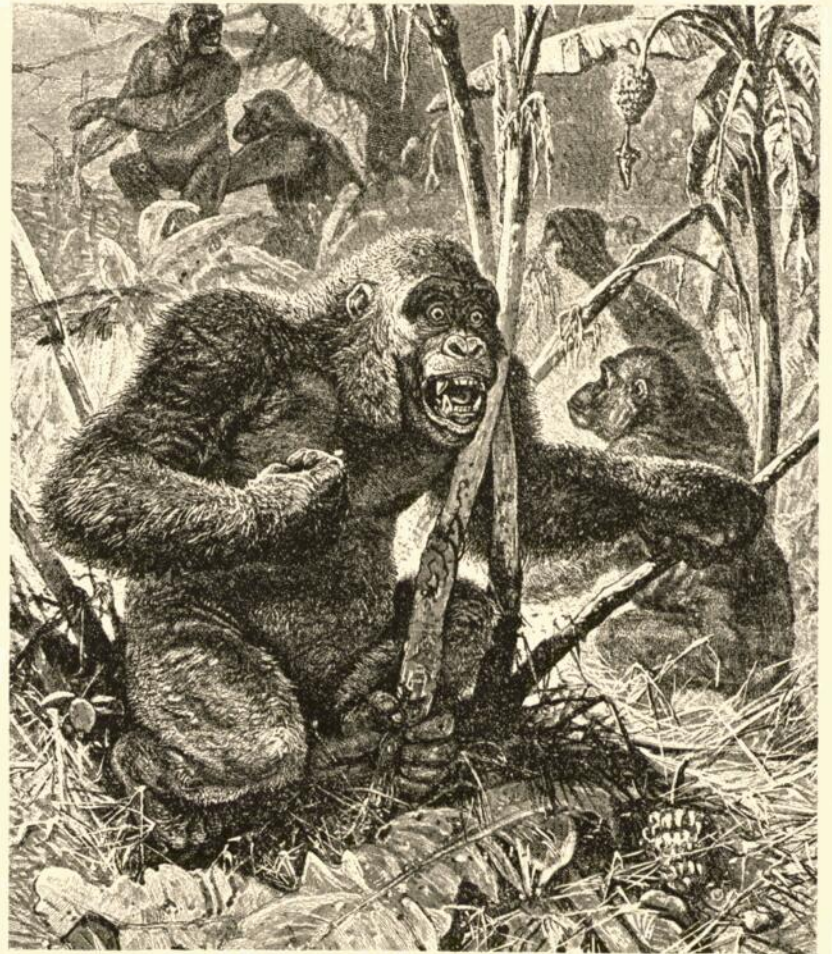
L'éléphant : le plus intelligent des animaux, c'est aussi un bon géant.

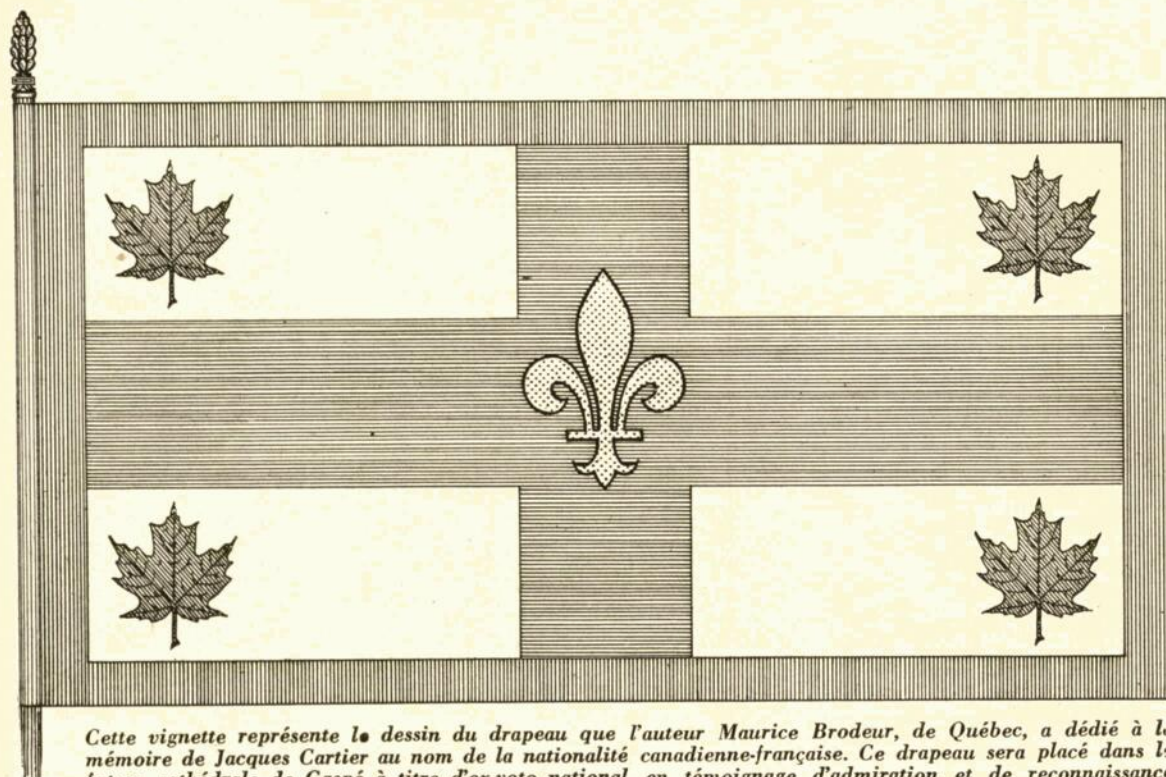
vient en quatrième lieu. Aucun animal terrestre n'est plus puissant, ni plus difficile à capturer. Mais dès qu'il a reconnu l'inutilité de la résistance, il se soumet, mais non sans noblesse, au sort qui lui est fait. Quel que soit son âge, il apprendra plus en un mois qu'un cheval ou un chien. L'éléphant indien surtout s'adapte très facilement. En quelques semaines il distingue d'un mot ce que son maître attend de lui. C'est aussi un bon géant qui évitera avec grand soin de blesser un enfant, d'écraser un nid d'oiseaux. Sa mémoire est proverbiale; il n'oublie ni ne pardonne les mauvais traitements.

Nous craignons d'avoir froissé bien des susceptibilités en donnant la préséance aux singes et éléphants sur le plus fidèle ami de l'homme: le chien. Le chien apprend aisément mais il le fait mécaniquement. Ses qualités de courage et de fidélité nous le rendent sympathique. Il est avant tout un serviteur soumis, diligent et sans rancune malgré les rebuffades; il comprend les humeurs de son maître et il sait même les deviner, ce qui indique un tact où il y a comme du raisonnement.

Le castor est un véritable architecte. Non seulement il construit des digues énormes mais il choisit leur emplacement avec un art consommé. Et il s'adapte aux conditions nouvelles: parce qu'on le chasse partout, il construit, de-

(Suite à la page 53)





Cette vignette représente le dessin du drapeau que l'auteur Maurice Brodeur, de Québec, a dédié à la mémoire de Jacques Cartier au nom de la nationalité canadienne-française. Ce drapeau sera placé dans la future cathédrale de Gaspé à titre d'ex-voto national en témoignage d'admiration et de reconnaissance envers le valeureux chrétien que fut le célèbre marin breton.

Le Drapeau Jacques Cartier

par Maurice Brodeur

SANS la venue de Jacques Cartier au Canada l'histoire de ce pays serait certes toute autre. La Providence avait prévu la destinée d'un peuple de son choix en cette partie du Nouveau Monde, pour réaliser la conquête de cette terre vierge, au nom d'un monarque français et en celui du Christ-Roi. Elle désigne un homme digne d'une telle mission: ce conquérant invincible et ce porte-étendard de l'emblème de la Rédemption, c'est Jacques Cartier. Le roi a mis sa confiance en ce marin breton à la foi vive et à l'habileté reconnue.

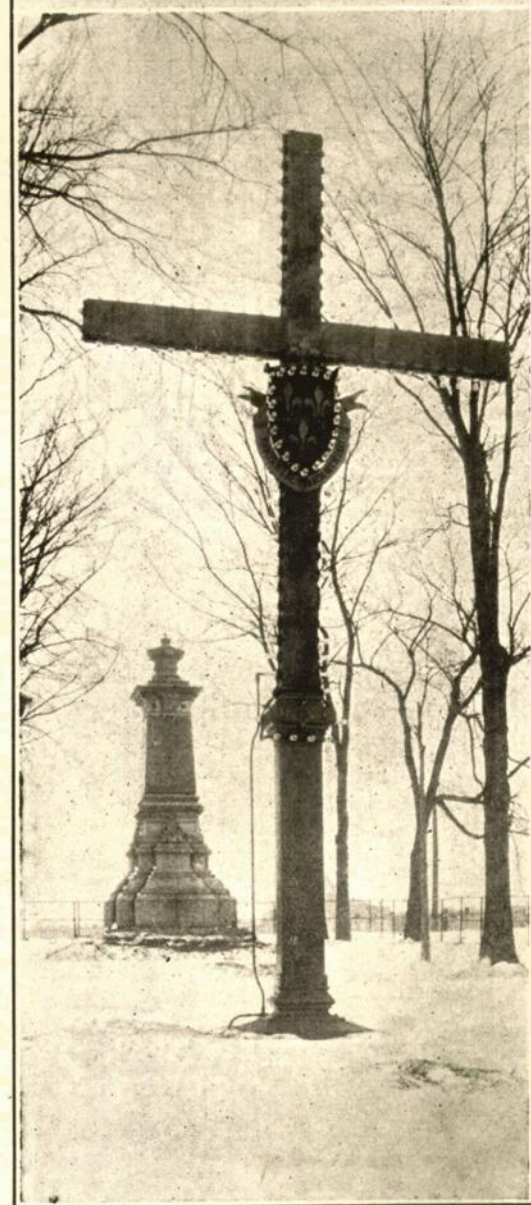
Chaque fois, avant de partir pour ses voyages de découvertes au Canada, Jacques Cartier demande à Dieu de le bénir afin qu'il puisse avec ses hardis compagnons mener à bien une tâche aussi noble que délicate. De frêles navires, dirigés par l'intrépide navigateur s'aventurent sur l'océan, battant le pavillon rouge à l'écu d'azur fleurdelisé de France, et celui du Dauphin, écartelé des hermines ducales qui attestent que l'honneur des armes françaises est confié à des Bretons.

En qualité de chef de ces expéditions et chargé de l'autorité que lui confère son souverain, Jacques Cartier use de ses prérogatives suivant la dictée d'un cœur droit et magnanime. Les écrivains et les historiographes du célèbre malouin sont unanimes à louer la profonde humanité dont il fit preuve envers ses hommes et à l'égard des sauvages. C'est particulièrement aux jours d'épreuves, de souffrances et de périls que le valeureux Français manifeste la plénitude des qualités morales qui font les héros et les saints. Chrétien sans peur, il affronte un peuple guerrier et cruel avec l'épée de la Croix. Conquérant pacifique, il prend possession d'un domaine aussi vaste qu'un empire, sans effusion de

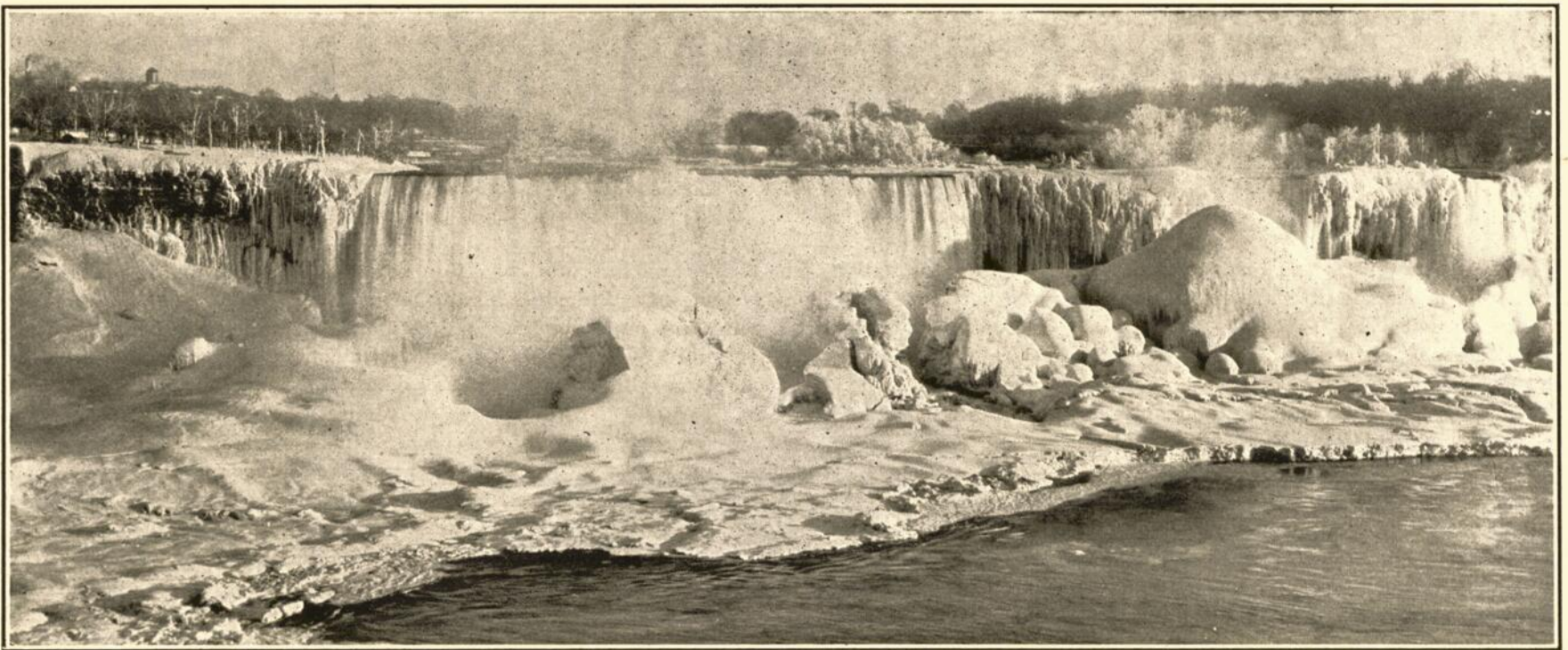
sang. A ce titre, le découvreur du Canada se distingue des aventuriers européens venus en Amérique pour soumettre par des guerres injustes et exercer leur vandalisme. Fernand Cortez, capitaine espagnol, conquiert le Mexique, en 1521, et se rendit coupable de cruautés envers les Aztèques (les Mexicas) vaincus; de même, l'Espagnol François Pizarre, s'empara de l'empire des Incas, au Pérou, en 1532, en commettant à l'endroit de ces Indiens des actes barbares. Tout au contraire, par sa conduite humanitaire envers les aborigènes du Canada Jacques Cartier occupe une place privilégiée dans l'Histoire parmi les plus illustres conquérants.

Les relations circonstanciées de ses voyages, la protestation de ses sentiments chrétiens, sa fidélité à poursuivre l'idéal spirituel, imposent à la postérité de regarder Jacques Cartier comme celui qui a frayé la voie à l'établissement de la doctrine du Christ-Roi en notre immense pays, suivant les paroles du Maître: « Allez, enseignez toutes les nations ». Dans son ouvrage *Vie et voyages de Jacques Cartier* le docteur Dionne, l'érudit historien, porte le jugement suivant: « C'est au nom de Jésus-Christ qu'il prend possession de ses découvertes en plantant des croix dans les lieux où les sauvages vivaient stationnaires. Il apprend aux peuplades des bois à se prosterner devant cet emblème dont elles subissent le mystérieux ascendant, quoiqu'ils en ignorent la signification. Ne pourrait-on pas le proclamer le *Héroult de la Croix*, ce précurseur des missionnaires... » L'abbé Failon dans son *Histoire de la Colonie Française au Canada* porte sur le zèle apostolique de notre héros national la même appréciation: « Aux yeux de la religion catholique, de laquelle il a

(Suite à la page 52)



Monument Jacques Cartier à Québec; croix et stèle sur les bords de la rivière St-Charles.



Les principales raisons connues des variations de température à la surface du globe sont les saisons et l'influence des taches solaires. On a vu, l'hiver dernier, le froid geler les chutes du Niagara.

LES MONDES INVISIBLES

ET L'ENIGME DE LA TEMPERATURE

Par Fernand de Verneuil

AVANT l'invention des télescopes, l'homme n'avait qu'une idée très incomplète et surtout très fautive de l'univers; il donnait à sa planète la Terre une importance qu'elle est loin d'avoir et ne soupçonnait pas que c'est un simple grain de poussière perdu dans l'Infini au milieu d'une multitude prodigieuse de corps célestes de toutes dimensions. Les uns tiendraient sur la pointe d'une aiguille et les autres sont des milliards de fois plus gros que la Terre.

Notre seul système planétaire, domaine immense du soleil mais en réalité simple atome dans l'espace sans fin, est aujourd'hui sans cesse parcouru par les télescopes et la photographie spatiale et l'on y peut faire d'étonnantes observations. Nous en connaissons bien la charpente dont la base, le centre plutôt, est le soleil; viennent ensuite dans l'ordre: Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune et Pluton. Toutes ces planètes sont échelonnées à des distances en relation précise avec leur masse sauf en ce qui concerne Mars et Jupiter qui présentent une anomalie. Il y a, entre elles, un intervalle de 341 millions de milles dans lequel, logiquement *devrait exister une planète* mais qui semble un désert béant, inexplicable et contraire aux lois de la mécanique céleste.

Alors que tout le système solaire présente entre les planètes des distances régulières, seul ce désert fait exception. Du moins on l'a cru pendant longtemps mais on sait aujourd'hui qu'il est peuplé d'une énorme quantité de débris mystérieux. Le vide a fait place à l'énigme.

D'où proviennent en effet ces débris? D'une grosse planète qu'il y avait autrefois dans cette zone et qu'un astre errant est venu frapper dans sa course folle? La chose

est improbable mais pas impossible; elle aurait eu lieu, toutefois, bien longtemps avant l'apparition de l'homme sur la terre et peut-être même à l'époque où celle-ci, comme la planète disparue, étaient encore toutes deux à l'état de demi-fusion.

Est-ce au contraire de la matière cosmique capricieusement condensée en fragments de toutes grosseurs et n'ayant eu ni le temps ni les facilités de s'agglomérer jour former la planète manquante?

C'est une hypothèse à mon avis plus valable que la première. De toute façon, l'abîme de 341 millions de milles qui existe entre Mars et Jupiter est sillonné par de minuscules planètes, voyageuses invisibles même avec l'aide de très puissants télescopes et dont seule la photo télescopique a pu nous dévoiler l'existence.

La découverte du premier de ces astres nains remonte au 1er janvier 1801; elle est due un peu au hasard mais l'honneur en revient quand même au savant italien Piazzi, de Palerme. Cette planète minuscule qu'il appela Cérès est située juste à mi-chemin entre Mars et Jupiter et à l'endroit exact où, logiquement, une grosse planète aurait dû se trouver. Cette petite remplaçante, Cérès, n'a que 475 milles de diamètre et c'est pourtant la plus grosse de toutes celles découvertes par la suite, car la liste s'en est allongée.

En 1802, 1804 et 1807, on en découvrit successivement trois nouvelles: Pallas, 303 milles de diamètre, Vesta, 239 milles et Junon, 120 milles. Il fallut ensuite attendre jusqu'en 1845 pour une cinquième mais dès lors, les procédés d'investigation s'étant perfectionnés, on était, à la fin du siècle dernier, arrivé au chiffre de six cents. A l'heure actuelle, en 1934, nous savons



Dans les pays équatoriaux, la chaleur permanente toute l'année donne au paysage un aspect tout particulier; dans ces contrées, la glace est chose totalement inconnue.

(Suite à la page 49)

LA FIN DU MAL DE MER

Une découverte française

Nous empruntons à *La Croix*, de Paris, qui le publie sous le titre *Victoire sur la mer*, l'article suivant :

Il ne sera pas ici question de canons, de torpilles ou de mines, la victoire dont je veux parler est d'ordre physiologique et nullement guerrier. C'est mon ami le Dr Cazamian, médecin général de la marine qui l'a remportée.

Médecin de première classe pendant la guerre sur le transport hôpital *Asie*, un fameux rouleur, je vous assure, Cazamian eut pendant deux années tout le loisir de se rendre compte, au moyen d'explorations précises ou d'investigations cliniques, que la plupart des très nombreuses théories explicatives du mal de mer n'étaient fondées que sur de simples spéculations de l'esprit.

Ses observations l'ont conduit à exposer, en 1919, dans une série de communications aux Sociétés savantes de Paris, la théorie pathogénique vago-sympathique de la « naupathie » et à préconiser, au nom de cette théorie et de l'expérience acquise à bord du transport *Asie*, la prévention et le traitement de ce malaise par le sulfate neutre d'atropine aidé ou non de l'adrénaline, méthode qui depuis est devenue courante, mais n'est peut-être pas encore assez connue, ou bien confondu à tort avec les méthodes jadis recommandées mais non scientifiques.

Tout le monde reconnaît que l'homme ayant été construit pour s'adapter à la terre ferme et vivre sur un plan stable, ses réflexes sont organisés à cet effet et souvent incapables d'agir quand l'organisme tout entier est soumis à des oscillations d'amplitude excessive ou brutale. Combien de personnes qui, même sans aller sur un bateau, en métro, en balançoire, en ascenseur, aux chevaux de bois, en avion, etc., ont le mal de mer à terre !

Pourquoi les oscillations du corps dans l'espace, surtout lorsqu'elles ne sont pas régulières, engendrent-elles chez les individus (et aussi chez les animaux) les symptômes de la naupathie ?

Voici l'explication qu'en donne le Dr Cazamian :

« Il est démontré que toutes les fonctions or-

ganiques végétatives sont dirigées par un appareil nerveux fait de deux systèmes à action conjuguée, mais antagoniste: celui du sympathique, et celui du nerf vague. L'équilibre qui caractérise la santé est le résultat de leurs sollicitations contraire.

Chaque fois que l'un des deux partenaires tend à s'emballer ou à faiblir, l'autre, automatiquement et par contre-coup, adopte la même attitude, la résultante de leurs effets demeurant ainsi peu variable.

Ce couple essentiel est mis en branle par toute excitation venue de l'extérieur ou de l'intérieur du corps, par l'entremise des filets nerveux sensoriels ou de la sensibilité générale. Cette action réflexe peut rester fugitive, mais la résonance peut être prolongée par l'entrée en scène des glandes à sécrétion interne, dites aussi endocrines (surrénales, thyroïdes, pancréas, thymus, etc.), dont les sécrétions, libérées dans la circulation, influencent les deux rameaux de la vie végétative. »

Et le Dr Cazamian trouve confirmation de l'influence de l'action de ces glandes dans le fait que souvent le malaise dure plusieurs heures après le débarquement, parce que leur sé-

crétion ne s'arrête pas dès que le malade a mis pied à terre.

S'il est possible que les perturbations de l'organisme proviennent en particulier des divers organes de nos sens, oeil, nez, oreilles, goût (vertiges provoqués par le mouvement des vagues sur l'écran cinématographique; odeurs d'huile, de renfermé, de peinture; saveur de certains aliments, etc.), il faut aussi incriminer toutes les terminaisons nerveuses de la sensibilité générale, et en particulier celles qui aboutissent aux viscères.

La méthode préconisée par le Dr Cazamian a le gros avantage, quels que puissent être les points d'origine des excitations anormales, de « sectionner » la voie réflexe et de rendre ainsi impossible la réalisation des désordres caractéristiques.

Deux méthodes peuvent être préconisées: la première, en agissant sur le pneumo-gastrique à l'aide de sulfate neutre d'atropine; la seconde, en agissant sur le sympathique, en le « sidérant » à l'aide de tartrate d'ergotamine. C'est d'ailleurs en s'inspirant de cette théorie qu'ont été préconisés avec succès, en ces dernières années, plusieurs succédanés de l'atropine.

A titre préventif, il pourra suffire d'absorber, ou mieux d'injecter sous la peau, 1.0 à 1.5 milligramme par jour de sulfate neutre d'atropine en deux piqûres, sans crainte de les répéter tous les jours si le mauvais temps persiste.

Ou bien deux comprimés d'ergotamine de 1 milligramme par jour (voie buccale), ou 0.5 milligramme par injection.

Il n'y a pas lieu de modifier ses habitudes de bord ni son régime alimentaire.

A titre curatif, les mêmes substances peuvent être utilisées également avec succès, par exemple, avec 2 milligrammes par jour, en deux piqûres, de sulfate neutre d'atropine, sans s'alarmer si quelques individus éprouvent pendant quelques instants une certaine sécheresse de gorge ou de légers troubles de vision.

Beaucoup de médecins des grands paquebots ont dans leur pharmacie tout le nécessaire et l'emploient même depuis plusieurs années.



Foto 33

CEYLAN, Ile de beauté et de richesse

par Mary BRECHIN

(Texte français de Jacques VALADE)

LE THE — une plante modeste et si pacifique — tient aujourd'hui un rôle immense sur une bonne partie de la planète. Elle a provoqué autrefois, en Orient, des guerres sanglantes, inspiré de nombreuses coutumes en Chine et, plus tard, modifié le protocole mondain de l'Europe entière.

C'est à la Chine que revient l'honneur d'avoir appris au monde l'art de boire le thé. Mais aujourd'hui les meilleures marques de thé peuvent être récoltées dans les limites de l'Empire britannique — dans l'île de Ceylan particulièrement. Au milieu d'une végétation tropicale incomparable, à une altitude de quatre mille pieds, les flancs des montagnes sont recouverts de terrasses artificielles où croît en abondance le théier. L'uniformité du climat et la richesse du sol contribuent à donner au thé de cette île enchanteuse des qualités que l'on ne retrouve que dans les thés chinois triés à la main.

On ne peut évidemment pas comparer le travail de préparation du thé à une autre industrie canadienne. Dans une plantation de thé, les ouvriers et ouvrières travaillent tout le jour dans la pleine lumière ou sous de simples abris où les conditions sanitaires sont des meilleures. Sauf pour la récolte évidemment, les feuilles ne sont presque pas manipulées, bien qu'elles subissent plusieurs traitements.

Les plants de théier sont disposés en longues rangées égales, à une distance d'environ quatre pieds les uns des autres; ils ne doivent pas atteindre beaucoup plus de trois pieds de hauteur. La récolte en est faite par des femmes Tamoules, originaires de l'Inde. Rien de plus pittoresque que leurs atours aux vives couleurs qui s'agitent au milieu des arbustes d'un vert foncé; elles portent en grand nombre des colliers, des bracelets aux bras et aux jambes, de lourds pendants d'oreilles qui tintent joyeusement quand elles arrachent les tendres feuilles de théier qu'elles jettent dans un garde panier suspendu sur leur dos.



Une jeune Tamoule de Ceylan cueille du thé.

Trois fois par jour, les paniers sont pesés et l'on charge les feuilles dans de petits wagons ou des camions qui les porteront à la fabrique. C'est là que se fera la préparation du thé.

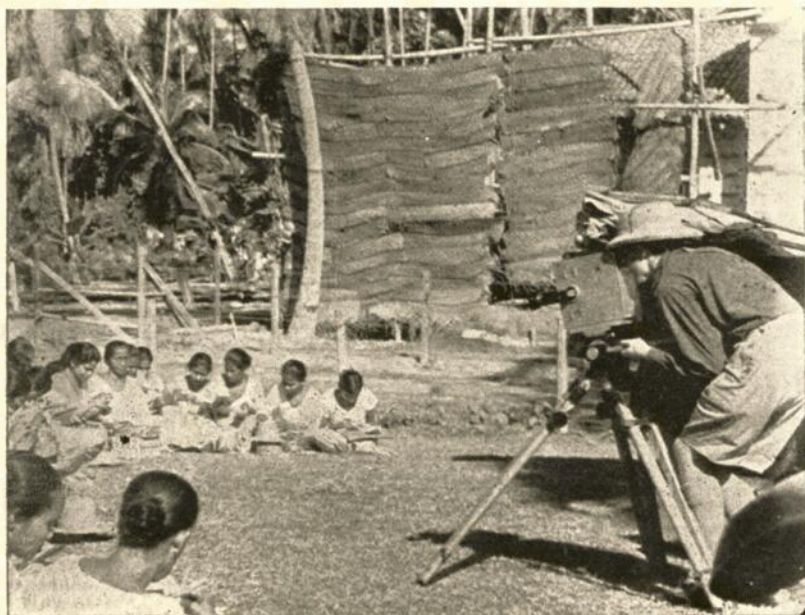
On étend d'abord les feuilles sur de longues toiles où elles deviendront souples comme du cuir. Alors de lourds cylindres en broieront les cellules et en chasseront l'excès d'humidité. C'est l'opération du roulage. Puis vient l'oxyda-

tion: les feuilles, disposées dans de larges plateaux d'osier, sont laissées quelque temps à l'air libre et elles deviennent d'une belle teinte cuivrée. C'est ce procédé qui donne au thé effusé sa couleur ambrée.

Quatrième opération, d'emploi assez récent. Les feuilles sont enfermées dans des chambres chauffées à une température de 180 à 200° F., ce qui diminue considérablement leur teneur en tannin. Et enfin le criblage à la machine. Les feuilles les plus petites sont les meilleures. On tire ainsi cinq qualités différentes de thé, qui sont, par ordre de qualité: Broken Orange Pekoe, Broken Pekoe, Pekoe, Orange Pekoe et Fannings. Après une inspection minutieuse, les feuilles sont empaquetées dans des caisses à revêtement intérieur de plomb et transportées à Colombo, le grand port de Ceylan.

On a souvent appelé Colombo la Croisée des chemins de l'Orient. C'est assurément l'un des plus grands centres de commerce du thé, car cette ville moderne sert d'entrée et de sortie pour les produits de l'Orient et de l'Australie. Port de mer européen par son organisation mais tout à fait international par ses habitants. Mais la ville véritablement historique de Ceylan c'est Kandy, où vivaient les derniers rois cinghalais. Pendant quatre cents ans, Colombo fut au pouvoir des Portugais, puis des Hollandais et enfin, en 1818, des Anglais. Mais la conquête de la fastueuse Kandy ne se fit jamais car les Cinghalais ont eux-mêmes chassé leur roi, il y a environ cent ans.

La légende prétend que c'est dans l'île de Ceylan que se trouvait le paradis terrestre. En fait, c'est un lieu si enchanteur qu'il est presque impossible de le quitter quand on y a séjourné quelque temps. La royauté disparue a laissé, dans des temples et des palais, le souvenir d'une haute civilisation. *La Féerie cinghalaise*, par Francis de Croisset, est sans doute l'un des livres les plus brillants qu'ait inspiré l'île merveilleuse de Ceylan.

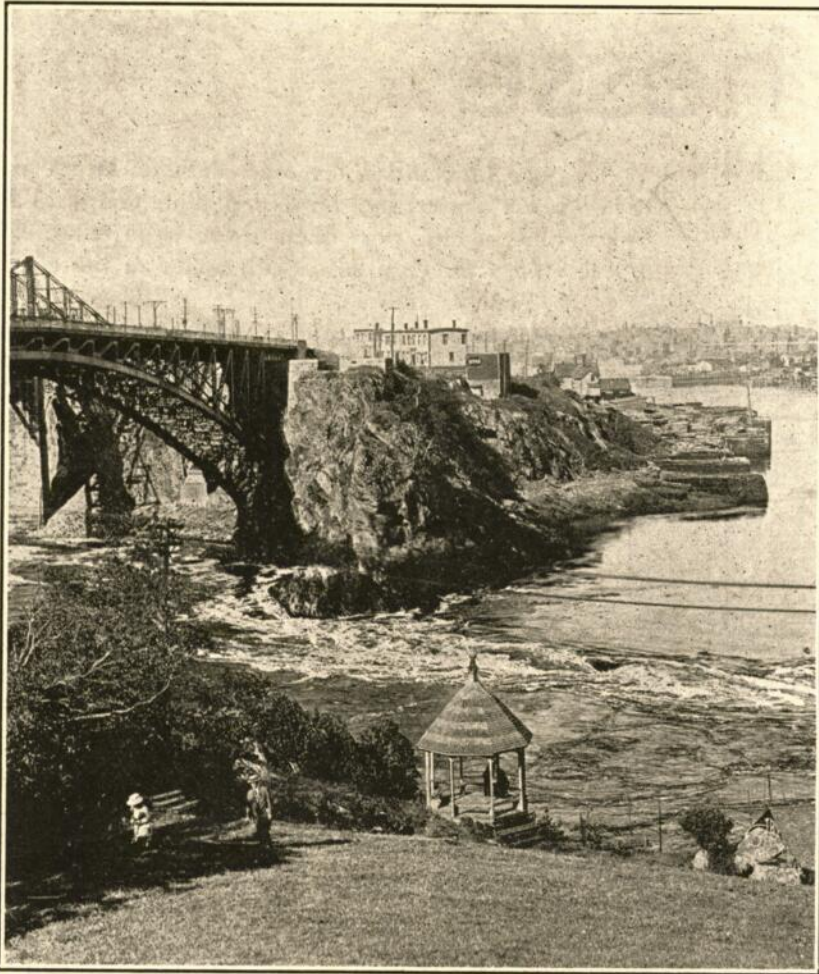


Les indigènes de Ceylan tressent de fort beaux paniers et chapeaux. Un photographe les surprend au travail.



Marchande tamoule à un marché de Ceylan. Les Tamouls ou Tamils sont un peuple dravidien dont la presque totalité vit à Ceylan.

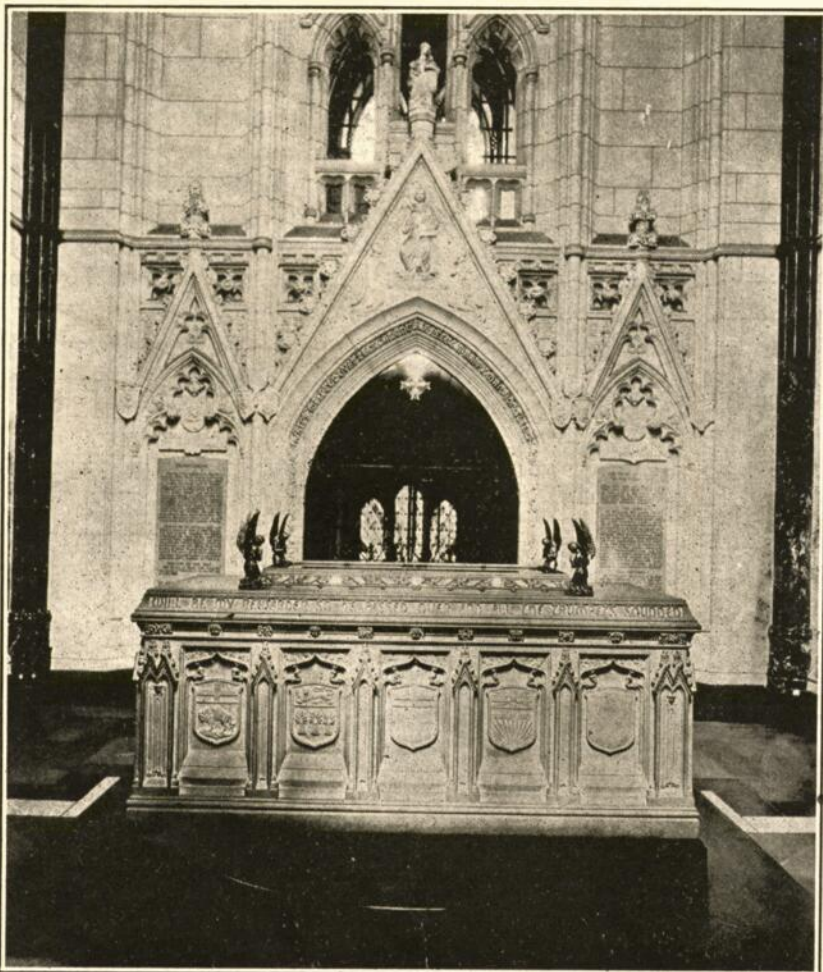
SAVIEZ-VOUS QUE ?



Sur la rivière Saint-Jean, à Saint-Jean, N.B., il y a un rapide qui coule dans un sens à marée haute et dans l'autre à marée basse ? C'est le phénomène dit de la « barre. » Cette photographie en montre une partie.



Thomas Alva Edison, le grand inventeur américain, est né dans cette maison, à Vienna, Ontario et que l'un de ses premiers emplois lui fut donné par la Compagnie du Grand Tronc comme vendeur de journaux ?



Dans cet autel de la chapelle du « souvenir », au parlement d'Ottawa, est conservé le livre dans lequel sont inscrits les noms de tous les soldats canadiens tombés au champ d'honneur durant la grande guerre ? Cet autel est un don de la Grande-Bretagne. Sur les murs de la chapelle on est à graver les noms de tous les soldats canadiens.



Les grandes compagnies de chemin de fer emploient en permanence des scaphandriers pour contrôler le bon état des piliers de leurs ponts ? On voit ici un scaphandre perfectionné par les ingénieurs du Canadien National et qui, grâce à l'électricité, permet au scaphandrier quand il est sous l'eau, de parler avec les ingénieurs demeurés à l'air libre et d'en recevoir les ordres.



— Le surlendemain, en duel, je tuais Jean Cerny...

NOTRE ROMAN COMPLET :

LA DETTE

par PAUL CERVIERES

Illustrations de F. L. Nicolet

LE 22 SEPTEMBRE 18..., le petit bourg de Kerdec-Moëlan, situé tout au fond de la baie de Douarnenez, fut mis en émoi, par l'arrivée d'une calèche antique attelée d'un seul et maigre cheval, et conduite par une sorte de nain bossu, vêtu d'une livrée rapée et d'un chapeau poussiéreux.

Dans la calèche, une dame d'une cinquantaine d'années se tenait raide et hautaine. Sa mise bien qu'elle témoignât d'une richesse passée par les tissus de soie et les fines broderies, s'harmonisait admirablement avec le décor qui lui était fait par la calèche aux lambris éraflés et jaunis par le temps, et le cocher difforme et sans âge, au regard si vide d'expression qu'il semblait ne plus vivre, fixé là depuis des temps et des temps, partie intégrante de la calèche, aussi déprimé, aussi lamentable !

Cependant, comme sur les portes, des visages étonnés, curieux, inquiets, se montraient et s'immobilisaient, la voyageuse eut un fier hochement de tête, et se drapant dans son châle de cachemire aux tons vieillots, elle murmura avec dépit :

— Singulier pays ! ces rustres ne me reconnaissent donc pas !

D'un coup de fouet, le nain enveloppa le cheval maigre, qui, indifférent à cet ordre, ralentit même son allure.

On entra dans la lande immense.

La voyageuse s'était accoudee à la portière de la calèche, et, au travers de la vitre, elle admirait le décor farouche et grandiose qui l'entourait.

Des menhirs peuplaient, seuls, cette lande sauvage, toute noyée des brouillards de l'Atlantique apaisé, et

ainsi voilées, ces pierres, géants immuables des siècles passés, prenaient des formes indécises et monstrueuses.

Une impression de tristesse tombait du ciel uniformément pâle, et cependant, toujours accoudee, la voyageuse ne regrettait pas le spectacle des mélancoliques floraisons automnales, qu'elle venait de fuir. Elle aimait ce décor étrange où la sauvagerie absolue des âges défunts a laissé son empreinte; l'âpre désolation de la lande seyait à l'âpreté plus mordante toujours de ses pensées.

Il y avait vingt-cinq ans qu'Anne de Kerdec-Moëlan avait dit adieu à la terre de ses pères, et s'était réfugiée dans une petite bourgade tout au fond du Morbihan.

Elle fuyait alors son frère, le marquis Yves de Kerdec-Moëlan, seul descendant mâle de leur antique et noble famille.

On parlait encore dans toute la contrée des richesses immenses dont on dotait chaque Kerdec-Moëlan.

La fortune légendaire de leurs aïeux subsistait encore dans certaines merveilles, telles que l'escalier intérieur du château, tout de marbre blanc, les statues d'albâtre à demi détruites, qui ornaient la cour d'honneur, les peintures célèbres, qui, perdues maintenant parmi les essais lamentables des nobles descendants, s'allignaient dans le musée, les flambeaux d'or massif et les bijoux pieux d'or, d'argent et de pierreries exposés dans la chapelle gothique.

Mais depuis ces temps heureux, un siècle s'était écoulé. La révolution avait agi, et le château en ruines ne se relevait pas.

Il n'y avait plus d'or dans les coffres de chêne sculpté des caves souterraines, plus d'or dans le château qui la-

mentablement se disséquit, mourait de sa vieillesse non secourue.

Dans la cour d'honneur, l'herbe que ne foulaient plus les sabots des chevaux impatients, poussait librement; une à une s'en allaient les richesses entassées dans les flancs du vieux manoir, et les filles des de Kerdec vieillissaient, filles ou religieuses, en gardant dans leur cœur la morne désolation de leurs rêves impossibles.

Un fils, le marquis actuel, l'espoir de chacun, grandissait au milieu de cinq filles des de Kerdec-Moëlan.

Celui-là serait le propagateur du nom vénéré; par lui, un sang glorieux devait reflourir sur la terre; par son mariage, la fortune; par son mariage, la réalisation des chers projets... le vieux château restauré... les richesses reconquises... Mais à trente-cinq ans, Jehan de Kerdec-Moëlan, pour lequel on avait en vain fouillé la noblesse des environs, se vit proposer la fille d'un banquier millionnaire.

Imbu des préjugés de sa race, nourri avant tout le respect des traditions de famille, il s'indigna et conclut au néant de ses espoirs.

Sans persister davantage et malgré les supplications des siens, il épousa quelques mois plus tard, une fille de grande noblesse, mais dont la pauvreté égalait la leur.

Ce fut, pour tous ceux qui avaient élevé, nourri le grand espoir d'un relèvement, un coup terrible.

Trois des filles prirent le voile, découragées, n'attendant plus rien. Une autre mourut peu après; la dernière, mademoiselle Anne, demanda asile à une vieille tante et sans une plainte se retira chez elle. Jusqu'au dernier mo-

ment, elle était restée hautainement concentrée dans sa douleur, et durant vingt-cinq années, chez la vieille tante qui l'accueillait, son cœur saigna jusqu'à l'épuisement.

Pourtant tout au fond de son âme, elle triomphait encore dans son orgueil de race. Pas de mésalliance dans leur noble famille. Chez aucun, le lucre de l'or, le désir de jouir ne primait l'orgueil légendaire des Kerdec-Moëlan. Ils étaient, à nouveau, voués à la misère gantée... soit ! Les générations futures seraient plus heureuses... l'avenir était là.

Un an après son mariage, en effet, le marquis eut un fils... c'était l'espoir à nouveau. Comme tous les siens, mademoiselle Anne espéra, se réjouit, sans sortir pourtant de son fier et farouche isolement. Elle suivit, de loin, les premiers pas de celui sur lequel elle reportait toutes les espérances déjà nourries pour le père et cinq ans plus tard, elle apprit, avec la plus parfaite indifférence la naissance d'une fille.

Une catastrophe qui désunit le marquis et sa femme, l'indigna. Celui-ci avait, dit-on, surpris la marquise en conversation intime avec un riche propriétaire des environs. La jeune femme se révolta contre l'accusation d'une jalousie excessive, disait-elle, et toujours en éveil. D'ailleurs, les preuves manquaient. Mais le marquis, exaspéré, parla cependant de séparation. Huit jours plus tard, la jeune femme mourait d'un accès de fièvre chaude.

Jehan et Iannek atteignaient alors leur dixième et quatrième année. Il y avait douze ans de cela, et bien des événements heureux ou malheureux n'avaient pas ramené au château en ruines mademoiselle Anne de Kerdec-Moëlan.

Aujourd'hui, elle y revenait.

Rejetée maintenant dans le fond de la calèche, la voyageuse fermait à demi ses yeux bleu pâle. Elle continuait à remuer le passé. Sous l'éveil de ses vibrants souvenirs, ses lèvres se crispaient encore d'amertume, puis soudain, elle pensa :

— Oh... cette misère... cette misère... elle allait donc les en sortir... elle ! Une fille d'assez vieille noblesse pour écarter toute idée de mésalliance et colossalement riche, si riche que le chiffre de sa fortune étourdissait l'attention de mademoiselle Anne, s'était follement enthousiasmée aux exploits fantastiques, à la fois romanesques ou audacieux des de Kerdec-Moëlan, dont durant tout un hiver, mademoiselle Anne lui avait fait le récit. Eprise, sans le connaître, du dernier descendant de ces héros chevaleresques et braves, la jeune fille, orpheline et majeure, jura de n'être jamais que marquise de Kerdec-Moëlan. Elle confessa ses désirs à sa vieille amie qui tressaillit de bonheur.

Une joie immense faisait bondir follement son cœur ulcéré, toute une poussée de reconnaissance infinie inclinait pour un baiser, sa tête prématurément blanchie vers le front pur de la jeune fille ; mais elle résista à l'élan qui la jeta vers elle, et, d'une voix aussi calme que lui permettait son émotion toujours grandissante, elle murmura :

— Ce serait un grand bonheur pour vous, Lucienne ; le jeune comte, mon neveu, peut prétendre à la plus belle union, car les de Kerdec-Moëlan ont toujours pris femme dans les plus nobles familles et mon vieux père, le duc actuel, vous citerait plus de vingt rois qui recherchèrent nos aïeux pour leurs filles. Le comte Jehan de Kerdec-Moëlan a aujourd'hui vingt-deux ans ; et le marquis, mon frère, a peut-être déjà des vues sur quelque noble fille des environs. Mais mon affection pour vous, Lucienne, me pousse à tenter une démarche... comptez sur moi et embrassez votre vieille amie qui vous aime assez pour vouloir que vous soyez un jour, non pas seulement marquise, mais duchesse de Kerdec-Moëlan.

Le lendemain, mademoiselle Anne se mettait en route sous les regards inquiets de Lucienne de Saint-Hilaire.

Maintenant, sur l'étroite route rocailleuse qui menait au château, le cheval s'acheminait plus lentement toujours, et, la tête hors de la portière, les yeux dilatés le regard fixe, la vieille demoiselle voyait venir le château.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

Oh ! quelles nouvelles dégradations avaient apportés à ses dimensions royales, ces autres vingt-cinq années de misère. Comme elle avait vieilli, la masse importante qui fut le berceau des Kerdec-Moëlan. Une angoisse affreuse faisait palpiter son cœur gros de toutes ses larmes. Mais elle résistait à son chagrin... A quelques pas d'elle, un gamin regardait passer le singulier équipage, qui franchit bientôt la large porte du château.

— Par Saint-Herbot ! murmura un paysan en se signant... le château n'a pas l'apparence bien en fête pour accueillir une telle compagnie. Hé... paotred (petit gars)... toi qui sors d'chez les maîtres, as-tu vu quelque chose... des « préparatives » enfin ?

— Non, répondit le paotred, Mseur le marquis faisait chauffer lui-même son gwin-ardent (vin chaud), que même-mement Mamzelle Iannek court encore la lande toute seule.

Mademoiselle Anne descendait de la calèche. N'ayant pas averti de sa venue, elle ne s'étonnait pas de la solitude qui présidait à son arrivée. D'ailleurs, aux aboiements furieux d'un énorme dogue, une porte s'ouvrit, et Mac'Harite, la vieille servante, parut.

— Que veut-on ? demanda-t-elle, l'air rébarbatif, au nain descendu maintenant de son siège.

Mais une voix impérieuse se fit entendre.

— Jérôme, informez-vous si monsieur le duc de Kerdec-Moëlan est au château ; si oui, faites annoncer mademoiselle Anne de Kerdec-Moëlan.

La foudre tombant aux pieds de Mac'Harite l'eût moins pétrifiée que ce nom hautainement prononcé.

— Sainte-Vierge... murmura-t-elle, en se signant de ses vieilles mains tremblantes... ce serait toi ? ce serait vous... Anne, mademoiselle Anne ?...

— Ah !... Mac'Harite... Mac'Harite... embrasse-moi... embrasse-moi donc !...

A nouveau, les larmes lui vinrent aux yeux, et, sous les baisers de la vieille créature, dévouée aux siens jusqu'au renoncement d'elle-même, mademoiselle Anne bégayait les mêmes paroles toujours, sans pouvoir trouver autre chose dans l'affolement de son émotion : « Embrasse-moi... Embrasse-moi donc ! » Elle semblait ne pouvoir pas se rassasier de ces caresses quasi maternelles, Mac'Harite ! c'était une seconde mère. L'orgueil fou des de Kerdec avait ses faiblesses pour les êtres comme ceux-ci, dont la vie s'était dépensée pour la leur uniquement, souffrant leurs misères, acceptant leur pauvreté, partageant leurs espoirs, vivant leurs angoisses, et plus orgueilleux pour leurs maîtres que les maîtres ne l'étaient eux-mêmes.

— Ah !... les braves gens !... Aussi, tout leur était confié, joies ou peines.

— Mac'Harite, introduits-moi !...

Mademoiselle Anne s'était enfin arachée des bras de la vieille servante, et, tandis que celle-ci lui ouvrait à grands battants la porte des appartements, une belle fille d'un vingtaine d'années sortait de la cuisine.

A la vue de la voyageuse, elle se retourna sur le seuil, criant de toute la force de ses jeunes poumons :

— Las !... M'sieur l' Marquis, que vous v'la du beau monde, accourez vite !

— Bien, bien, ma fille, déclara doucement le marquis qui, dans l'immense cuisine, sirotait un copieux gwin-ardent, ne crie pas si fort, je ne suis pas sourd, et j'ai des yeux pour voir...

— Anne, notre chère Anne, qui nous est revenue... s'exclama Mac'Harite, en courant au-devant du marquis. Ah !... Yvonne, ma mie, c'est jour de fête à cette heure, mets ton « Korkem » (corsage sans manches) des jours de pardon, et cours quérir notre Iannek qui galoppe sans doute dans la lande.

Le marquis s'était précipité à l'entrée du salon où se trouvait mademoiselle Anne. Le frère et la sœur allaient s'élançer l'un vers l'autre, une égale stupefaction les tint tous les deux immobiles.

Seul le château n'avait pas souffert des années écoulées. Blanchis, voûtés, pâlis, tels ils se retrouvaient après une séparation de vingt ans.

Un même sentiment de curiosité inquiète leur fit lever les yeux sur la glace ternie, et, pour la première fois, ils se

virent réellement, semblablement vieillir. Un sourire triste leur vint aux lèvres... le marquis tendit la main à sa soeur.

— Ma chère Anne... quel plaisir de vous revoir... si peu attendue... surtout.

— Merci, mon frère, votre accueil m'est sensible... Le duc, mon père, est en bonne santé ?

Et comme il approuvait doucement, elle reprit avec volubilité :

— Alors Jehan... et Jehan... parlez-moi de lui ?

— Jehan est ici, ma soeur.

— Et vous songez à le marier ?

Le marquis eut à geste lassé.

— Hélas ! ma soeur, ignorez-vous ce que vaut notre nom... ce qu'il entraîne avec lui de devoirs inexorables... Marier Jehan... Ah !... certes, c'est bien le seul but de mes espoirs, ma seule raison d'exister même... mais la fortune est aux gueux de nos jours... où trouver une fille d'assez bonne naissance pour pouvoir, sans rougir, accoler son nom au nôtre, et d'assez grande fortune pour ne pas remettre à demain encore notre dette au château de nos pères... Où trouver ? Où trouver ?

— Où chercher ! Où trouver !... répéta mademoiselle Anne dont le cœur bondissait d'une joie folle... Vraiment, mon frère, pensez-vous que le comte Jehan de Kerdec-Moëlan ne puisse pas choisir parmi les plus nobles et les plus riches ?

— Ai-je pu choisir, moi, ma soeur ? reprit le marquis avec calme.

Elle leva sur lui ses prunelles d'un bleu lavé.

— La fatalité pesait sur nous, Jehan, aujourd'hui, Dieu nous bénit.

Elle étendit les mains dans un beau geste de victoire.

— Et je viens offrir à votre fils la main de mademoiselle Lucienne de Saint-Hilaire, fille de bonne naissance et d'immense fortune.

Rien ne tressaillit dans le mâle visage du marquis, la lande lui avait infusé son calme éternel. D'un geste lent, il posa sa main sur les doigts fiévreux de mademoiselle Anne.

— Bien, ma soeur, les Saint-Hilaire ont vaillamment servi leur roi. Ils sont des nôtres. Mon consentement vous est donc accordé, après celui de mon père.

Ils se levèrent, ne voulant pas attendre plus longtemps la parole du vieux duc. En passant près de la cuisine, le marquis cria à la servante :

— Mac'Harite, prépare-nous ton meilleur repas, et surtout, informe le comte, que sa tante, mademoiselle de Kerdec-Moëlan et moi, nous l'attendons chez mon père... Va, hâte-toi.

— Las... murmura Mac'Harite, tandis que le marquis s'éloignait, que se passe-t-il donc ?... que la bonne mère soit pour nous !... Ah ! Iannek, ma mie, reprit-elle, en s'adressant à une toute jeune fille qui entrait, comme te voilà vêtue à cette heure... ne sais-tu pas que ta tante Anne, propre soeur de ton père, nous est revenue... ?

— Ma tante Anne, s'écria l'enfant, en jetant au loin sa mante de bure marron... où donc est-elle ? Mac'Harite ? où donc est-elle ?

— Paix, ma mie ; il ne faut pas les déranger encore... va seulement donner un apparence de neuf à ta toilette.

Iannek éclata de rire.

— Mais, Mac'Harite, tu sais bien que je n'ai que cette robe, celle que tu m'as taillée dans les grands rideaux de cachemire, est à peine commencée... tu es plaisante avec tes idées de toilette... tiens, laisse-moi plutôt m'en aller, courir encore, j'étouffe ici, c'est trop petit, et j'ai besoin d'air et de liberté...

Et, comme Mac'Harite faisait un geste de refus.

— Oh !... voyons, ma bonne chérie... puisque je ne peux pas la voir encore... et là-bas, c'est si beau... tiens, je m'en vais... je m'en vais, cria-t-elle en s'éloignant à reculons avec une pluie de baisers envoyés de ses doigts fuselés.

— Et ta mante... ta mante... grommela Mac'Harite en courant vers elle, mais tu y prendras ton mal, sur la grève.

Iannek sourit dans le transport de sa belle santé, et, la mante jetée sur ses épaules, elle enfouit sa tête riieuse dans les larges plis du capuchon.

Maintenant, vers la lande, Iannek s'acheminait en chantant.

Le vent la cinglait au visage, mais la bonne chose que pouvoir aller, venir, courir... la bonne chose que d'être seule avec le ciel, la mer, les menhirs, ses amis tout cela... les amis de Iannek seulement, car mademoiselle de Kerdec-Moëlan n'était connue qu'au château.

Mais là, aussi, quel supplice... chaque heure, chaque minute, c'étaient des réprimandes... son nom... Oh !... son nom...

Réfractaire à l'orgueil fou de sa race, elle souhaitait alors de l'échanger contre le plus humble des humbles. Etre la petite pêcheuse, qui, dès l'aube, court la grève, les pieds nus, croquant à belles dents le pain noir et les fruits cueillis au passage, la petite pêcheuse qui s'habille d'un jupon, les cheveux au vent, qui ignore les livres et les arts, mais pour laquelle la nature n'a pas de secrets et dont les chants naïfs ont des accents si touchants.

Mais le château ! tout l'en éloignait... Les grandes salles où les contes fabuleux de Mac'Harite avaient toujours pris naissance, les meubles antiques et sans grâce, les vitraux antiques effroyablement, jusqu'à la chapelle où elle ne savait pas prier, tout lui était insupportable. Elle y sentait un glacial ennui lui tomber sur le cœur.

Abandonnée de longues heures à son désœuvrement, elle essayait d'étudier comme le lui commandait son père, mais distraite au moindre bruit, elle attendait uniquement l'heure où elle pourrait s'évader de la civilisation, se griser de liberté. Et, l'instant venu, elle dépensait ses fougues dans des courses interminables dans la forêt. Cette nature indomptée l'enchantait. Etendue sur le gazou, elle aspirait l'odeur subtile de la sève, puis elle se relevait : la mer l'attirait. Et le visage rosé de l'air rude et pur, elle s'abattait au milieu de la lande... Ah !... c'était bon la vie... c'était bon de respirer tant d'air. Alors, transfigurée, Iannek chantait une naïve chanson bretonne :

Quand j'aurais autant d'écus qu'en a le seigneur du village, ou quand j'en aurais une mine d'or, sans toi, jeune fille, je serais pauvre.

Quand même il croîtrait au seuil de ma porte, au lieu de verte fougère, des fleurs d'or, quand j'en aurais tout mon courtail, peu m'importerait sans ma douce.

Quelque chose a sa loi. L'eau coule à la fontaine, l'eau descend au creux du vallon, le feu s'élève et monte au ciel. La colombe demande un petit nid bien clos, le cadavre une tombe, l'âme le paradis et moi, chère amie, votre cœur.

Elle chantait encore ce jour-là, comme la nuit commençait à descendre. Iannek entendit soudain la voix de Mac'Harite :

— Las, ma mignonne... qu'on te cherche partout... ne crains-tu pas les Pouliquets et cette heure !

— Non, répondit l'enfant en secouant sa tête mutine, les Pouliquets sont mes amis.

— Tes amis ! s'écria Mac'Harite, d'un ton si épouvanté que la fillette éclata de rire, des mauvais esprits du diable, quoiqu'en dise monsieur le marquis... C'est eux qui habitent ces dolmens... prends garde, ma Iannek, s'ils allaient t'emporter !

— Eh bien... où serait le mal ? J'habiterais la lande la nuit et le jour, je pourrais danser et courir... Ah ! quelle heureuse petite Korrigane je serais.

On arrivait heureusement, car Mac'Harite, pétrifiée, se multipliait en signes de croix, en murmurant des paroles propres à conjurer le mauvais sort.

Dans la cuisine, Yvonne surveillait avec dévotion un plat de fèves cuites à l'eau, qui, maintenant, mijotaient dans la crème, entourées de belles tranches de lard fondu.

— Le beau dîner, s'écria Iannek en s'approchant d'Yvonne silencieuse.

— Ce n'est pas tout, déclara-t-elle enfin, nous avons aussi une bonne soupe aux raves, une salade de chicorée et même...

— Et même ?

— Des crêpes et des oeufs au lait, ma mie, ajouta Mac'Harite avec un large sourire. Es-tu contente ? Sainte Vierge ! on n'en aura pas plus le jour de tes nocces, ma Iannek.

— Mes noces, répliqua Iannek, tu dis cela en riant, Mac'Harite, et pourtant sais-tu que j'en rêve quelquefois.

Oh ! oui, un prince, un beau prince vêtu de velours et d'or... avec des yeux fiers... un beau prince qui viendrait un soir... dans un carrosse attelé de six chevaux et m'emporterait vers son château doré, sur le rocher tout là-bas au milieu de la mer. Alors tout le jour nous longerions la côte, et le soir nous attendrions pour rentrer que toutes les étoiles soient au ciel. Voilà... c'est un de mes rêves à moi... Ah !... je suis bien heureuse, va... mais ce n'est qu'un rêve aussi... et puis après tout... pourvu qu'on me laisse rire et courir et libre... libre surtout... Ah !... c'est encore le meilleur... Bon, fit-elle, redevenue sérieuse, voici père qui m'appelle... je vais donc voir ma tante... A tout à l'heure, Mac'Harite.

Dans l'escalier, son rire argentin s'échappait et ce fut même, hésitante comme toujours, qu'elle entra, après avoir frappé, dans les appartements du vieux duc.

— Entrez, ma fille, dit doucement le marquis. Je dois vous présenter à votre tante Mademoiselle de Kerdec-Moëlan. Demandez-lui la permission de lui baiser la main.

Iannek fit quelques pas vers la vieille demoiselle, qui restait silencieuse et hautaine. Un grand désenchantement l'attrista soudain. D'un baiser rapide, elle effleura la main osseuse qui lui était tendue.

Le marquis reprit :
— Vous n'êtes plus une enfant, ma fille. Comme nos aïeux, comme mon père, comme moi, vous nourrissez dans votre cœur, je ne dirai pas l'orgueil, mais la fierté de votre nom... le grand souci de son avenir...

Iannek inclina lentement sa tête enfantine et blonde.

— Vous êtes femme et vous ne pouvez malheureusement rien pour la propagation, mais Dieu qui ne veut pas que les belles et nobles races comme la nôtre s'éteignent dans les ans, m'envoya un fils, votre frère ici présent. Vous apprendrez donc avec bonheur, qu'aujourd'hui Jehan choisit une épouse digne de lui, digne de nous, digne surtout du grand nom que lui seul peut transmettre maintenant.

D'un mouvement spontané, Iannek courut dans les bras de son frère.

— Ah !... Jehan... Quel bonheur... vous êtes heureux au moins ?

— Heureux ! très heureux... répéta le jeune homme d'une voix calme.

Un regret inavoué tout haut le torturait cependant.

Depuis quelques mois, déjà, il aimait une jeune fille pauvre et sans nom, mais si délicieusement jolie, si purement exquise... Il l'aimait plus encore à l'heure où des siens, sans la connaître, il acceptait une épouse... hélas... il le devait... qu'était-il d'ailleurs... un nom d'abord... un homme ensuite :

Encore une fois, le marquis prit la parole.

— Vous, ma fille, vous ne pouvez rester ici... votre tante s'éloigne dès le mariage conclu. Mon père et moi, nous saurons nous effacer suffisamment pour ne gêner personne. La fortune de mademoiselle de Saint-Hilaire, bien que considérable, suffira seulement pour la restauration du château, et les revenus nécessaires pour vivre et élever les enfants, que Dieu — espérons-le — voudra bien leur envoyer nombreux. Nous ne saurons pour subvenir à nos besoins, amoindrir ces revenus. Notre intention est donc de vivre de nos modestes, mais propres ressources... Pour vous, mon enfant, nous voulons une vie calme, éloignée de tout souci, de tout chagrin, de toute épreuve. Vous avez seize ans, vous devenez femme ; une Kerdec-Moëlan ne peut s'unir à la canaille insolente qui nous entoure, n'est-ce pas ? ainsi donc, pour vous protéger, je ne dirai pas de toute tentation, mais de tout danger de tentation, voici ce que nous avons décidé :

Un silence solennel jusqu'à l'angoisse s'établit, puis le marquis reprit d'une voix douce, mais ferme :

— Vous entrerez au couvent dans huit jours.

Iannek sentit le sol se dérober sous elle. Elle ouvrit des yeux énormes, la fa-

ce soudain blémie. Le vieux duc répéta comme en écho : « Au couvent dans huit jours ! »

Verdict impitoyable. Condamnation sans appel. Jehan s'approcha de sa sœur :
— Courage, Iannek, moi aussi je souffre beaucoup.

Elle ne trouvait pas un mot à répondre, pétrifiée, les yeux rivés sur ses juges impassibles.

A ses secrètes aspirations, fleurs épanouies sous le souffle des brises marines, à l'ombre des menhirs, petite sœur des romarins sauvages, à cette éponge de vie, on imposait le couvent, la prison, la disparition du monde, la mort.

Encore une fois, Jehan serra la petite main glacée dans les siennes. Mais rien ne pouvait plus la tirer du silence farouche dans lequel elle demeurait murée. Les voix joyeuses de son cœur s'étaient tuées. Et, quand, retournant vers elle, le vieux duc lui fit doucement comprendre qu'elle pouvait se retirer, elle ne trouva pas un mot à répondre et sortit le col fléchi, sous le poids d'une lassitude extrême.

Ni les consolations de Mac'Harite, ni les gâteries d'Yvonne ne la purent distraire, et, le soir venu, elle s'endormit d'un sommeil hanté de rêves affreux.

D'immenses fantômes passaient et repassaient au travers de la chambre. Ce n'était que Mac'Harite.

La brave créature portait dans ses bras un vase plein de millet qu'elle plaça, avec un grand signe de croix, près du lit d'Iannek.

L'enfant ayant parlé des Poulpiquets d'un ton moqueur, sa superstition naïve lui montrait un danger. S'ils allaient venir... rôder par ici... ces nains maudits... la voler, la pauvre chérie... Vite elle s'agenouilla et croisa ses vieilles mains en murmurant une prière... Maintenant elle était tranquille, les mauvais génies pouvaient venir. Rien qu'à leur approche, le millet se renverserait et, dès lors, il leur faudrait le ramasser grain à grain toute la nuit.

Encore une fois Mac'Harite se signa et sortit.

Chapitre II

Le lendemain, au matin, neuf heures sonnaient à peine à la grande horloge du château que Jehan gravissait l'escalier menant aux appartements du duc.

Celui-ci, déjà habillé, avec une recherche raffinée de propreté sur ses vieux vêtements, s'absorbait dans la lecture d'un Montesquieu. A la vue du jeune homme, son visage s'éclaira. Il dit, la voix très douce :

— Vous voilà bien matin, mon fils, je vous croyais à travailler.

— Aujourd'hui je ne le puis, murmura le jeune homme d'un ton lassé.

Un silence s'établit, Jehan reprit alors :

— Avez-vous vu, mon père, quel député nous donne l'opinion publique ? Un certain monsieur Lavigne, un républicain effréné, jeune homme de vingt-huit ans ; ne trouvez-vous pas, sans nous arrêter à ces extravagances, à ces prédictions stupides que ne saurait réaliser notre pays si religieux, que le baron de Kerloh sera difficilement remplacé. Il est mort trop tôt et trop jeune.

Le vieux duc eut un geste d'indifférence. Les choses du présent n'intéressaient plus guère son extrême vieillesse. Puis avec la perspicacité des âmes au déclin, il devinait un but dans la visite matinale du jeune homme ; aussi, hâtant les choses, il questionna :

— Vous paraissez préoccupé, Jehan, quel souci vous accable ? Si mon expérience paternelle pouvait vous aider ?

— En effet, dit alors le jeune homme, j'ai beaucoup réfléchi depuis hier...

— A votre sujet ?

— Non, à celui de ma sœur...

Le duc posa sur son petit-fils son regard profond et fier.

— Votre sœur, mon fils, qu'a-t-elle à faire dans votre avenir ? Pourquoi vous en préoccuper ?

— Pourquoi la sacrifier aussi ?

Il s'était levé sur ces mots, superbe de franchise et d'audace. Il osait questionner à cette heure. Il ne courbait plus le front, sous la dictée des devoirs, car pour les autres, l'idée de la souffrance l'épouvantait.

Etonné, le vieux duc fronça les sourcils.



1

2

J'ai vu comme les femmes qui se négligent vieillissent vite. C'est pour cela que je suis le conseil de tous les experts en beauté qui disent que le Palmolive est ce qu'il y a de mieux pour protéger ma peau... Je pense qu'il aidera aussi merveilleusement votre teint.

J'aime à savoir ce qui entre dans la préparation de mon savon, et le Palmolive est un savon qui me renseigne sur ce sujet ! Il est fait seulement avec de pures huiles végétales... un mélange d'huile de palme et d'huile d'olive. Je ne vois pas comment on pourrait faire de meilleur savon, à aucun prix !

3

4

Mon mari me dit qu'il est toujours fier de moi aux soirées... parce que mes bras et mon dos paraissent toujours bien, tout aussi doux que mon visage. Je suis certaine que c'est parce que sa mousse veloutée donne à tout mon corps le même traitement qu'à ma figure chaque fois que je prends un bain.

5

5¢
LE MORCEAU
Sans changement
de Qualité ni de
Format

LE THEATRE DE BEAUTE PALMOLIVE
Ecoutez la charmante Gladys Swarthout, célèbre vedette de l'opéra Metropolitan, assistée par John Barclay et une troupe de 100 membres comprenant l'orchestre de Nat. Shilkret. Toute une heure de glorieuse mélodie.
Réseau N. B. C. — d'un Océan à l'autre — Tous les mardis
10 à 11 p. m. H. E. E.

— Quelle est cette question, je vous prie ? Votre sœur entre au couvent ? Est-elle donc sacrifiée ?

— Certes, mon père, Iannek a seize ans. A cet âge, on peut tout, on doit tout espérer de la vie.

— Les espoirs sont souvent déçus, notre prudence va au devant des désillusions, nous lui donnons le calme.

— C'est-à-dire, le couvent, une mort attendant l'autre mort.

Le duc eut une geste nerveux, et sa sévérité se fit hautaine :

— Quelles sont, mon fils, ces velléités de résistance aux traditions séculaires d'obéissance et de respect aux volontés paternelles ?

Sa raideur marquait bien haut son mécontentement. Mais Jehan avait résolu, il parla. Iannek était sa sœur, il l'adorait. Sa jeunesse ne saurait peser sur la vie de nouveaux époux. Elle pourrait donc vivre au château, près de lui, près de sa femme, qui, certainement, adorerait l'enfant. Alors sans même parler de cette vie libre et calme bien assurée, la fortune leur permettrait, peut-être de constituer une dot à l'enfant, et de la marier selon son rang.

Son plaidoyer sans défaillance fut à peine écouté. La décision était irrévocable. Iannek entrerait au couvent.

Jehan, les poings crispés de son impuissance, sortit le désespoir au cœur.

Iannek, cependant, après une nuit d'où le sommeil n'avait pu être exclu, la jeunesse a ses droits, l'insouciance latente, s'était levée dès l'aube.

Mac'Harite venait de lui couper une longue tranche de pain bis, mais l'enfant la repoussa :

— Merci, Mac'Harite, donne-moi seulement du lait, je n'ai pas faim ce matin.

— Ma pauvre mignonne, vas-tu donc te laisser mourir à cette heure ?

Elle haussa les épaules avec une insouciance superbe et sa voix claire se tinta de tristesse.

— Que veux-tu, ce n'est pas gai de te quitter, de quitter tout cela... et la mer... et la lande... et la forêt...

Tiens, j'aime mieux n'y plus penser... à tout à l'heure Mac'Harite.

Dans la lande elle s'égara, toute à son rêve. On l'appelait non loin d'elle, et elle secoua d'un geste mutin sa tête auréolée d'or :

— Ah !... Bertrade... Bertrade... c'est toi, je m'en doute...

Une belle petite fille d'une quinzaine d'années, dissimulée derrière un menhir, montra son visage rieur :

— Tu es bien sérieuse, ce matin, ma Iannek, murmura-t-elle... qu'as-tu ? un chagrin... ?

— Oui, beaucoup de chagrin, dit l'enfant... en entourant de son bras la taille de son amie, pense donc, ma pauvre Bertrade, dans huit jours, je serai au couvent, au couvent pour toujours...

— Eh bien, mais moi aussi ma Iannek, j'y serai cet hiver. J'y rejoindrai mes trois sœurs aînées. Ah... ce n'est pas gai, que veux-tu ? Il faut bien obéir n'est-ce pas !

Iannek ne répondit pas. Elle promenait sur la campagne son regard las et morne. Son enfance indépendante et sauvage, surgissait tout entière. De gais souvenirs chantaient dans sa mémoire.

C'étaient ses premières années, les caresses passionnées de sa mère, dont Jehan lui-même était jaloux, ses courses dans la lande, avec cette mère toujours en adoration devant elle.

Un jour, le doux visage s'éclipsa et Iannek perdit peu à peu l'habitude des baisers. Elle courait toujours la lande, mais solitaire, bientôt consolée cependant.

Ah !... les belles heures de liberté, les belles promenades et les rêves puérils de sa petite âme naïve... et son prince charmant... et son palais d'or qu'elle posait magiquement sur la pointe effrayante du Menez-Hom.

Elle pleurait et souriait à la fois. Des sentiments divers s'entrechoquaient dans son âme juvénile et primesautière.

Bertrade étonnée questionna à nouveau :

— Mais, qu'as-tu donc, Iannek... enfin qu'as-tu ?

— Rien, fit-elle, je songeais... tiens, Bertrade, parle-moi beaucoup, beaucoup... car je souhaite de ne plus penser du tout.

— Pauvre chérie, tu n'es pas raisonnable, allons courons, veux-tu ? ou plutôt, tiens, chantons...

Et toutes deux commençaient une ronde villageoise, lorsqu'un énorme dogue, bondit jusqu'à elles en aboyant furieusement.

Iannek poussa un cri de terreur.

— L'horrible bête, s'écria Bertrade... ah ! sauvons-nous.

Mais à les voir fuir, le dogue s'enhardit jusqu'à saisir dans sa gueule la jupe de Iannek. Celle-ci perdit tout son sang-froid.

— Au secours cria Bertrade épouvantée.

Une voix mâle répondit à son appel, et bientôt, un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans arriva en courant.

— Paix Roitelet, cria-t-il à l'énorme dogue, qui de suite lâcha prise, quelles sont ces façons, je vous prie ?

Et comme le fidèle animal se couchait à ses pieds, il reprit, en lui désignant Iannek :

— Allez à Mademoiselle, et présentez-lui vos excuses que j'énoncerai pour vous.

Mais à la vue du jeune homme, Iannek avait rougi jusqu'aux oreilles. Pour elle ce n'était pas un inconnu. En effet, le maître de Roitelet sourit et s'inclina devant les jeunes filles, il demanda à Iannek :

— C'est bien à Mademoiselle de Kerdec-Moëlan que j'ai l'honneur de parler ?

— En effet, Monsieur, répondit l'enfant en souriant à son tour, comme j'ai bien devant moi Monsieur Julien Bertal.

nek. Mais Mac'Harite secouait alors sa vieille tête blanche.

Elle était princesse, il lui fallait un prince.

Il y avait tant d'autorité dans cette réponse, que l'enfant courbait la tête, baissait les yeux et ne protestait plus.

Mais une sympathie inexplicable l'attachait au souvenir de cette princesse infortunée, qu'un cruel seigneur d'Iff, fit saisir et enfermer dans une tour au milieu de la mer, où son pauvre amant fut précipité d'une falaise de cent mètres à pic.

Ils pouvaient se voir cependant. Alors la princesse arracha un à un ses beaux cheveux, en fit une corde longue, longue, et la lui lança. Mais elle se rompit comme il arrivait aux fenêtres de la captive, et cette fois, dans sa chute, il disparut.

Elle pleura tant que ses beaux yeux se décolorent et las de toujours regarder sans le voir ils s'éteignirent un matin.

Les cheveux de la princesse sont restés dans la mer qui les garde jalousement encore aujourd'hui, transformés en varech et toutes les nuits, le marin revient pour une seconde à la surface de l'eau et crie à la princesse : « Ama, ma ma flac » (c'est ici ma place). C'est sa voix que les marins entendent depuis des siècles, mais rien ne lui répond jamais, car la princesse dort maintenant dans la tour solitaire.

Toujours, Iannek restait pensive à la fin de la légende. Ce jour-là... elle pleura.

EN AOUT

Un beau roman d'Amour Complet

Le Vieux Puits

par Max du Veuzit

Il dit l'air heureux, avec un regard chaud vers les yeux clairs d'Iannek :

— Vous avez bonne mémoire, Mademoiselle... vous vous êtes souvenue.

— Bertrade est toute surprise, interrompit Iannek... il faut lui dire comment nous avons fait connaissance.

— C'est un matin, j'étais cachée derrière ce menhir, j'entends un pas, je crois que c'est toi, et voulant te surprendre, je ne bouge pas. Les pas se rapprochent, c'est le moment de paraître... je bondis en avant croyant te causer une vraie terreur... et ce n'était pas toi, mais Monsieur... tu juges de ma confusion... il faut s'excuser, je me nomme Iannek, Monsieur Bertal... et voici comment nous avons fait connaissance... n'est-ce pas ?

Au loin, on appelait Bertrade, et le jeune homme dut s'éloigner.

Quand elle se trouva seule, Iannek erra encore, inconsciente et sans but... Que faire ? Une sensation d'isolement l'envahit. Nulle part, son regard ne pouvait se poser. L'étendue morne et plate de la lande l'entourait. Là-bas, pourtant dans le brouillard de l'heure matinale, se dessinait la pointe menaçante du « Cap de la Chèvre » surnom d'angoisse et de terreur. Oh... les contes de Mac'Harite... les vieilles légendes qui font frissonner... entre toutes, une surgissait... l'histoire terrible de cette princesse aux cheveux d'or et aux yeux d'émeraude, si belle que les plus grands rois la recherchaient, et qui s'éprit pourtant d'un petit marin de la côte.

Elle avait bien le droit de disposer de son cœur, raisonnait doucement Iannek.

Chapitre III

— Allons donc, tu ne m'aimes pas Kerias, appuya Yvonne, sans cela, est-ce que depuis longtemps tu n'aurais pas parlé à mes parents ?

— Moi, j't'aime pas... moi j't'aime pas... s'écria le gros garçon, en roulant de façon comique, ses petits yeux à fleur de tête... oh... Yvonne, peux-tu dire cela !

— Non, tu ne m'aimes pas, répliqua Yvonne, si tu m'aimais, tu me voudrais pour femme.

— Mais je te veux, Yvonne, crois-tu que sans cela j'économiserais sou à sou, de quoi acheter de beaux meubles de bois pour notre ménage, crois-tu que je travaillerais tout le jour en chantant de bonheur, si je ne savais pas que c'est déjà un peu pour toi, enfin crois-tu que je me priverais du cabaret le dimanche pour t'acheter des croix et des rubans, si je n'avais pas le désir que tu sois ma femme, et la plus belle de toutes.

L'accent du bon garçon était si désolé, si sincère, qu'Yvonne ne douta plus.

— Alors, Kerias, reprit-elle, qu'attends-tu ? Tu sais bien que ma « mann » te trouve un brave gars, et qu'il n'est pas jusqu'à grand'mère Mac'Harite, qui ne soit bien disposée à ton égard ? Quand on veut une fille, on la demande...

Il y avait toute la logique dans ces mots, Kerias baissa la tête, mais sans répondre. Malicieusement la jeune fille le regardait à la dérobée. L'air piteux et toujours plus désolé de Kerias ne la toucha pas outre mesure, car elle reprit, voulant évidemment le pousser à bout.

— La belle réponse que ce silence... ah... Kerias, tu vois bien que tu ne m'aimes pas...

Cette fois le pauvre garçon fondit tout simplement en larmes.

— Moi... moi... je ne t'aime pas... moi qui ai usé trois paires de sabots à venir te voir d'Hulgoat à Kerdec... moi qui t'ai acheté tant de velours, de croix et de bagues d'argent, moi qui depuis, des mois, te suis à toutes les foires, et te fais danser à tous les Pardons et te couvre de rubans à toutes les aires-neuves... Ah... Yvonne c'est bien mal de dire ça.

La mutinerie d'Yvonne fit alors place à un attendrissement réel. Elle se pencha vers Kerias qui pleurait bruyamment dans son chapeau, et murmura :

— Eh bien, promets-moi de parler demain à mon père.

— Oui, oui, assura Kerias, entre deux hoquets, cette fois j'oserai, je te le promets, je n'aurai pas peur.

Rassurée, Yvonne se leva pour se sauver sur cette promesse. En fuyant, elle renversa d'un coup de poing son fiancé, charmé de cette preuve d'affection, car se renverser d'un coup de poing est une grande faveur entre amoureux bretons.

Kerias essayait ses yeux rougis, car Iannek traversait l'étroit jardin.

Toutes les prières de Jehan n'avaient abouti qu'à l'ajournement de son entrée au couvent, jusqu'aux jours les plus proches de son mariage. Et elle comptait sur ses doigts, heureuse tout de même de ce sursis, que peut-être, c'était encore trois semaines qui lui restaient de sa belle vie de liberté... après... après... eh... bien après elle verrait... pour l'instant, il fallait profiter des derniers beaux jours. Et comme avant, oubliant l'avenir, Iannek reprit sa vie vagabonde et sauvage.

Depuis deux jours, déjà, Jehan était revenu de Vannes, avec le Duc et le Marquis. La demande officielle de la main de mademoiselle Lucienne de Saint-Hilaire pour le Comte Jehan de Kerdec-Moëlan, avait été faite par le Duc. Agréé, Jehan revenait au château, où commençaient les préparatifs de la réception que l'on réservait à la jeune fille à son retour.

Le Duc venait de recevoir de Mademoiselle Anne restée près de Lucienne, un message annonçant son arrivée et celle de leurs hôtes, pour le surlendemain.

Iannek cherchait Jehan, qu'on avait en vain appelé. Elle l'aperçut sous la vignevierge, assis sur un vieux banc moussu, dans une attitude à la fois très lasse et très triste. Il avait posé son front dans ses mains et disait à mi-voix des mots que l'enfant ne comprit pas.

A la vue de cette douleur avouée, Iannek poussa un cri !

— Ah... Jehan... Jehan... tu as donc beaucoup de chagrin ?

Il se redressa surpris, et montra son visage rougi de larmes.

— Ce n'est plus rien, ma petite Iannek, murmura-t-il en attirant l'enfant dans ses bras. C'est une dernière faiblesse dont il ne faut parler à personne.

— Je n'en parlerai pas Jehan... mais j'ai tant de peine à te voir souffrir... Je suis sûre que toi aussi, tu rêvais de quelque jolie princesse.

— Toi aussi, répéta le jeune homme, pourquoi dis-tu, toi aussi Iannek ? Tu n'as que seize ans, mais aimerais-tu déjà ?

Elle rougit jusqu'aux oreilles, et secoua lentement sa petite tête fine.

— Non Jehan, personne, fit-elle presque grave.

— Bien, bien, reprit le jeune homme, en lui caressant les cheveux, parce que vois-tu ma petite Iannek, nous, nous ne devons pas aimer comme aiment les autres. Il nous faut commenter et souper avant, aimer après, si nous le pouvons... le nom est là... et notre dette est grande, ah !... trop grande même !

Il l'écarta doucement et rentra au château.

Debout, le front songeur, le regard perdu au loin, Iannek s'immobilisait sous la tonnelle.

Pourquoi tout à l'heure, s'était-elle troublée au seul mot, aimer ? Qu'avait-elle maintenant ? Le souvenir de tous ses rêves puérils lui revint, toujours les mêmes. Le grand château, le prince



LES tabacs Virginien, Burley et Turc du meilleur choix, mélangés dans les proportions exactement requises, donnent aux Winchesters leur incomparable saveur—voilà l'explication de la popularité des Winchesters auprès de ceux qui réclament d'une cigarette mieux qu'une simple bouffée.

CIGARETTES
Winchester

D'un Mélange Parfait!

COLLECTIONNEZ LES "MAINS DE POKER"



charmant, la vie de liberté et d'espace... rien n'est changé...

Pourtant, le prince charmant, un mot autrefois, prenait forme aujourd'hui. Dans le vague du rêve, ses traits se dessinaient. Peu à peu le château s'éclaircissait, il ne restait plus que lui, non paré de velours et d'or, non emporté vers elle dans un carrosse attelé de six chevaux, mais simplement vêtu d'un vêtement de drap, tenant d'une main son cheval et sa boîte de peinture, et toujours précédé d'un énorme dogue.

Comme elle rentrait pensive, elle remarqua que déjà la restauration commençait au château. On préparait à la fois, l'aile droite où se trouvaient les vastes appartements réservés à mademoiselle de Saint-Hilaire, et l'immense galerie des portraits.

Dans l'aile gauche, se trouvait la chapelle. Un dizaine d'ouvriers y travaillaient.

Iannek regarda, intéressée soudain.

Les vieux murs démolis allaient donc se relever, montrer leur face unie. Ce serait donc rajeunis, que les saints de bois vermoulu, de plâtre, de marbre et d'albâtre, salueraient et béniraient le bonheur triomphant des jeunes époux... Ah... qu'elle serait belle alors, la chapelle éclatante de jeunesse, de lumière, parée de tapis nouveaux, de sièges confortables, et toute embaumée de fleurs. Elle était heureuse, la petite Iannek. Comme si, pour son bonheur à elle, on eut reconstruit la chapelle délabrée.

Et lentement, en effet, son rêve la reprit. Le grand fauteuil de velours blanc, lui tendait les bras, elle s'y agenouillait, enveloppée de tulle neigeux; sur le prie-Dieu, à côté d'elle, son prince attendait. Toute une légion de blonds archanges les entouraient, chantant de divins choeurs. Et c'était le vieux prêtre officiant, unissant leurs mains... à son doigt l'anneau était glissé... Iannek sentait son cœur se fondre délicieusement. Elle pleurait, une larme tomba sur sa main, la tirant de sa rêverie... l'enfant sourit... Folle... folle... le prince... le prêtre, l'anneau, tout avait disparu... pourtant sur son doigt, une larme brillait, tel un diamant... la bague des fiançailles des de Kerdec-Moëlan.

Le vieux Duc arrivait, subitement transformé, rajeuni de cette jeunesse apportée au château. Depuis l'aube, il n'arrêta pas, suivait l'architecte, examinant les plans, discutant, applaudissant ou réprimandant. Un bonheur extrême rayonnait sur ses traits. Maintenant après avoir sans fatigue parcouru tout le château, il arrivait à la chapelle où avaient été bénies tant d'unions, ondoyés tant de nobles enfants, veillées tant de dévouées chères... et tout de suite, il remarqua avec désespoir la flétrissure des antiques peintures murales. Le marteau des ouvriers achevait l'oeuvre de destruction des temps et le duc s'indigna!

— Voyez-vous, M'sieur le Duc, déclara un ouvrier, j'connais bien un artiste moi, mais un artiste comme y'en a pas deux dans l'univers. C'est lui qui s'est occupé des peintures de notre petite église de Crozon, dont les murs tombaient quasi en ruines.

— Ah... murmura le Duc, j'ai bien admiré, en effet; où est cet homme? Il nous le faut... amenez-le et dites-lui que nous le paierons ce qu'il demandera.

Mais l'ouvrier secoua la tête.

— C'est pas un homme qui travaille M'sieur l'Duc, c'est un artiste que M'sieur Bertal.

— Qu'importe... a-t-il donc tant de fortune que la perspective d'un gain respectable ne le puisse tenter?

— S'il est riche M'sieur l'Duc... Ah... bien sûr... des millions et des millions même. Son père, en mourant lui a laissé toutes les mines argentifères si réputées d'Huelgoat. Il habite avec sa mère et sa soeur, le beau château d'Huelgoat... Ah... les braves gens... aussi je puis dire à M'sieur l'Duc que j'ai amené M'sieur Bertal, M'sieur Julien comme on l'appelle dans le pays... d'ailleurs pour lui s'occuper de peinture c'est son bonheur...

Iannek respirait à peine. Son cœur tressaillait d'aise et cette fois, elle s'étonna. Qu'avait-elle pour être si heureuse? Le Duc parlait toujours, mais la conversation avait pris un autre cours;

alors l'enfant se glissa hors de la chapelle.

Un besoin de solitude la hantait. Elle gravit le large escalier conduisant à sa chambre. Tout en haut, la porte du cabinet de travail du marquis était entrouverte. On parlait, son nom venait d'être prononcé. Iannek écouta.

C'était encore Jehan qui plaidait sa cause auprès du marquis, comme il l'avait fait auprès du Duc. Mais où celui-ci avait discuté, le marquis se fâchait. Iannek entrerait au couvent, il fallait qu'elle y entrât. Et comme Jehan résistait, le père cria dans l'empressement d'une mauvaise colère:

— La liberté... croyez-vous qu'il lui suffira toujours d'être libre, d'avoir l'air, l'espace... Croyez-vous qu'elle n'ait pas un cœur, cette enfant, image vivante de votre mère... Ah! mon fils... si vous êtes mon image, cette petite est la sienne... je la retrouve dans ses traits, dans ses gestes, dans ses idées... vivante, vivante... vous dis-je... Souvenez-vous de la façon dont elle embrassait ses poupées... Ce n'était déjà pas des baisers d'enfants, la caresse incomprise qu'ils donnent. Il y avait une âme, un sentiment, une passion déjà... Iannek ira au couvent, il le faut... si elle venait à aimer, nulle considération ne la pourrait retenir, elle sacrifierait tout à son amour, elle oublierait son nom, comme votre mère a oublié le sien, le mien.

Jehan releva audacieusement le front, la face pâle, la voix tremblante, il questionna, frémissant d'indignation contenue:

— Mon père, vous accusez ma mère, qui peut-être était innocente... avez-vous donc les preuves de sa trahison pour parler ainsi...

— La preuve? si le fait d'avoir entendu leurs aveux en est une, je l'ai, car j'ai bien entendu...

— Entendu?...

— Oui, vous devez tout savoir, maintenant... Un jour, je chassais près de la Croix-Rouge. Au pied de la colline, vous connaissez la petite grotte qui s'y trouve. Je descendais donc songeant à me reposer là... tout à coup, j'entendis des soupirs étouffés, des murmures, des baisers... interdit, je m'arrêtai... mais il m'avait semblé reconnaître une voix... celle de votre mère... Depuis quelque temps déjà, je soupçonnais... Comme un fou, je me précipitai à l'entrée de la grotte... un cri se fit entendre, en même temps qu'une silhouette de femme fuit de l'autre côté de la grotte. J'avais eu le temps d'apercevoir un coin de sa robe grise, comme celle que portait habituellement votre mère... l'homme s'était redressé devant moi... je le reconnus... c'était Monsieur Jean Cerny... Je lui sautai à la gorge, mais d'un bras vigoureux, il me repoussa.

— Monsieur, cria-t-il, votre conduite est étrange, en vérité.

— Misérable, hurlai-je, aveuglé par la colère, ma femme est avec vous... là... là... laissez-moi entrer.

— Vous n'entrerez pas, répliqua-t-il froidement, ou je vous brûle la cervelle. Sur mon honneur, Monsieur de Kerdec-Moëlan, la femme qui est ici n'est pas la vôtre. C'est tout ce que j'ai à vous dire, mais pour sa pudeur, pour son honneur à elle, je n'ai pas le droit de vous révéler son nom. Veuillez donc vous retirer.

Pour toute réponse, je lui assénai un violent coup de poing. Je me battais comme un gueux, j'étais fou de colère et de désespoir. Mais la lutte ne pouvait pas durer. Je dus quitter la place. Par l'autre issue de la grotte, la femme avait fui. Je courus haletant au château. Votre mère cousait dans sa chambre, effrayante de pâleur, du moins, je me l'imaginai, dans son déshabillé blanc. Elle prétendait être de retour de sa courte visite à l'église depuis une heure au moins. J'interrogeais les domestiques. Je relevais les moindres indices, rien ne la condamnait. Et cependant j'étais sûr... je suis sûr... cette robe était la sienne... Le surlendemain en duel je tuai Jean Cerny... Votre mère mourut quelques jours plus tard... était-elle coupable? ne l'était-elle pas! Pour moi; elle l'a été. J'en ai la conviction au delà des preuves, car les preuves manquent, elles manquent... Oh... savoir... savoir!...

Le marquis avait laissé tomber sa tête dans ses mains, accablé, silencieux... la furieuse révolte de Jehan se calma devant cette douleur. Il prit dans les siennes, la main glacée de son père.

Debout dans l'escalier, Iannek restait pétrifiée, sans la force d'un mouvement. Que venait-elle d'apprendre... Mon Dieu!... sa mère... sa pauvre petite mère dont l'image souriante passait devant ses yeux... coupable?... morte aussi tragiquement!... L'épouvante la clouait sur place... non... non... ce n'était pas vrai. Elle répétait cela machinalement, sans réflexion possible dans l'affolement de son émotion.

Pourtant, une terreur d'être surprise là, l'envahit. Elle se glissa le long de l'escalier, et gagna la lande, où jusqu'au soir, elle erra, lassée, inconsciente.

Chapitre IV

Mademoiselle Anne entra dans le grand salon, où se trouvaient déjà ses amis. Lucienne de Saint-Hilaire tendit à Jehan sa main étroite et transparente.

Tandis que Monsieur d'Aumerac, oncle et tuteur de la jeune fille s'entretenait avec le marquis, le Duc regardait avec une certaine inquiétude, la future comtesse de Kerdec-Moëlan.

Jolie, d'une beauté faite de grâce délicate, il semblait à ce dernier, qu'elle eût les traits trop fins, le teint trop blanc, l'allure trop légère. Il eut pré-

féré, à cette poétique et blonde créature, une belle et robuste fille au corsage plein, aux hanches larges. La Duchesse de Kerdec-Moëlan leur devait des héritiers, et quels seraient ceux qui naîtraient de cette délicatesse malade sans doute.

Il soupira, Mademoiselle de Saint-Hilaire apportait dix millions, au vieux nom de ses pères, et déjà le château se relevait.

Le jour même, on convint de la date du mariage. Le temps des formalités nécessaires fut strictement accordé; puis, ce dut être la série des présentations obligatoires, le personnel d'abord, renforcé comme au temps des opulences, de valets de pieds en livrée, de cochers galonnés, de piqueurs.

Les fermiers défilèrent ensuite. Mademoiselle de Saint-Hilaire s'évanouit deux fois dans la soirée.

Intentionné pour la fiancée qu'on lui imposait, Jehan, malgré tout, demeurait soucieux. Une lutte se livrait en lui. Il voulait ne plus penser, figer sur cette blonde tête, ses regards et ses pensées, toujours une autre image surgissait rayonnante de jeunesse, de santé, de beauté... et vainement encore, il voulait admirer la transparence des yeux bleus de Lucienne, vainement il caressait du regard la soie onduleuse de sa lourde chevelure, des yeux noirs où se reflétait toute une âme de pureté, des boucles brunes, soyeuses et rebelles lui apparaissaient... souvenirs délicieux... incrustés dans sa mémoire éternellement.

Réfugiée au bout du salon, Iannek ne bougeait pas, elle aussi regardait sa future belle-soeur. Son grand air de douceur, l'avait conquise de suite. Les deux jeunes filles s'étaient embrassées, sœurs déjà.

Avec étonnement Lucienne apprit la destinée de Iannek.

— Oh... comme c'est triste, s'était-elle écriée... pourquoi Monsieur, ne nous la laissez-vous pas?

Mais mademoiselle Anne interrompit la jeune fille... le Marquis fronçait le sourcil et Jehan serra la main de sa fiancée avec reconnaissance. Déjà la conversation allait à d'autres projets. Le Duc s'était levé. Derrière lui Iannek s'échappa du salon.

Ouf... elle étouffait dans ces grandes salles où l'on n'avait pas le droit de parler, de rire, de marcher même... Hélas, depuis quelques jours, pourtant, elle ne riait plus, perdue sans cesse dans une rêverie lassée. Rien ne pouvait distraire sa pensée du secret découvert. Sa mère avait trahi peut-être... trahi? sa naïveté d'enfant ne comprenait pas bien... trahir pour elle... c'était penser à un autre, c'était peut-être aussi tendre sa joue à son baiser... Sa pudeur se révoltait... elle rougissait à cette seule évocation.

Soudain, elle tressaillit; dans la vaste salle d'armes où elle s'était réfugiée, Julien Bertal peignait d'admirables fresques. Julien Bertal se trouvait devant elle.

Il s'attendait si peu à la voir paraître à cet instant, que son pinceau lui glissa des doigts, mais il se ressaisit et salua l'enfant.

Le vieux Duc était présent. Iannek voulut parler, un malaise insurmontable scella ses lèvres.

— Iannek, murmura le Duc, retirez-vous mon enfant. Votre présence ici ne saurait être qu'importune.

Julien Bertal eut une protestation spontanée, mais d'un geste doux le Duc réitéra son ordre, Iannek s'éloigna lentement, et gravit le large escalier de pierre conduisant aux appartements.

A présent, qu'elle allait le quitter, mille sentiments l'attachaient au château. Sa chambre si vaste, aux merveilleuses peintures murales qu'elle n'admirait pas autrefois, l'attira, et durant quelques minutes, elle rêva devant les scènes représentées sur les murs. Là, c'était un jeune guerrier, qu'on sacrait chevalier... plus loin une blonde princesse appuyait sa tête sur l'épaule robuste de son amant fidèle... le voici parti au combat... plus loin encore, ce sont des pleurs... Il a péri, l'intrépide chevalier, et près de son corps inerte, la princesse sanglote.

Oh!... la pauvre princesse. Iannek s'attendrit d'autant plus qu'elle sait le fait véritable. Dans l'immense galerie des portraits, le Duc souvent lui a montré celui de la princesse, veuve sans avoir

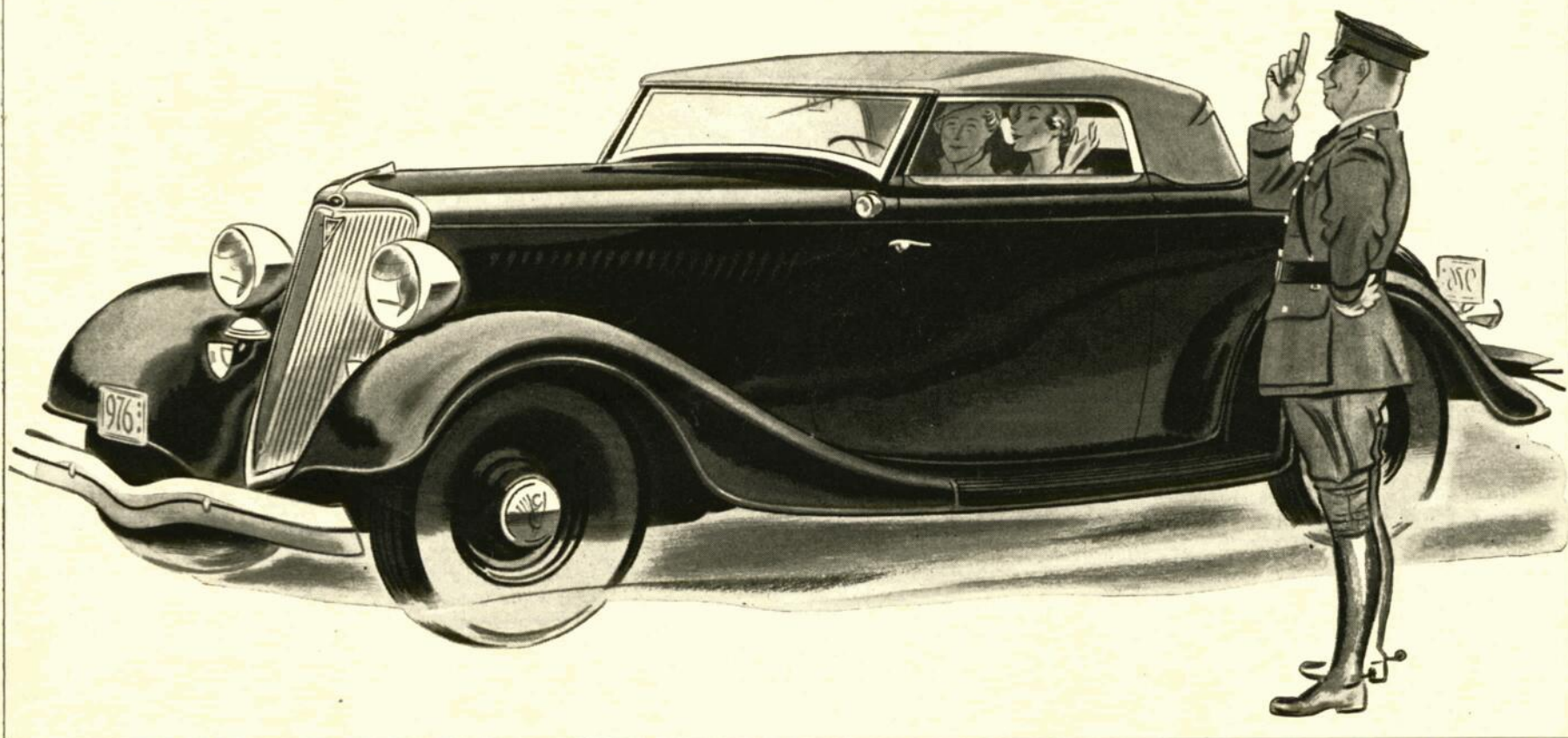


La Galerie Nationale du Canada
CLARENCE GAGNON. — La Côte Nord.

"VOYEZ

FILER LES

FORDS!..."



Sur la grand'route, dans les montées les plus raides, dans la cohue de la circulation urbaine, regardez bien la Nouvelle Ford V-8. N'êtes-vous pas émerveillé par sa vitesse, sa puissance, ses reprises instantanées? . . . Son moteur à huit cylindres en V en est la raison fondamentale. Il possède certains avantages techniques qui ne peuvent être reproduits dans aucun moteur d'un autre genre . . . Quant à son caractère économique, c'est une autre supériorité qui, si elle n'est pas visible comme tel ou tel autre attribut extérieur, n'en est pas moins mathématiquement démontrable, tout comme ses performances. N'importe quel possesseur d'une Nouvelle Ford V-8 vous dira lui-même ce qu'il en pense. Son opinion—impartiale—s'appuiera sur les chiffres mêmes du coût de l'exploitation de sa voiture. Si nous vous demandons de causer avec ceux qui ont une Ford V-8, c'est que nous faisons l'éloge de notre automobile en connaissance de cause. Nous savons, comme ils le savent, que c'est l'automobile la plus économique que Ford ait jamais forgée.

eu d'époux, celui du chevalier, un duc de Kerdec-Moëlan, un héros encore...

Mais c'est si loin ce temps-là pour l'enfant, que tout y prend une apparence de contes, une teinte de mythes, transmis de père en fils dans les veillées du soir... Conte de fées, légendes ou sortilèges de sorciers... tout cela dans sa jeune âme devait avoir une parenté, une ramification secrète, avec les époques reculées.

Iannek, maintenant, parcourt la chambre d'un regard. Ainsi ils auraient touché à tout ce qui l'entoure, ces êtres lointains... Comme elle, ils ont respiré l'air de cette pièce, dormi dans le lit à longues colonnes, ouvert et refermé l'armoire sculptée, où les quelques pièces qui composent son trousseau, s'étalent sans se frôler... Elle tremble à cette seule évocation... pourquoi? Une vieille légende de Mac'Harite surgit tout à coup, lui revient à l'esprit.

Un pèlerin de Notre-Dame d'Auray, poursuivi par de méchants Poulpiquets, était venu demander asile au Duc de Kerdec-Moëlan... On l'avait accueilli comme un envoyé de Dieu... et jusqu'à cette chambre un joli page l'avait précédé. Durant la nuit, les Poulpiquets pénétrèrent dans le château, car les Poulpiquets pénétraient partout. A pas de loup, ils se glissent vers le lit du juste qui sommeille... Ils vont le tuer... lui sucer le sang comme des vampires... mais il s'éveille, affolé il n'a qu'un cri: «A moi, Seigneur!» Aussitôt dans le mur une porte se taille, s'ouvre, laisse passer le pèlerin dans la pièce voisine, que gardent deux anges, et se referme... Il est sauvé... les Poulpiquets malicieux ont beau chercher, la porte leur est invisible... aujourd'hui on la montre dans le château... C'est cette porte basse qui fait communiquer sa chambre à celle de sa mère.

Les yeux d'Iannek s'y fixent. Quelque chose les y attirent. Elle se lève lentement, ouvre la porte. Elle est chez sa mère.

... Sa mère... Elle ignorait jusqu'alors, le drame qui avait terminé sa vie. On lui avait dit qu'elle était morte, il ne lui restait d'elle qu'un souvenir enfantin et très doux. Mais à présent, un sentiment étrange, tenace, grandissant, l'attache à sa mémoire. En quelques jours sa pensée constante a éveillé ses souvenirs endormis, ravivé les traits à demi effacés de son cerveau d'enfant... sa mère... son image est là, maintenant dans ses yeux pour toujours.

Iannek s'était accoudée sur une petite table à ouvrage, le seul meuble moderne qui ornât cette chambre et s'absorba dans ses pensées confuses. Elle savait aujourd'hui pourquoi, on n'en parlait jamais de cette mère dont les traits étaient là, sous ses yeux... image victorieusement belle dans son cadre de bois sculpté, pourquoi ce portrait, le seul qu'elle eut jamais vu, n'était pas dans la galerie où trônaient leurs aïeux de tout temps...

Elle fit quelques pas au travers de cette chambre où régnait encore un vague parfum d'iris et de lavande. Sur la cheminée, des pelotes de soie et de velours s'alignaient, encore hérissées d'épingles. Des abat-jour minuscules coiffaient chaque bougie des candélabres... puis c'étaient des dessous de lampe brodés, des vide-poches perlés et pailletés; objets charmants créés par l'ingéniosité féminine de sa mère.

L'enfant voyait tout d'un seul regard. Maintenant elle rêvait. Une grande sérénité succédait à son trouble. Tant de paix reposante l'entourait dans cette chambre qui avait gardé comme une indéfectible empreinte de celle qui l'occupait autrefois.

Sur le lit encore, reposait une longue robe blanche, la robe nuptiale... et Iannek baise cette relique, coquette et sacrée pour elle.

Vers les meubles, l'enfant allait. Elle les caressait de la main, leur parlait. Une voix émanée de toutes ces choses semblait la consoler et elle souriait. Le prodigieux ressort de sa belle jeunesse triomphait de ses tourments. Devant un petit secrétaire antique, poussiéreux, aux trois-quarts démolis, Iannek s'assit, et bientôt sous sa main nerveuse, la serrure fatiguée céda, elle fouilla tous les coins du meuble. Un tiroir bien secret s'y trouvait, les planches disjointes aujourd'hui

le trahissaient, seulement à Iannek, et tandis qu'un minuscule coffret attirait ses regards, elle chantait en langue bretonne, la naïve prière des pêcheurs:

*«O werc'hez vara bénéguet
C'hui zo guet enn oll inhouret;
En dud, er sent, ag en clé,
E gan hou melodi bamde.*

*A p'um bou en doar goal affer,
Ni hum bou chonche ag hou pouvoër;
Ni a oulennon hou sicour
Hum fec distroet d'oh hou tour,*

*Présentet de Zoué, hun mam kaër,
Dévotion tud et harter;
Pe bédant Doué ar hou deulinn
Dirac hou tour noz ha mitinn.*

Distraitement aussi, elle tournait et retournait le coffret sculpté. Que contenait donc ce coffret? des souvenirs, des souvenirs sans doute à sa chère maman... Impatiemment, maintenant Iannek contemplait ce bibelot précieux... soudain elle sourit. Au fond, tout au fond du secrétaire, blottie, cachée, dans une sébille, encombrée de médailles, de croix, de talismans, une petite clé d'argent semblait lui sourire de tout son éclat, au milieu des objets ternis, jaunis, rouillés.

Iannek ouvrit le coffret. Un paquet de lettre nouées d'une faveur y reposait.

naissance que je t'ai vouée, l'amour éternel qui vit en moi, ma bien-aimée... crois que ta tendresse n'est pas alliée à un ingrat... Je vous baise ma fille et toi, sur vos fronts adorés.»

L'enfant s'effondra à terre. Ainsi c'était vrai, elle les avait maintenant les preuves de la trahison... elle... elle... Iannek Cerny... Elle tremblait de tous ses membres, agenouillée, hébétée, comme assommée d'un coup trop rude.

Un bruit de pas au loin, la fit tressaillir. Elle eut peur, peur d'être surprise là, au milieu de ces papiers dénonciateurs. D'un geste fébrile elles les ramassa dans sa jupe relevée; mais ce semblant d'énergie s'évanouit bientôt et elle ne bougea plus.

Coupable! sa mère avait été coupable... elle était le fruit de la trahison, la petite Iannek Cerny... mais voilà aussi le mystère de son indifférence au nom vénéré! Une Kerdec-Moëlan elle, si blonde, si gracieuse, si frêle, qu'avait-elle de la forte structure de la tête énergique et brune aux traits accentués de ceux dont elle portait le nom? Une Kerdec-Moëlan!... Oh non!... la moitié de son rêve se réalisait. Elle eut pu être la petite pêcheuse vagabonde, courant librement la grève, portant avec la gaieté de son âge un nom obscur... Peu à peu, son rêve s'égarait, s'éloignait de ses pensées premières, mais un regard jeté sur les lettres, la fit se souvenir à

s'attarda sur cette pensée. Peu à peu ses larmes se séchaient; une voix dans son cœur chantait victorieusement.

Iannek sourit tout à fait. Une à une elle ramassa les feuilles jaunies et pieusement les réunit sous la même faveur; puis elle les fit glisser dans son corsage d'enfant.

Ah... ce secret qu'elle avait découvert, que tout autre eut pu pénétrer aujourd'hui, n'était-ce pas sa mère qui l'avait conduite là, pour détruire à jamais les preuves indiscutables de sa faute. Elle se redressa, baisa longuement l'image de la morte, et sortit doucement, emportant avec elle, un passé de déshonneur et de malédiction.

Chapitre V

Mac'Harite eut un geste de colère.

— Laisse-moi en paix avec ton «penuher» (fils unique) et ton cœur. Tu es une sottise et lui un vilain homme.

Yvonne pleura bruyamment.

— Puisque je vous dis qu'il veut m'épouser, grand-mère, que même il me l'a juré hier encore, derrière le pignon de la maison.

— C'est bon, bougonna Mac'Harite qui reprisaient avec fureur ses épaules bas de laine, c'est pas la peine de tant le jurer. Quand on l'eut, on s'en vient tout sage ment trouver le père de la «guerchez» (fille à marier, jeune fille) et on parle. Quand l'père Yves m'a voulu avoir pour femme, en deux heures de temps, tout a été conclu.

— Kerias veut m'épouser... il veut m'épouser... répéta Yvonne avec entêtement.

— Alors, qu'est-ce qu'il attend, qu'il vienne donc.

Disant ces mots, Mac'Harite avait porté les yeux vers la porte, Kerias parut sur le seuil.

— Ah! Kerias, s'écria Yvonne, viens donc, grand-mère ne veut pas croire à tes paroles.

Le penn'her restait toujours sur le seuil de la porte, intimidé soudain; tournant pour toute réponse à l'invitation d'Yvonne, son large chapeau de feutre errubonné de rouge entre ses doigts courtauds.

— Entre donc Kerias, et cette fois explique-toi.

— Oui, reprit Mac'Harite, il faut en finir pourtant. Savez-vous mes enfants, ce que me disait, ce matin encore, la Marie-Jeanne, tandis que tous les deux vous marchiez sous la pluie? «Kerias est donc engagé... il porte le parapluie à Yvonne?...» Voyons Kerias, on ne porte pas le parapluie d'une fille, quand on n'a pas l'idée de l'épouser.

Le gros garçon bégaya, toujours cloué à la porte:

— Mais j'veux l'épouser Mère Mac'Harite, j'veux l'épouser et même que mon «todeaz» (mon père) est allé quérir l'sieu au cabaret... Il s'est requinqué par exprès pour lui en dire deux mots.

— Ah!... s'exclama victorieusement Yvonne, avais-je raison, cette fois, Kerias... Kerias... Ton père est allé vers mon père?

Kerias secoua affirmativement sa tête de breton impassible.

— Tout cela est parfait, appuya Mac'Harite, qui couvrait Kerias d'un bon regard. En attendant mon garçon, si tu veux un verre de cidre la mignonne te le servira de grand cœur.

A ce moment le Duc entra:

— Mac'Harite, dit-il en s'asseyant sur un simple escabeau, en face de la brave femme, j'ai à te parler sérieusement.

Puis apercevant le jeune couple...

— Qu'est-ce Yvonne ma fille... le timide Kerias aurait-il parlé aujourd'hui?

Rose jusqu'aux oreilles, Yvonne baisa silencieusement la tête.

— Oui, répondit Mac'Harite, l'enfant est une «deinezet» (fiancée) aujourd'hui Kerias attend mon fils, et mon fils vous parlera, Monsieur le Duc. Ah... je suis bien heureuse... mais aussi la «profedez» l'avait bien annoncé. Depuis que ma fille portait le «louzon» (talisman) qu'elle lui avait donné, la maisonnée entière savait bien que l'année ne la garderait pas fille.

Le vieux Duc eut un sourire.

— Kerias est un bon garçon, dit-il bienveillant, en ce tournant vers celui-ci, dont le «tok» (chapeau) continuait d'aller sans se lasser d'une main à l'autre,

Voiles blanches



*O ciel pur, que ma jeune prunelle éblouie,
Jadis, a contemplé toujours avidement,
Voiles blanches, splendeurs divines, ondoient,
Coups d'ailes, vols légers du ciel de Gaspésie,*

*Mer argentée où l'œil fidèle s'extasie,
Gais départs qui ne sont que recommencement,
Horizon infini qui parle éperdument
De rêve, d'envolée et d'âpre poésie;*

*C'est grâce à vous que j'ai dans mon cœur étoilé
Des voiles en partance et du désir ailé,
C'est grâce à vous que j'ai maintenant en mon âme*

*Des blancheurs de flottille aux mirages lointains,
Et que mon rêve, épris d'aubes et de matins,
Est une flotte immense aux voilures de flamme!...*

BLANCHE LAMONTAGNE

Extrait de *Ma Gaspésie*
(Montréal, Imprimerie du Devoir, 1928)

— Des lettres... murmura l'enfant, des lettres à ma pauvre maman!

Elle ouvrit les feuillets jaunis par le temps et surprise resta songeuse dès les premiers mots...

«Ma bien aimée Fanny!... Fanny, le nom de sa mère!»

Elle alla à la signature et lut: «Jean Cerny!»

Elle ne comprenait toujours pas, mais une angoisse affreuse la pénétrait, alors, elle revint à la lettre.

Ce n'était qu'un cri d'amour et de désespoir, il l'aimait, il l'aimait et elle appartenait à un autre, liée pour la vie, alors que son rêve à lui, était qu'elle lui appartint sans partage.

Iannek eut un geste de terreur. «Mon Dieu», murmura-t-elle. Sa main frôlait les autres lettres, elle eut un recul, puis elle se ressaisit, et tremblante parcourut les lignes, toutes semblables, où il criait toujours son amour, son désespoir... plus loin son bonheur... plus loin encore ses projets...

Iannek frissonna.

Une lettre datée du 25 août 18... se trouvait sous ses yeux! 20 août... deux jours après sa naissance!... «Ma fille, j'ai donc une fille... et tu lui donneras mon nom... Iannek, Jeanne... Ah... tu ne peux savoir mon bonheur, la recon-

nouveau et cette fois elle n'éprouva plus qu'une immense pitié.

— Maman, oh! maman...

Des larmes lui vinrent aux yeux... coupable, sa mère lui apparaissait auréolée cependant d'un tel passé de douleur. qu'elle oubliait la faute, pour se représenter le martyre. Épouser malgré soi un être que son cœur repousse, cela lui semblait terrible, affreux, la plus injuste des condamnations.

Injuste, parce que sacrifier le cœur, c'est sacrifier la vie... Terrible pour l'anéantissement des joies espérées, promises, inséparables d'un noble amour partagé. Elle qui déjà portait ses rêves vers la tendresse d'un prince charmant, qui devinait une joie infinie dans l'échange de longs aveux, dont le cœur tressaillait de bonheur à la seule évocation de la Chapelle parfumée de lys, de l'anneau d'or brillant à son doigt. comprenait aussi quelle présence pouvait teinter de joie ses rêves d'adolescente.

Iannek pleurait encore de grosses larmes silencieuses, penchée sur l'une des lettres. Un charme l'y retenait. Comme elle avait aimé... comme elle avait été aimée, surtout, sa chère maman.

Un sourire lui vint aux lèvres, rayonna sur son visage pétri de clarté. Elle

il sera heureux avec Yvonne... pour toi, ma fille, viens m'embrasser, et apporte-nous du meilleur cidre, je veux boire avec ton fiancé.

Plus rose et plus troubler, Yvonne s'approcha du Duc qui la baisa au front. Mac'Harite apportait les verres qu'elle posa devant le vieillard.

— Par Saint-Herbot murmura-t-il, l'amour a pétrifié Kerias. Allons mon ami, avance, et lorsque ton père et Yves auront décidé vos accordailles, je vous ferai mon cadeau de noces.

Le penn'her se décloua subitement. Il tendit une main vers le cidre que le Duc lui désignait.

— Doué ho penigo, (Dieu vous bénisse) Monsieur le Duc, murmura-t-il en élevant son verre.

Et simplement le Duc le choqua contre le sien en disant : « Ehnet guet eh » (buvez avec santé).

Dix minutes plus tard, Yvonne et Kerias, s'égarèrent dans le jardin, tandis que toujours assis devant Mac'Harite le Duc disait gravement :

— Mac'Harite, tu dois rester ici... mon fils et moi nous allons habiter quelque temps la vieille Kirtem (vieux manoir-ferme), tu ne pourrais pas nous suivre et nous partons dans huit jours.

La bretonne baissa sa tête blanche. — Je resterai, monsieur le Duc, je resterai.

Le Duc s'était levé, il fit quelques pas vers la porte.

— Je vais jusqu'à l'église, Iannek entre ce soir au couvent, il faut prier pour elle.

La vieille femme eut une exclamation douloureuse.

— Ma petite Iannek !
Le vieillard était sorti. Dans la campagne les paysans le saluaient, il répondait à tous avec un sourire, et soudain sa haute taille disparut sous le portail de l'église.

Dans le banc des Kerdec, il s'agenouilla, la tête dans ses mains. Il pria et remerciait Dieu qui les protégeait et auquel il confiait Iannek, la petite Iannek, qui, à cette heure, rêvait devant la fenêtre ouverte de sa chambre.

Depuis l'aube, elle était là, lasse de sa nuit d'insomnie, car son sommeil avait perdu de sa belle unité... maintenant elle remuait ses désespoirs.

« Partir, elle allait partir... quelques heures à peine lui restaient de sa bonne liberté... quelques heures... pour dire adieu à tout ce qu'elle aimait... et puis, le couvent refermerait sur elle sa lourde porte. »

Le couvent, un tintement de glas emplissait ses oreilles, le couvent... c'était un adieu définitif qu'elle devait dire à la vie. Quand tout son être exultait de jeunesse, quand son âme s'affinait, s'idéalisait en des rêves purs, devait-elle donc figer tous ses sentiments dans la prière, le silence et le désert du cloître !

Car n'était-ce pas le but de ses jours désormais, que de gagner le cloître... oui, si orgueilleux dans la vie, les Kerdec-Moëlan, entrés en religion, s'humiliaient à la plus humble besogne, à la fin de leur noviciat... soigner les malades, élever les enfants, se dévouer à tous les chagrins, à toutes les épreuves... et vers la fin de leur vie... s'accorder la suprême faveur du cloître perpétuel.

Iannek frissonnait. Sa souffrance exaspérée par la solitude et l'énerverment, lui broyait le cœur d'une douleur aiguë, lancinante.

Elle souhaita ne plus penser du tout. Oublier, oublier tout... être à hier, à l'insouciance, à la liberté... mais l'oubli n'était pas possible, et sa songerie recommençait à tourner dans le même cycle.

L'enfant eut une volonté d'énergie, elle ferma la fenêtre.

Dans sa chambre, elle erra quelques minutes, frôlant de la main, caressant du regard les vieux meubles, les hauts murs. Elle murmurait à chacun un tendre adieu. Devant la porte basse, elle s'arrêta; l'ouvrit brusquement, et entra...

— Maman... maman... murmura-t-elle...

Un sanglot trembla dans sa voix. Iannek s'agenouilla. Autour d'elle les choses paraissaient imprégnées de mélancolie. Elle voulut sourire à l'image bien aimée, mais l'image n'y était plus. L'enfant se souvint.

La veille, le marquis lui avait permis une prière, et sa dernière volonté de vivante, avait été pour la morte.

Le portrait de sa mère avait repris sa place auprès de celui du marquis dans la galerie des portraits.

Pardonnée, réhabilitée aux yeux de chacun, Iannek avait obtenu tout cela, et Iannek sourit cette fois. Dans son corsage, à même sa poitrine naissante, elle sentait une lettre, la seule qu'elle eut gardée jalousement, de la correspondance découverte, qui n'était plus maintenant qu'une pincée de cendres. Cette lettre où sa naissance était accueillie par des cris de bonheur et d'amour, elle ne pouvait s'en séparer. C'était son bien. Elle la conservait cachée aux yeux de tous, parmi les pieuses images, le livre d'heures et le chapelet de la morte, dans le petit coffret qu'on lui laissait emporter. Elle la pourrait relire souvent, lorsque son cœur serait trop chagrin, lorsqu'elle voudrait revoir combien sa chère maman avait été aimée... aimée... Mon Dieu... Iannek baissa la tête et rêva.

Soudain, une voix se fit entendre. On l'appelait. L'enfant reconnut les cris de Mac'Harite. Elle se leva précipitamment, et une dernière fois parcourut la pièce d'un regard. C'était fini, fini. Le spectacle de cette chambre close, elle n'en aurait plus que la vision maintenant.

Le duc rentrait justement. Iannek descendit. Le vieux curé était là. Pour elle, la chapelle du château avait été, par les soins de Mac'Harite, parée de fleurs blanches odorantes et frêles, car une dernière fois, l'enfant devait y écouter la messe.

L'heure de s'y rendre étant venue, elle suivit les siens. Le Duc lui désigna le fauteuil de velours blanc. Était-ce déjà ses noces qu'on célébrait... ses noces avec Jésus.

Prosternée sur son prie-Dieu, elle n'écoutait pas la voix grave et monotone du prêtre, elle ne suivait pas par la pensée, le sacrifice divin qui se préparait sur l'autel, elle aspirait à pleins poumons, le parfum pénétrant des roses et des lys, auquel se mêlait une odeur d'encens propice aux rêveries. Iannek rêva son éternel rêve... toilette nuptiale et prince charmant.

« Dominicas vos !... » Oh... la chère bénédiction sur leurs têtes inclinées... oh !... le beau jour... le beau soleil, la belle vie... « Dominus vobis cum !... et cum spiritu tuo ! amen ! »

Iannek se réveille brusquement... le prêtre étend sur elle ses mains ouvertes. La messe est dite... son rêve envolé... sa souffrance revenue... Ah... l'horrible chose... l'horrible chose que ce réveil... toute sa fierté fléchit sous la cruauté du supplice. Elle s'affaissa mourante avec une brusque montée de larmes.

Le vieux Duc s'était levé, impassible, le front sévère. Incliné sur son prie-Dieu, le marquis ne comprit pas tout de suite, mais mademoiselle Anne eut un mouvement de dépit, il releva la tête.

Jehan s'était penché vers sa soeur. — Ma petite Iannek, qu'as-tu ? qu'avez-vous ?

Elle ne répondit pas affaissée, sanglotante... mais le curé descendait de l'autel.

— Iannek, murmura-t-il, relevez-vous mon enfant, et songez que Dieu est tout puissant, qu'il n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui... allez et souvenez-vous toujours.

L'enfant se laissa entraîner hors de la chapelle inconsolée, inconsolable, et durant le repas auquel elle resta étrangère presque, elle vécut ensevelie dans une sombre méditation. Une fatigue morale ralentissait sa pensée et l'heure du départ venue, sans un mot, elle prit place dans le landeau qui l'emporta au couvent des Ursulines de Vannes.

Seule Mac'Harite pleurait.

Dans le parloir désert où on les fit entrer, Iannek frissonna de tous ses membres. Une atmosphère de devoir inexorable l'entourait. Partout où se posait son regard, c'était des croix, des gravures, rappelant le martyre du Christ, le martyre de la Vierge, le martyre des Saints. On les honorait, on les plaignait, on les glorifiait pour leurs souffrances... Mais la sienne, les siennes... nul n'en prenait souci, nul ne pleurait sur sa douleur.



“Tu ne manges pas ta glace, mon chéri?—Ma chère Suzon, je ne sais pas ce qu'il a... il est tout à fait incompréhensible! Il n'a pas d'appétit... il a perdu son entrain...”



“Pourquoi t'inquiéter? Mon petit Jacques m'a causé la même anxiété, et il avait tout simplement besoin d'un laxatif. Donne-lui du Castoria!”



“Tout juste, Suzon, je voulais causer avec toi... Pierre a joué toute la matinée. Je lui ai donné du Castoria hier soir—c'est un remède merveilleux!”

● “En effet, ma chère. Pour les enfants, le Castoria est le laxatif idéal. Et il a bon goût!... De plus, il ne contient pas de ces substances nocives qu'on trouve si souvent dans les purgatifs destinés aux grandes personnes. N'oublie pas non plus que rien n'est meilleur pour les bébés qui ont la colique!”

CASTORIA

Le Laxatif des Enfants

Des tout premiers jours à la 11^{ème} année

SYNTONISEZ!—Le Festival Castoria vous réserve d'agréables surprises! *Albert Spalding*, *Conrad Thibault*, l'Orchestre de Don Voorhees et le Choeur Castoria. Tous les mercredis, de 10.30 à 11 heures p.m. (H.S.E.). Réseau Columbia, comprenant le poste CKAC. Montréal.

La supérieure entra, d'un pas glissant, discret. Le Duc et le Marquis s'inclinaient devant elle. Iannek ne voyait pas son visage, abrité par les voiles, mais une main pendait sur la jupe sombre, une main comme elle se souvenait de celle de sa mère.

A voix basse à peine distincte pour elle, éloignée de quelques pas, la supérieure parlait à mademoiselle Anne. Soudain elle se retourna et Iannek vit deux yeux noirs, restés magnifiques, ombragés de longs cils, un teint clair, au nez très fins... elle était encore fort belle, d'une beauté sévère, hautaine, qui frappa l'enfant.

Elle lui prit la main souriante et maternelle... quelques minutes plus tard, ceux qui l'avaient accompagnée s'éloignèrent, et Iannek entendit retomber sur elle la lourde porte du couvent.

C'était bien fini cette fois... Iannek n'était déjà plus Iannek, mais soeur Agnès, petite novice pâle, sacrifiée à l'orgueilleuse devise d'une race qui n'était pas la sienne, cependant, « le Roi et le Nom » martyr comme les martyres, qu'elle allait honorer au couvent.

Chapitre VI

Depuis une semaine, le château vivait jour et nuit. Les préparatifs touchaient à leur fin. Encore une journée et le mariage du dernier descendant des de Kerdec-Moëlan, allait être célébré devant Dieu après l'avoir été devant la loi.

Lucienne s'admirait devant une haute psyché, parée de sa toilette nuptiale. Près d'elle, mademoiselle Anne souriait, et MacHarite figée, en contemplation devant la frêle statuette qu'était mademoiselle de Saint-Hilaire, restait sans parler.

— Voyez ma tante, fit tout à coup Lucienne, ne trouvez-vous pas que la traîne s'aplatit un peu quand je marche ?

— Vous êtes charmante, mignonne reine, ne changez rien à cette toilette qui vous sied à ravir... N'est-ce vrai MacHarite ?

— Bonne Vierge... c'est bien sûr... murmura la vieille femme... est-il possible qu'on fasse de si belles choses pourtant... et comme la jeune fille s'emparait du voile de dentelle et allait le poser sur sa tête; elle lui saisit brusquement la main :

— N'essayez pas ce voile avant le mariage, dit-elle d'un ton si épouvanté, que Lucienne recula, n'essayez pas ce voile, sans cela pour sûr, vous verriez la biche blanche de Sainte-Mennock le soir de vos noces.

— La biche blanche de Sainte-Mennock, qu'est-ce que cela, interrogea Lucienne.

— Mademoiselle Anne riait de bon cœur. — Allons, MacHarite, te voilà bien encore avec tes vieilles superstitions... tu vas effrayer Lucienne, et c'est tout.

— Tout ?... Tout... c'est pas sûr... vous savez pourtant bien mademoiselle Anne, que la biche de Sainte-Mennock n'aime que les vierges et dès que les filles songent à devenir femme, elle les prend quasi en grippe... mais malheur à celles qui se parent trop tôt de leur voile d'épousée... la biche se fâche... et le soir de leurs noces, elle s'en vient leur sucer le sang, tout comme un korigan.

Il y avait tant de conviction dans les dernières paroles de MacHarite, que Lucienne restait pensive. Mais mademoiselle Anne riait, sans souci de l'indignation de la vieille servante, et la jeune fille sourit elle-même.

— Eh bien, je ne porterai pas ce voile aujourd'hui... voilà tout, dit-elle, en commençant à se dévêtir; d'ailleurs, il est temps de songer à rentrer au salon, nos amis ne tarderont pas à s'y rendre et Jehan nous attend.

Jehan déjà s'impatientait. Il arpentait nerveusement les pièces étincelantes de clarté et parées de fleurs.

Depuis quelques jours, une grande nervosité l'envahissait en même temps qu'il devenait plus sombre... mais aussi... Il souffrait tant. Ah! pourquoi ne pouvait-il arracher de sa mémoire le souvenir trop attachant de la belle créature pour laquelle battait son cœur. Mais il avait résolument voulu fermer la porte à ses chimères romanesques, résolument, il voulait ne plus penser... plus fort que sa volonté d'homme, ce souvenir surgissait, s'immobilisait, s'incrétait

dans son cerveau, lassé, meurtri... et pourtant dans quelques heures, Lucienne serait sa femme... sa femme... mais déjà... elle l'était. Il eut un geste de dépit... puis une pitié lui vint... pauvre petite. Elle était bonne et belle, elle méritait qu'on l'aimât, et son devoir à lui, était de lui en donner l'illusion au moins. Elle ne le forçait pas de l'épouser, elle, ignorante de sa contrainte et de son fol amour pour une autre, pour Suzanne, la chère idole, qui peut-être souffrait aussi, loin de lui.

Au fond de son coeur s'agrippait un remords: sans doute elle l'aimait. Jamais un aveu ne leur avait échappé; mais il le sentait bien, elle l'aimait, elle l'aimait... pourquoi l'avait-il voulu, il aurait dû la décourager de suite, songer à la dette qui, implacablement le vouait à un devoir inexorable, qu'il souffrit lui... qu'il importe, mais elle, Suzanne!...

Il murmura ce nom extasié... une voix l'arracha à la folie de son rêve obsédant.

— Jehan... c'est nous. Lucienne montra sa tête blonde. Il eut un retour à la raison, et allant au devant d'elle, porta à ses lèvres, la petite main de sa fiancée.

Mademoiselle Anne s'assit en face d'eux... mais depuis longtemps habituée à sa vieille amie, la jeune fille babillait, exposait ses projets, nullement gênée par le hasard de celle qui glaçait l'expansion de la petite Iannek.

— Savez-vous qu'au milieu de tout mon bonheur... j'ai un petit chagrin, confiait doucement Lucienne... il me faut bien l'avouer puisque nous devons, désormais, partager joie et peine...

Jehan se pencha vers elle et dit avec une câlinerie dans la voix...

— Est-ce qu'il viendrait de moi, Lucienne, vous ai-je contrariée ?...

Elle l'interrompit vivement :

— Non, Jehan, vous êtes si bon que je suis sûre d'être heureuse près de vous, comme je ne l'ai jamais été... puis, venant de vous, ce ne serait jamais un petit chagrin, une petite joie... mais une grande peine ou un grand bonheur.

Il prit dans ses mains les doigts fins de Lucienne.

— Alors, questionna-t-il, confiez-moi votre petit chagrin, Lucienne, comme je serai heureux si je puis le dissiper.

— Non, dit-elle, secouant sa jolie tête blonde, non Jehan, il ne vous sera pas possible... écoutez, j'ai une amie... une grande amie... presque une soeur, nous nous aimons sincèrement... et toujours plus, bien que séparées depuis quelques mois... or, elle a refusé obstinément, refusé de paraître à notre mariage... c'est très pénible pour moi... qu'a-t-elle ?

— Elle ne vous donne pas quelque raison ?

— Oh... fit Lucienne, des raisons qui n'en sont pas... le déplacement... la toilette... Suzanne n'est pas fortunée, hélas la pauvre petite, mais elle est si jolie qu'elle se pare d'un rien, puis, je vous montrerai sa lettre... malgré tous les efforts qu'elle fait pour paraître gaie, on la devine triste... oh... triste...

— C'est peut-être une impression, dit Jehan, essayant de faire sourire Lucienne qui s'attristait.

— En tous cas, elle n'est pas venue... mais je vous la ferai connaître, ma petite amie de Vannes, ma petite soeur Suzanne Laurent.

Jehan poussa un cri... Suzanne... sa chère Suzanne... il s'agissait d'elle, mon Dieu... il restait bouleversé, désolé, sans la force d'un geste qui rassura Lucienne; effrayé de son cri, de sa pâleur.

Suzanne ! et elle souffrait... Elle n'avait pu se contraindre... venir... il parvint à sourire, et comme Lucienne s'informait, inquiète, il dit d'une voix qui tremblait malgré sa volonté :

— C'est une douleur, Lucienne, une douleur que j'ai sentie là, au coeur... mais c'est passé... c'est fini... Lucienne, je suis tout à vous.

— Mon cher mari ! murmura doucement mademoiselle de Saint-Hilaire.

VII

— Lucienne, êtes-vous prête ? La jeune femme parut enveloppée de fourrures.

La voiture attend et les chevaux s'impatientent dit doucement Jehan, en ou-

tre, ma chère amie, nous arriverons trop tard, si votre toilette se prolonge.

Lucienne eut une sourire.

— Je suis prête, partons...

Dans la voiture, elle se blottit contre son mari.

— Jehan, il y aura bientôt trois mois que nous sommes mariés, je suis heureuse... moi... et vous ?

Il mit un baiser sur le front qu'elle lui tendait.

— Certes ma petite Lucienne, bien heureuse même, vous êtes si bonne, si affectueuse... tout le monde vous adore...

Et comme elle protestait, rose de bonheur cependant, il reprit avec douceur :

— Notre petite soeur Agnès vous le dira elle-même, tout à l'heure, car elle ne vous cache pas son affection... chaque visite que nous lui faisons...

— Pauvre petite Iannek, murmura Lucienne, la croyez-vous heureuse Jehan ?

Il eut un hochement de tête, un sourire triste...

— Elle ne se plaint pas, la pauvre enfant, mais toujours, je la trouve plus pâle, plus frêle aussi.

Les chevaux venaient de s'arrêter.

— Nous voici arrivés, dit Jehan.

Dans le parloir morose et désert, Lucienne se rapprocha de son mari. Elle ne pouvait s'habituer à cet aspect d'austérité glacée et chaque fois, une angoisse l'envahissait.

Elle n'osait pas parler, pas remuer presque, et sortie du couvent, elle sentait, quelques minutes encore, peser sur ses épaules, l'atmosphère endeuillée du cloître.

Un glissement de pas à peine perceptible. Une soeur entra suivi d'Iannek.

L'impression pénible que ressentait Lucienne, s'accrut à la vue de la longue silhouette de la soeur, placide et austère. Mais Iannek montra son visage enfantin, pétri de lumière.

Cette fois encore, Jehan se sentit au coeur une affreuse douleur.

Plus pâle toujours, sous la cornette blanche, soeur Agnès avançait, si doucement, si légère dans sa démarche qu'elle semblait soulevée de terre, frôler seulement les lames cirées du parloir.

Sa voix avait perdu son timbre cristallin dans la discipline du chuchotement, le sourire de ses lèvres décolorées, creusait ses joies amaigrées, seuls les yeux demeuraient immenses et lumineux.

De son même pas de fantôme, la soeur était sortie, les laissant seuls.

Jehan questionna :

— Iannek, vous n'êtes pas souffrante ? Elle secoua négativement sa jolie tête attristée...

— Alors, qu'avez-vous ? dit à son tour Lucienne, en lui prenant la main, vous paraîsez chagrine ?

Encore une fois, l'enfant eut un geste de protestation... à quoi bon... que dire d'ailleurs... elle ne souffrait pas... nul chagrin... nulle préoccupation ne la venait troubler dans le calme de sa vie, de cette vie, dont la banalité lamentable, l'exaspérait cependant... c'était là tout le secret de son abattement. Elle eut préféré souffrir... souffrir beaucoup... connaître les craintes... les angoisses... les terreurs, puisque la souffrance... c'est la vie, et elle voulait vivre.

Elle n'avait pas l'âge, la petite novice, où le calme apparaît dans la féerie des rêves de bonheur, et ses yeux qui erraient sur les jardins du couvent, décor vague, embrumé d'ennui mortel, voyaient au delà des murs gris qui l'entouraient.

Les premières nuits dans le dortoir affecté aux novices, que meublaient seuls, les petits lits blancs, le sommeil avait fui ses yeux brillants de fièvre. Un pêle-mêle insensé, d'apparitions successives et effrayantes la hantait. Le grand Christ qu'elle distinguait à la lueur vacillante de la veilleuse semblait la menacer du haut de sa croix de bois. Elle frissonnait de terreur, enfouissait sous ses couvertures, son front aéré d'or, et s'accusait... Toujours partie en rêves passionnés pour les héros de la légende, elle omettait de prier tout le jour... Tandis que l'aumônier sermonait ses soeurs attentives, elle oubliait la sainteté du lieu, et le peuplait de jeunes chevaliers, de princes fiers, et de ra-

dieuses princesses, jusqu'à ce qu'un retour à la raison, la vint arracher à ces rêves chimériques. Alors, elle baissait la tête sous les reproches de sa conscience. Enragée d'une telle défaillance, elle voulait s'obstiner dans des résolutions austères... mais ses songes la reprénaient. Partout elle s'accoudait pensive, et les yeux toujours guetteurs, elle attendait... quoi ? elle l'ignorait... mais chaque jour, comme une fleur privée de soleil, elle s'étiolait davantage.

Jehan essayait maintenant de la distraire, de la faire causer. Lucienne la comblait de sucreries et de caresses. Un instant Iannek oublia ses rancœurs et ses craintes, redevenue l'enfant d'autrefois... et c'était des exclamations à voix assourdie, des « te souviens-tu », qui n'avaient rien du caractère d'austérité qui les entourait, rien non plus de la gravité gourmée dans laquelle vivaient les Kerdec-Moëlan.

— Iannek, MacHarite t'embrasse bien fort. Yvonne se marie demain et Kerrias est plus timide que jamais !

Ils riaient tous les trois, étouffant leurs éclats de voix, leurs rires fous dans leur mouchoir déplié, mais ils s'interrompirent soudain, comme des écoliers pris en défaut. La soeur rentra dans le parloir.

L'entretien était terminé. Il fallut se séparer.

Cérémonieusement ils se tendirent la main.

— Soeur Agnès, Dieu garde votre santé.

— Au revoir mon frère... au revoir ma soeur !

Les jeunes époux s'éloignèrent. Iannek sortit du parloir.

Quatre heures sonnaient, le moment était venu de se rendre à la chapelle.

Dans la voiture qui les ramenait au château, Jehan soupira :

— Pauvre petite soeur ! Quelle vie est la sienne !

— Oh ! Jehan ! pourquoi ne pouvons-nous pas la reprendre, l'arracher à cette vie sans doute très digne pour elle et votre nom, mais si éloignée de toutes ses aspirations !

Le jeune homme serra la main de sa femme.

— Vous êtes bonnes Lucienne. Ce fut ma pensée. Ceux qui ont les premiers droits sur la pauvre enfant, l'ont rejetée !

Le reste du parcours fut silencieux. Arrivés au Château ils retrouvèrent le Marquis et le Duc.

Par affection pour MacHarite, pour Yvonne, que le Duc devait conduire lui-même à l'hôtel le lendemain, ils venaient d'arriver.

— Comment va soeur Agnès ? questionna le Marquis ?

— Elle me paraît très anémiée, répondit Jehan. Je crains bien mon père que dans la vie que vous lui avez choisie, elle ne trouve pas le bonheur.

— Elle a le calme et la quiétude de l'âme, répondit-il gravement.

Un silence pénible s'établit alors, jusqu'à ce que, rayonnant d'un doux bonheur, Jehan annonça sa paternité future.

— Ah... fasse le ciel, s'écria le Marquis, que votre espoir soit entièrement réalisé par la naissance d'un fils.

Le Duc s'était signé en murmurant « Dieu soit loué ! il nous bénit ! »

Une grosse émotion secouait les coeurs. Il vint à Lucienne et l'embrassa longuement.

— Vous êtes bien heureux, n'est-ce pas ? Alors venez voir la galerie des armes, et puis le Livre d'Or.

Elle les entraîna, heureuse comme une enfant, de leur montrer tout ce qui s'était transformée depuis leur dernière visite espacée de quinze jours.

La galerie des armes étincelait. Les murs, les plafonds, tout était restauré, mais respecté dans leur type d'ancienneté. Le Duc admirait, vraiment heureux, d'un bonheur qui lui faisait oublier des années de souffrance... Le Livre d'Or l'émerveilla. Le premier de leurs ancêtres connu, un croisé qui sous Godefroy de Bouillon, s'était illustré à la croisade, y figurait en première page; son image y était gravée et les hauts faits de sa vie brillamment contés. Et tour à tour défilaient sous ses yeux, chevaliers et seigneurs, ducs de Kerdec-

Moëlan, tous alignaient sous leurs images des exploits fameux.
C'était la vingtième fois peut-être que Lucienne feuilletait ce livre. Elle savait par cœur les noms et les dates et comme Iannek, elle s'enthousiasmait et s'attendrissait tour à tour. Car là, c'était un seigneur vaillant et brave qui laissait sur le champ de bataille, une vie glorieuse. Son épée brisée, encore maculée de sang, figurait dans le musée à côté de la robe d'un Duc de Kerdec-Moëlan, qui d'une noble union, n'ayant eu que des filles, jura de consacrer sa vie à Dieu, si Dieu lui envoyait un fils. Un fils lui naquit, et fidèle à son vœu, il entra dans les ordres.

Ces derniers mots faisaient rêver Lucienne. Il y avait tant d'abbesses et de religieux dans sa nouvelle famille, qu'elle s'étonnait que Dieu, les eût si longtemps éprouvés. Ses yeux erraient alors sur les longues rangées des portraits qui l'entouraient et plus elle avançait vers son époque, plus les cornettes, les voiles noirs et les surplis se montraient nombreux. Elle pensait alors à Iannek au couvent, au parler obscur presque... elle frissonnait... Comme elle était heureuse elle... ce n'était pas sa fortune qui lui faisait trouver son bonheur à vivre. Il lui semblait qu'avec Jehan, elle eût vécu heureuse dans la plus modeste demeure... et elle se souvenait encore de la joie d'Yvonne, l'humble petite bretonne, dont huit jours auparavant, on célébrait les fiançailles. Comme elle souriait, elle aussi ce jour-là!... et combien le bonheur la rendait plus jolie, parée de sa robe bleu-clair et de sa coiffe de dentelle.

Ainsi que le Duc, le Marquis et son mari, Lucienne aussi dut assister au dîner de fiançailles. Ils étaient arrivés dans la demeure d'Yves, le père de la Gwerchez, quand on frappa trois coups à la porte. Une voix demanda l'hospitalité au nom du ciel.

Yves alla ouvrir. Kerias parut avec tous ses parents. Il apportait des bouteilles de vin, du beurre et de la pâte de crêpes fermentée.

— Doué, ho, penjo ! gens de cette maison, dit-il et vous donne à tous, joie et santé. N'y a-t-il pas ici une gentille ménagère à laquelle je puisse offrir tous ces présents ?

Yvonne s'avança modestement et reçut avec un sourire le vin, le beurre et la pâte.

Avec une très grande habileté, elle alluma un feu brillant, mit la poêle sur le trépied, et fit sauter les crêpes.

Kerias la regardait transporté, ravi ! Le souper des fiançailles commença.

Chaque convive prit sa place et fut servi par Yvonne, qui revint bientôt s'asseoir entre le Duc et son fiancé, et mit entre Kerias et elle, une crêpe et un verre plein, car ils devaient pour se fiancer boire et manger ensemble.

Lucienne regardait très intéressée, amusée aussi par la gaucherie du « paotr » plus troublé toujours. Il tremblait presque le gros garçon, quand, rompant la crêpe, il en présenta la moitié à la « gwerchez ».

Avec moins de timidité, Yvonne la prit et la mangea.

Elle se servit ensuite du couteau de Kerias pour couper son pain et but après lui dans le même verre, en saluant l'un après l'autre le Duc et le Marquis, puis les membres des deux familles. Ceux-ci burent alors pour lui faire honneur. A son tour Kerias rendit et reçut les mêmes hommages. Les fiançailles se trouvaient conclues. Yvonne demanda à genoux la bénédiction du Duc et celle de ses parents.

Il y avait huit jours de cela et Lucienne gardait encore dans les yeux la joie expansive et charmante d'Yvonne.

Vint enfin le jour du mariage. Dès le matin, la jeune fille se para de ses vêtements de noces, bien qu'elle dut rester enfermée dans sa chambre, jusqu'au moment du départ du cortège pour l'église.

Impatiemment elle attendait debout dans la crainte de chiffonner ses vêtements d'épousée, devant la fenêtre close, mais au travers des rideaux de mousseline, elle vit arriver à cheval, Kerias, en grand costume, tout paré de rubans et de fleurs. Parents et amis le suivaient, précédés du « baz-vatan » et des sonneurs.

Le baz-vatan devait parler au nom de Kerias; aussitôt arrivé, il fut introduit dans la demeure d'Yves. Il but avec le père de la fiancée et le breutaer, qui devait répondre au nom de celle-ci.

Il sortit bientôt, et alors s'engagea le dialogue suivant :

Le baz-vatan (sur le seuil de la porte). (Traduction de Monsieur Souvestre.)

— Au nom du Père tout-puissant, du Fils et de l'Esprit-Saint, bénédiction et joie dans cette maison !

Le breutaer (devant la porte fermée). — Et qu'as-tu mon ami? que ton cœur n'est pas joyeux ?

— J'avais une petite colombe dans mon colombier, avec mon pigeon et voilà que l'épervier est accouru, comme un coup de vent, et il a effrayé ma petite colombe et on ne sait ce qu'elle est devenue !

— Je te trouve bien requinqué pour un homme si affligé. Tu as peigné tes beaux cheveux, comme si tu te rendais à la danse.

— Mon ami, ne raillez pas, n'avez-vous pas vu ma petite colombe blanche ? Je n'aurai de bonheur au monde, que je n'aie retrouvé ma petite colombe.

— Je n'ai pas vu ta colombe ni ton pigeon blanc non plus.

— Mon pigeon sera trouvé mort, si sa compagne ne revient pas, il mourra mon pauvre pigeon. Je m'en vais voir pas le trou de la serrure.

— Arrête ami, tu n'iras pas, j'y vais moi-même.

Le breutaer entre dans la maison, puis reparait bientôt :

— Je suis allé dans mon courtil, mon ami; et je n'y ai point trouvé de colombe, mais quantité de fleurs, des lilas, des églantines et surtout une gentille petite rose qui fleurit au coin de la haie. Je vais vous la chercher, si vous le voulez pour rendre joyeux votre esprit.

Il rentra une seconde fois, et ramena par la main une fillette de deux à trois ans.

Le Baz-Vatan...

— Charmante fleur, vraiment gentille, comme il faut pour rendre un cœur joyeux... Si mon pigeon était une goutte de rosée, il se laisserait tomber sur elle... — et après une pause — Je vais monter au grenier, s'il vous plaît — peut-être ma colombe y est-elle entrée en volant.

— Restez bel ami, j'y vais voir moi-même.

Il revint cette fois avec la mère d'Yvonne, jeune encore et parée des pieds à la tête, et déclara :

— Je suis monté au grenier et n'y ai point vu de colombe. Je n'y ai trouvé que cet épi abandonné, après la moisson. Mets-le à ton chapeau si tu veux pour te consoler.

Autant l'épi a de grains, autant de petits aura ma colombe blanchée sous ses ailes, dans son nid, elle, au milieu tout doucement. — Et après une nouvelle pause. — Je vais la quérir au champ voisin, s'il vous plaît.

— Arrêtez, mon ami, vous n'irez pas encore. Vous saleriez vos beaux souliers. J'y vais toujours pour vous.

Troisième rentrée et troisième sortie du breutaer qui présente Mac'Harite, la vieille aïeule.

— Je ne trouve de colombe en aucune façon, je n'ai trouvé qu'une pomme, que cette pomme depuis longtemps ridée sous l'arbre parmi les feuilles, mettez-la dans votre poche, et donnez-la à manger à votre pigeon, il ne pleurera plus.

— Merci, mon ami, pour être ridé, un bon fruit ne perd pas son parfum. Mais je n'ai que faire de cette pomme, de votre fleur et de votre épi... C'est ma petite colombe que je veux... et je vais décidément la chercher !

— Seigneur-Dieu ! que ce jeune gars est fin... Viens donc, mon ami, viens avec moi; ta petite colombe n'est pas perdue... c'est moi-même qui l'ai gardée dans ma chambre en une cage d'ivoire dont les barreaux sont d'or et d'argent. Elle est là, toute gentille, toute belle, toute parée.

Ils entrèrent tandis qu'Yves criait.

— Venez, Yvonne.

Mac'Harite présenta elle-même sa petite fille. Elle souriait de bonheur devant la joie de l'enfant qui coquettement faisait bouffer sa robe tandis qu'elle s'avavançait, rougissante, vers son fiancé.

L'EST DU CANADA

vous offre des

VACANCES SELON VOS MOYENS

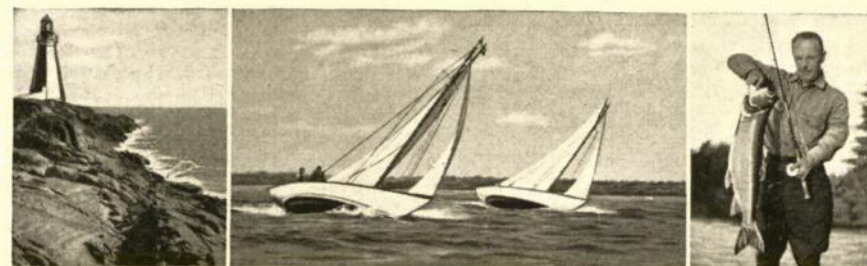


A VANT de décider où vous irez cet été, informez-vous du prix d'une vacance dans l'Est du Canada. Le

Canadien National est en mesure de vous renseigner sur le coût du déplacement, de la pension, des excursions, etc., pour une vacance de deux ou quatre semaines. Arrêtez à l'un des bureaux de la Compagnie ou écrivez-nous et dites-nous ce que vous voulez dépenser. Vous découvrirez avec étonnement tout ce que vous pouvez faire avec la somme prévue.



Québec, comme la France, offre une grande variété d'horizons et de points d'intérêt. Les Laurentides, les Cantons de l'Est, la Gaspésie, le Bas Saint-Laurent, le Lac Saint-Jean, sont de petites provinces dans la grande et chacune de ces régions a son pittoresque et ses charmes. Et tout en découvrant votre province vous pourrez vous livrer à vos sports favoris.



Les Provinces Maritimes raviront tous ceux qui aiment la mer.

Comme leur nom le laisse entendre elles ont été façonnées par l'océan. On y trouve des centaines de petits coins pas cher où l'on peut se baigner, pêcher, excursionner dans un décor exquis. Ces Provinces sont aussi saturées de souvenirs historiques.



L'Ontario, comme Québec, est une province aux multiples visages. Elle est renommée pour ses grandes pensions d'été, ses paysages et ses sports. Minaki, la Baie Georgienne, la Péninsule de Niagara, le Parc Algonquin, sont des régions célèbres, et il y en a une foule d'autres sur lesquelles il est facile de vous renseigner.

Demandez aussi des renseignements et des livrets-guides sur les Rocheuses, le Parc Jasper et l'Alaska.

CANADIEN NATIONAL

mène partout au Canada

A une dame en vert —



Vous étiez belle hier soir, au théâtre. J'étais assis de l'autre côté de l'allée... et sans vous connaître, je vous admirais sincèrement.



J'aimais votre rire musical... la fraîcheur de votre sourire, l'éclat de vos beaux yeux et la teinte de vos cheveux.



Mais quand je vous vis vous avancer péniblement dans l'allée, je fus peiné pour vous... et désappointé. De grâce, Madame, si vous avez des cors, servez-vous de Blue-Jay.* C'est sûr et si simple!



1. Trempez le pied 10 minutes dans l'eau chaude, puis essuyez sec.
2. Appliquez Blue-Jay* mettant le tampon sur le cor. Celui-ci élimine la pression et enraye la douleur à l'instant.
3. Après 3 jours, enlevez l'emplâtre, trempez le pied et soulevez le cor. C'est sûr et simple.

● Le Blue-Jay est un remède doux et sûr contre les cors. Il en enraye la douleur instantanément et les fait disparaître scientifiquement en 3 jours. On trouve Blue-Jay dans toutes les pharmacies à 35c la boîte. Il est fabriqué par Bauer & Black, maison réputée pour ses articles de pansement chirurgicaux. Formats spéciaux pour oignons et callosités.

COMMENT
AGIT LE
BLUE-JAY



A est le doux médicament B. & B. qui sape le cor.

B est le tampon de feutre qui élimine la pression et enraye la douleur à l'instant.

C est la bande adhésive qui maintient le tampon en place, l'empêchant de glisser.

BLUE - JAY
EMPLATRE ANTI-COR
SCIENTIFIQUE BAUER & BLACK

BROCHURE GRATUITE — Elle contient de précieux renseignements pour ceux qui souffrent des pieds. Suggère aussi d'excellents exercices pour la beauté et la santé des pieds. Demandez-la à Bauer & Black, Limited, 101, Spadina Ave., Toronto.

Nom
Rue
Ville LP-7

Kerias vint à elle, une sangle à la main, et lui en attacha la boucle et les courroies à la ceinture, tandis que le Baz-Vatan chantait après avoir fait agacouiller la mariée devant ses parents :

Maintenant, jeune fille, courbez vos deux genoux et baissez votre front sous les mains de votre père...

Vous pleurez... oh... regardez... votre père... et votre pauvre mère. Ils pleurent aussi... mais combien leurs larmes sont plus amères que les vôtres. Ils vont se séparer de la fille qu'ils ont bercée, et qu'ils ont fait danser dans leurs bras.

Qui ne sentirait son cœur se briser, à la vue d'une pareille douleur.

Et pourtant, il faut que ces pleurs tarissent.

Père tendre, ta fille est là, regarde, à genoux, les bras tendus, pauvre mère, avance les mains.

Une prière et une bénédiction pour l'enfant qui va partir.

Les larmes venaient aux yeux des assistants. Yves étendit les mains sur Yvonne.

— Oui, mon enfant, dit-il, reçois notre bénédiction.

Le Baz-Vatan reprit gravement :

— C'est bien, jeune fille, tu as obéi aux commandements de Dieu, relève-toi et embrasse tes parents.

« Marche désormais dans la force, car tu vas appartenir à un homme.

« Et avant d'achever, je demande à nos bons et vénérés maîtres, ici présents, aux chefs de famille aussi, un congé pour les frères, les soeurs et les amis des mariés. »

Enfin se découvrant, et faisant signe à chacun de l'imiter :

— Quant à ceux qui sont morts, et qui nous étaient unis par le sang, je ne les inviterai pas, car leurs noms feraient souffrir trop de cœurs, mais demandons tous ensemble pour eux, le salut de l'église et le repos de leur âme.

Le « De Profundis », récité à haute voix, et répété par toutes les personnes présentes, succéda aux chants de fête, puis le cortège se rangea pour aller à l'église.

Kerias amena son cheval devant Yvonne et saisissant la jeune fille dans ses bras, il la posa sur la selle enrubannée et monta en croupe derrière elle.

Dans la petite église, des jeunes filles chantaient. Lucienne se rappela ses nocces, dans la chapelle du château, parée et odorante. Penchée sur son prie-Dieu, remerciant le ciel de son bonheur, elle pria longuement pour celui des nouveaux époux.

Chapitre VIII

Iannek se promenait mélancoliquement dans le jardin du couvent quand une voix connue l'appela :

— Soeur Agnès... soeur Agnès...

L'enfant se retourna avec un cri joyeux.

— Ah !... Bertrade ! Bertrade... te voilà donc...

— Bertrade, répéta celle-ci, en soulevant à la façon des précieuses Louis XV, les côtés de sa jupe de laine, appelle-moi soeur Marie, je te prie, car je suis soeur Marie, depuis ce matin. Ah ! ma petite Iannek, ce n'est pas gai ici !...

— Tu n'es parmi nous que depuis quelques heures, Bertrade, que diras-tu dans trois mois.

— Dans trois mois je serai habituée sans doute, comme tu l'es toi-même... Sais-tu que la cornette te pâlit beaucoup... tandis que moi...

Bertrade souriait, toute sa belle et robuste santé resplendissait sur ses joues rosées, dans l'éclat de ses yeux bleus, l'animation de ses traits, âme simple et passive, éloignée de tout rêve, sans révolte, sans chagrin même, elle avait accepté sa nouvelle existence. Elevée dans cet horizon, d'ailleurs, comme ses aînées, elle savait, toute jeune, le but de sa vie, et n'en attendait rien d'autre. Aussi, lorsque toute enfant, on la sermonnait pour un devoir mal fait, ou une robe chiffonnée, elle murmurait quelquefois : « Quand donc serai-je au couvent ? » à la façon dont les fillettes élevées pour le mariage s'écrient boudeusement : « Quand donc serai-je mariée ? » Aujourd'hui son nouveau costume l'in-

téressait surtout et devant le petit bassin où s'ébattaient quelques poissons rouges, elle s'arrêta et une minute, se plus à contempler son image.

Une voix douce l'appela :

— Soeur Marie, que faites-vous devant ce bassin... que regardez-vous avec tant d'attention ?

L'enfant rougit violemment.

— Les poissons, ma soeur...

Soeur Madeleine menaça gaiement du doigt...

— On ne doit plus mentir, ma mignonne, quand on a revêtu ce pieux uniforme. Ce que vous regardiez, c'était votre image... Il faudra vous en confesser à notre prêtre, et maintenant continuez votre promenade, allons...

Elle prit les deux enfants par la main, et marcha avec elles.

Soeur Madeleine pouvait avoir une quarantaine d'années. Boiteuse, presque bossue, petite, sèche, la figure anguleuse et vulgaire, elle était la plus humble des soeurs du couvent. Sa voix s'était assourdie, décolorée, éteinte, comme s'effaçait chaque jour davantage, l'allure de sa personne.

Jamais malade, mais toujours chancelante, il semblait à chaque minute, qu'elle allât s'affaïsser, s'éteindre. Toute sa vitalité s'était concentrée sur une chevelure admirable qui, sans cesse coupée, repoussait plus luxueusement belle toujours.

Dès qu'elle put comprendre, soeur Madeleine souffrit de sa disgrâce physique. C'était d'abord près des siens, la pitié non teintée de tendresse, qui l'humiliait, puis la moquerie impitoyable des enfants comme elle ; le dédain des adoléscentes pour son adolescence. Alors elle s'était réfugiée vers Dieu, qui seul devait voir la beauté de son âme, la pureté de ses rêves, les trésors d'affection dont son cœur était plein... Elle les voua à son adoration.

Soeur Madeleine vécut heureuse au couvent.

Dès qu'elle vit Iannek, une attirance singulière l'attacha à l'enfant.

De suite, elle avait deviné le secret de l'amertume qu'elle cachait. Une sympathie apitoyée gonflait son cœur, et sans cesse, la forçant à causer, à se distraire, elle la détournait de ses cruelles rêveries.

Bertrade babillait joyeusement, quand la supérieure parut dans le jardin.

— Mes soeurs, dit-elle avec onction, notre bon père, Monsieur le Curé Châtillon, se trouve plus souffrant aujourd'hui. Je vous engage donc à vous rendre à la chapelle, où vous voudrez bien ne pas l'oublier dans vos prières.

— Certes, ma mère, répondit soeur Madeleine, ce serait une grande perte pour le couvent. Notre bon aumônier peut compter sur nos prières que Dieu voudra bien examiner.

Iannek suivit la soeur à la chapelle et s'agenouilla à ses côtés. Celle-ci égrenait déjà son chapelet de buis, les yeux rêveurs, figée dans une extase muette. Bertrade s'immobilisait devant son livre d'heures. Soeur Agnès voulut prier.

Les cierges étincelaient près de la Vierge et du Christ, éclairaient leurs visages de martyrs pâles... Le regard de l'enfant s'y fixa... toujours les mêmes scènes de supplice et de souffrance et c'était là l'unique spectacle où les yeux se devaient reposer éternellement... c'était là l'atmosphère où se consumeraient les élans généreux de son cœur assoiffé de liberté, de vie... Elle voyait en elle-même, c'était le désert aride, sans horizon, sans espoir... Tous les replis de sa pensée étaient douloureux et sanglants... ses mains se joignirent, elle eut un balbutiement de prière... « Mon Dieu... mon Dieu !... » Toute sa désespérance éclatait dans ce cri ! Soeur Madeleine tourna vers elle son visage fané. Mais déjà l'enfant se calmait, elle ne bougea plus.

Une à une les heures sombres s'égrenaient, rien ne vivait plus dans la chapelle, quand soudain, l'Angelus sonna, et sous le virginal frisson des cornettes blanches, des voix monotones s'élevèrent :

« L'Ange du Seigneur apparut à Marie... »

Iannek pria cette fois, bercée par la voix tranquillissante des cloches.

Quand vint l'heure du coucher cependant, elle ressentit un étrange malaise. Tout son sang affluait à ses tempes. Il

lui sembla qu'elle était très malade, qu'elle allait mourir.

Le lendemain elle ne put se lever.

Doucement, soeur Madeleine interrogea, mais Iannek ne savait que répondre. Sa maladie n'était que l'exaspération d'une hantise perpétuelle. La supérieure vint à son tour. Soeur Agnès baissa la tête, il lui semblait impossible de rien dérober à ce regard pénétrant.

— Que ressentez-vous, ma fille ? depuis quelque temps je vous observe. Cette existence si éloignée de la vie de liberté qui était la vôtre, vous paraît peut-être sévère. Avouez-le, ma chère enfant, nous sommes réunies pour nous aimer, nous protéger, nous secourir.

Iannek pleura, ses larmes étaient un aveu.

— Pourquoi dissimuler ? pourquoi vous abandonner ainsi à la lassitude de vivre, prenez courage, ma fille, je vais prier pour vous.

Le soir même Iannek apprit que chaque jour, il lui serait permis de passer quelques heures dans les classes enfantines du couvent.

Ce fut pour la novice une joie véritable. Elle se sentit mieux, presque guérie, presque consolée.

Dès les premiers jours, elle eut sa préférée, une délicieuse blondinette, vive et espiègle, qui déjà lui avait confié son nom, Paulette, et avoir un grand frère et une maman chérie.

L'heure de la récréation venue, Iannek sortit avec ses petites élèves, que séduisait toutes son air d'extrême jeunesse. Autour d'elle les enfants se pressaient et soeur Agnès s'abandonnait aux caresses de la bande enfantine.

Déjà les fraîches couleurs renaissaient sur ses joues, déjà elle oubliait ses rêveries... La chapelle, le parler même, ne lui paraissaient plus aussi austères... Iannek se reprit à vivre. Jehan et Lucienne s'émerveillaient de cette transformation. Un jour dans la classe qu'elle surveillait, la supérieure les fit entrer, et durant les quelques instants qu'ils passèrent près d'elle, l'enfant babilla gaiement. Il fallut ensuite qu'ils fissent connaissance avec sa petite protégée.

— Comment vous nommez-vous, ma mignonne ? demanda Lucienne, charmée de la grâce de la fillette.

L'enfant, espiègle, sourit.

— Paulette !...

— Mais Paulette qui ?

Jamais Iannek n'avait songé à lui demander cet autre nom, aussi intéressée, elle-même appuya :

— Oui, Paulette qui ?...

— Paulette Bertal, répondit gentiment la petite fille.

Soeur Agnès eut un brusque mouvement. Jehan avait relevé la tête et regardait sa soeur qui ne parlait plus maintenant. Ce nom seul venait d'éveiller des souvenirs que les préoccupations d'une vie nouvelle avaient un instant endormis. Les jeunes époux s'étaient retirés depuis un moment déjà, que l'enfant songeait encore. La voix de Paulette la tira de sa rêverie.

— Soeur Agnès, voulez-vous jouer avec moi ? Voici l'heure de la récréation !

Elle tressaillit, et cette fois, emmena la fillette sous la tonnelle, où jadis elle abritait ses rêveries douloureuses. Paulette avait pris son ballon. Tout à coup, n'y tenant plus, Iannek questionna ?

— Dis-moi, ma chérie, vous avez une gentille maman, n'est-ce pas ? et un grand frère... qui... peut-être... s'appelle Julien ?

L'enfant frappa l'une contre l'autre ses petites mains.

— Julien mais oui, soeur Agnès, comment savez-vous cela ?

Embarrassée et rougissante, soeur Agnès avait repris la balle, et la lançait à son tour. Paulette se mit à courir.

Chapitre IX

Soeur Madeleine allait et venait à petits pas pressés, à travers le vaste dortoir des pensionnaires. Près du lit blanc où reposait Paulette, elle s'arrêta, présentant une potion que l'enfant repoussait.

— Je n'en veux pas... je n'en veux pas...

La soeur eut un geste lassé...

Cependant, ma mignonne, il faudra bien consentir. Je serai forcée d'a-

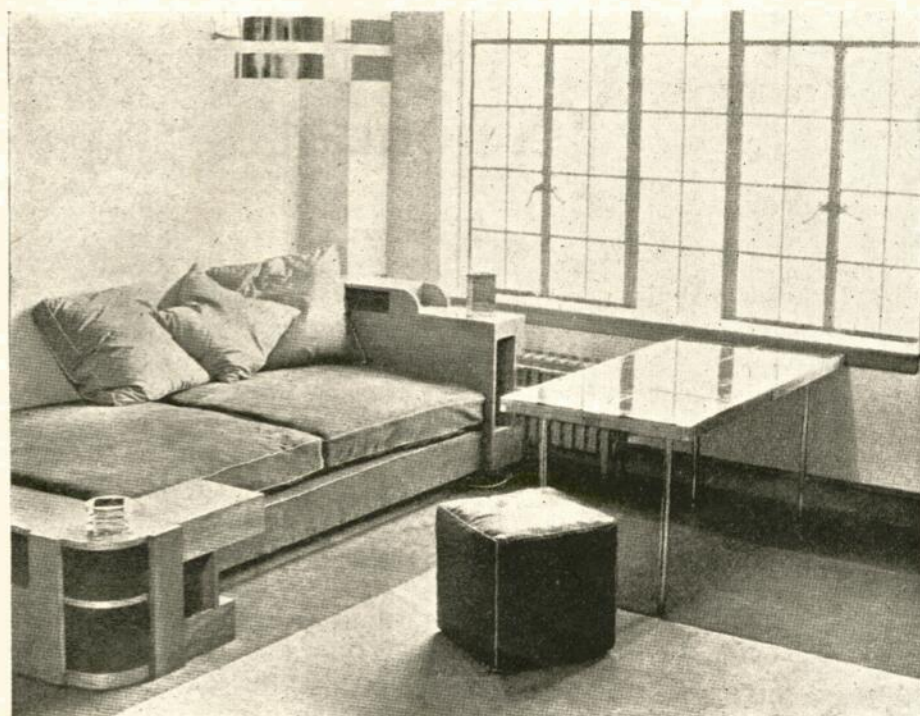
(Suite à la page 36)



Départ et rampe d'escalier métallique qui sert à la fois d'échelle de bibliothèque.



Un somptueux intérieur réalisé par G. Guevrekian, architecte de Paris. Partout des bois précieux, de beaux meubles avec lignes simples, de l'espace et de la lumière.



Canapé d'angle et table métallique, dans un coin de boudoir ensoleillé. D'aussi grandes ouvertures sont malheureusement moins pratiques au Canada qu'en Europe.

UN ART MODERNE

CHIC

CONFORTABLE

LUXUEUX



Il est difficile de concevoir, dans le goût moderne, un boudoir ou cabinet de travail plus réussi. Les quatre photos qui ornent cette page ont eu les honneurs de la reproduction dans l'annuaire du «Studio» de Londres.

Le costume masculin convient-il aux femmes?

SOCIALEMENT, la femme tend de plus en plus à devenir l'égale de l'homme.

Dans certains pays, comme les Etats-Unis ou l'U. R. S. S., cette évolution est achevée: la femme a le droit de vote et peut exercer, si sa force physique le lui permet, n'importe quel métier.

De récents exemples ont mis en valeur cette ascension sociale de la femme. Des Américaines ont été nommées à des postes apanages exclusifs jusque-là du sexe fort: ceux

rieure que comme femme; mais dès qu'elle veut imiter l'homme, ce n'est qu'un singe.»

Le sexe faible a réussi maintenant à jouer, au point de vue sociale, un rôle de premier plan.

Mais, de ce que les femmes sont aujourd'hui considérées comme les égales des hommes, s'ensuit-il que les femmes doivent s'habiller comme eux?

Voici à ce sujet une anecdote.

Quand, il y a quelques mois, Marlène Dietrich vint à Paris, une

— Oh !...

— Est-ce possible ? ... Marlène en homme !

— Mais c'est une plaisanterie !

On attendait une femme jolie, très séduisante, très féminine... et on se trouvait en présence d'un étrange androgyne, d'apparence nullement attirante.

Où était la Marlène d'antan ?

Le désir d'une tapageuse réclame l'avait tuée.

Cette authentique anecdote nous remet en mémoire bien d'autres images. Nous songeons aux pantalons noirs que portent les femmes annamites et chinoises, au pyjama féminin, aux robes « smoking »...

Toutes ces toilettes sont ou furent inspirées de costumes masculins. Avivent-elles le charme naturel de la femme ?

Dans quelques cas, oui. Il est des femmes que ces lignes avantagent.

LOUIS SAUREL.



d'ambassadeurs et de directrice de la monnaie.

En France, où l'évolution sociale de la femme n'est pas aussi marquée, les femmes ont cependant su, dans bien des cas, se montrer les égales de l'homme. N'est-ce pas en effet une femme, Mme Dupuy, qui dirige l'un des plus grands journaux quotidiens ? Et Mme Curie ne jouit-elle pas aujourd'hui d'une notoriété que bien des hommes lui envient... ?

Si Joseph de Maistre vivait encore, il ne pourrait plus dire ce qu'il a consigné sur une de ses lettres :

« La femme ne peut être supé-

roule d'admirateurs l'attendait sur le quai de la gare. Il y avait là d'innombrables « fidèles » de ce culte nouveau que le cinéma a répandu dans le monde: le culte de la Star. Tous guettaient l'apparition de la « troublante », de la « fascinante »... Marlène, — ainsi s'expriment les agents de publicité et bien des journalistes aussi, — pour pouvoir l'admirer dès sa descente de wagon.

Marlène parut.

Elle portait un complet veston et dissimulait son regard sous d'épaisses lunettes noires.

Ce fut une rumeur de désappointement.

Le hoquet

Le hoquet ! Qui n'a pas éprouvé cette petite incommodité ? En général, il s'agit d'une légère affection résultant d'un spasme de la glotte et d'une contraction du diaphragme. A la fin d'un bon dîner, le hoquet est presque un hommage rendu à l'excellence du repas, car il atteste par sa présence qu'on s'est un peu trop laissé aller à la gourmandise.

Chez les bébés, le hoquet est fréquent. Là aussi, il s'agit de l'estomac et le hoquet du nourrisson indique presque toujours une surcharge alimentaire. Mais le hoquet n'est pas toujours une plaisanterie digestive. Il y a des hoquets psychiques.

On rencontre des hoqueteurs qui hoquètent par désœuvrement, par imitation, par plaisir même. Mais vous n'êtes pas de ceux-là ! Ce sont des dégénérés. Les hystériques vont plus loin encore ! Chez eux le hoquet peut durer des semaines, des mois.

Mais revenons au hoquet banal, à celui dont souffrent ceux qui, comme nous, ont la prétention d'être bien équilibrés. Connaissez-vous un moyen pour le faire passer, un moyen infallible ? Ce ne sont pas les procédés qui manquent. François Ier, qui était un gros mangeur, avait souvent le ho-

Mais nous ne croyons pas qu'elles soient la majorité. Pour porter un vêtement masculin, une silhouette presque masculine est nécessaire. Or, combien de femmes ont une telle silhouette ?

Pour conclure, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de citer ces quelques lignes de Joseph de Maistre, bien différentes des précédentes :

« L'erreur de certaines femmes est d'imaginer que, pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des hommes. Il n'y a rien de plus faux. »

Vive la femme vraiment femme dans son apparence ! Cela ne l'empêche pas de se montrer énergique, si besoin est. Mais combien plus séduisante elle est ! Fille d'Eve, elle reste et a ainsi tant de pouvoir sur nous...

quet. On raconte qu'un jour où il attendait les envoyés du sultan, il était atteint de ce spasme particulièrement désagréable pour garder la noblesse des attitudes dans une réception solennelle. Un des familiers du roi voyant son ennui, sortit et revint peu après la figure décomposée. Il se pencha vers le roi et lui dit tout bas : « Sire, sa Majesté la Reine mère vient de faire une chute grave. Elle souffre beaucoup. » Le roi pâlit et resta quelque temps silencieux. « C'est faux, Sire, s'écria alors le seigneur, Sa Majesté la Reine se porte parfaitement et je vous ai débarrassé de votre hoquet. » En effet, l'émotion vive, en changeant le rythme respiratoire, arrête le hoquet. C'est chose connue. Aussi connue que le moyen de la clef dans le dos qui, par la sensation de froid qu'elle y donne, provoque des réflexes arrêtant le hoquet.

Voulez-vous d'autres procédés ? Buvez en fixant toute votre attention sur les mouvements de la déglutition. Ou bien buvez en faisant tenir le verre par une personne, cependant que vous vous bouchez les deux oreilles avec vos doigts. D'autres disent en fermant les narines. Mieux encore. Restez le plus longtemps possible sans respirer, en expiration forcée, la langue sortie de la bouche.

LA BEAUTE PAR LE SPORT

LA NATATION

IL N'EST personne pour discuter l'utilité incontestable de ce sport, qui développe harmonieusement la force et la souplesse et qui ne peut produire, comme l'aviron, une musculature marquée. La femme peut donc, en toute sécurité, s'adonner à la nage et à tous ces exercices charmants qui transforment la moins fine en naïade séduisante.

Le bain de mer comporte, de nos jours, une suite d'immersions et de temps de repos qui s'étendent sur une matinée entière, et même sur une partie de la journée.

On profite de cette existence de plage pour prendre des bains de soleil, pour exécuter au grand air des exercices de culture physique, et cela combat en partie l'inconvénient de la natation prolongée, qui tend à provoquer l'enveloppement graisseux préservateur du froid.

LE GOLF

Il est le plus complet des sports, parce qu'il développe des qualités d'adresse, de coup d'oeil, d'endurance, sans toutefois atteindre jamais à la violence d'autres exercices. La force trop accusée ne peut s'allier à une certaine grâce féminine, dont nous voulons quand même voir la femme nantie. Il nous déplairait qu'une jeune personne eût un entraînement presque viril qui déclanchât chez elle des lourdeurs et des brusqueries inséparables des sports de force.

LE TENNIS

Plus violent que le golf, mais cultivé par de plus jeunes, le tennis est un sport admirable, parce qu'il développe en même temps l'ensemble des muscles. La réaction doit être rapide et le coup d'oeil sûr (en tous cas, ils doivent le devenir). Impossible de se laisser surprendre sans risquer la perte de la partie: les qualités morales s'acquièrent donc en même que les qualités physiques de souplesse, de rapidité: le parfait équilibre, en somme.

C'est donc un sport qu'il faut pratiquer pour les bonnes réactions qu'il assure, mais sans exagération. Cet avertissement portera ses fruits.



LES DENTS

Vous prenez soin de vos dents régulièrement: brossage, nettoyage au bâton de sureau, bicarbonate de soude hebdomadaire, et vous vous croyez à l'abri de tout ennui dentaire. Mais voici l'époque de la visite chez votre dentiste où vous devez minutieusement être examinée.

Grand Dieu, la pyorrhée fait des ravages ! Sous le projecteur incandescent, vous vous sentez verdier à l'exclamation de votre opérateur :

« Je veux une radiographie de votre mâchoire. »
???

« Vos gencives sont très malades, il faut un traitement immédiat, sinon, avant dix ans, vous perdrez toutes vos dents. »

Un peu émue, vous vous en revenez chez vous, ne pensant plus qu'au drame affreux d'une femme qui perd ses dents. Avez-vous, le soir, un dîner, un théâtre, plus rien ne vous intéresse et, durant le temps que parlent les comédiens ou que miroitent devant vous cristaux et argenterie, il n'est plus qu'un point fixe dans votre esprit: pyorrhée, pyorrhée, les dents qui tombent... affreux spectacle !

Le lendemain, séance chez le photographe de la mâchoire, qui, au moyen de papier bleuté, glissé entre vos dents, et après cinq minutes d'immobilité pour les quatre côtés de votre mâchoire obtient le diagnostic précis de votre état. Ce n'est pas à vous, bien entendu, que cette radiographie est remise, mais bien directement à votre opérateur, lequel, au rendez-vous suivant, met sous vos yeux votre bouche radiographiée. Evidemment, vous n'êtes pas enchantée, la photographie présente quelque chose de squelettique qui, au

premier abord, produit un fâcheux effet; cependant, en examinant bien et en faisant abstraction du décharnement voulu, votre cas n'est tout de même pas perdu. L'opérateur vous explique le traitement que vous aurez à suivre, et vous partez munie d'une ordonnance en belle et bonne forme, qui doit rapidement redonner à vos gencives de la force, de la vie.

J'ai passé par cet état et je puis vous en parler en connaissance de cause: le bonheur de sentir ses gencives reprendre de la fermeté sous l'effet astringent de certains bains de bouche; l'impression que vos racines s'incrument avec fermeté dans les chairs, tout cela est d'un effet bienfaisant, au moral autant qu'au physique. Votre sourire et même vos éclats de rire seront plus francs. Pas de minauderie, pas de demi-sourire, la bouche presque fermée, mais, bien au contraire, ce joli soulèvement des coins de la bouche qui donne aux femmes cette jeunesse qu'elles croyaient perdue.

Dès l'âge le plus tendre, aussitôt après le renouvellement des dents de lait, l'enfant aussi bien que la femme doit faire sa visite annuelle au dentiste. La bouche est en parfait état ? Rien à faire. Qu'importe. C'est avec plus de calme et de sécurité que vous attendez l'année qui vient pour la prochaine visite. Au contraire, si la plus petite chose se signale entre les dents trop serrées ou à la naissance d'une racine, en y remédiant aussitôt, plus de dommage à craindre. Les coquettes le savent bien, ce n'est pas chaque année qu'elles vont chez le dentiste, mais bien tous les six mois.

POUR LA MAISON

NETTOYAGE DES BROSSES ET PEIGNES

CES ustensiles doivent toujours être très propres. Lorsqu'ils ne sont pas en matière redoutant les lavages, il faut les laver chaque jour après la toilette du matin dans une eau légèrement ammoniacale, les rincer abondamment et les sécher immédiatement. Ce point de vue est parfait comme hygiène, mais ne peut convenir aux peignes d'écaïlle ou de corne, ni aux brosses dont le manche ou le dessus sont en matières précieuses. Ceux-ci doivent être traités avec plus de précaution.

L'ébène, les bois précieux, l'écaïlle des brosses sont entretenus au moyen d'un peu de vaseline passée de temps en temps. Les soies fragiles des brosses se nettoient à sec, environ tous les huit jours. On prend soin d'enlever les cheveux des brosses et peignes à nettoyer, on les plonge dans du son chaud, en frottant pour faire pénétrer le son partout. On recommence plusieurs fois de suite, et on secoue ensuite vigoureusement jusqu'à ce que les objets restent absolument nets.

BAIN OU DOUCHE

Au point de vue de la santé et de la tonicité des muscles, la douche est meilleure que le bain. Prise tiède, elle convient à tous les tempéraments et ne peut faire que du bien. Le bain ne doit jamais être prolongé et il faut toujours le faire suivre d'une friction sèche ou alcoolisée. L'ablution froide, qu'on recommande après le bain, active en effet la circulation, mais il ne faut pas en user sans l'avis du médecin.

LES CORS AUX PIEDS

Bien des moyens sont préconisés pour se débarrasser de ce bobo si préjudiciable à notre bonheur et même à la santé, puisqu'il suffit d'un cor douloureux pour nous priver de la marche salutaire. Voici un traitement facile et qui donne souvent d'excellents résultats: enduisez tous les soirs le cor d'une couche de savon noir et recouvrez d'un morceau de flanelle que vous maintenez par une bande de mouseline. Au bout de quelques jours, enlevez le cor à l'aide de l'ongle après avoir pris un bain de pieds. Il faut recommencer ce traitement jusqu'à disparition complète du cor.



CANOTIER DE TAFFETAS
VERT ORNE D'UN RUBAN
ECOSSAIS. COLLERETTE EN
TAFFETAS ECOSSAIS.

MOLYNEUX

*Photos Scaioni,
Paris,*



MOLYNEUX

ENSEMBLE DE CREPE DE
CHINE MARINE IMPRIME
BEIGE. FOURRURE TRES
LEGERE A VOTRE GRE.

*exclusives à
La Revue Populaire*

Vous servez du cocktail ce soir ?

SI C'EST une partie de cartes, rien ne pourrait être mieux approprié que ces nouveaux petits napperons à cocktail. Ils donneront du cachet même aux réunions les plus intimes.

faites 1 t.b., 5 esp., 17 blocs, 4 esp., suivez le diagramme.

Carreau : Commencez avec 86 m. dans la 8e m. à partir du crochet faites 1 t.b., 6 esp., 15 blocs, 5 esp., suivez le diagramme.



INSTRUCTIONS

Trèfle : Commencez avec 86 m., dans la 8e m. à partir du crochet faites 1 t.b., 7 esp., 14 blocs., 5 esp. et suivez le diagramme.

Pique : Commencez avec 86 m., dans la 8e m. à partir du crochet faites 1 t.b., 5 esp., 16 blocs, 5 esp., suivez le diagramme.

Coeur : Commencez avec 86 m. dans la 8e m. à partir du crochet

Finissez le tour de chaque napperon avec un rang de d.b.

Abréviations :

m.	maille
t.b.	triple bride
esp.	espace
d.b.	double bride

Matériel requis : 1 peloton de Mercer-Crochet de Coats, No 50, Vert Nil. 1 crochet à tricoter No 5 de Milward.

Ce que peut accomplir la machine à coudre moderne

TOUTES les femmes désirent être « bien habillées » — ce qui veut dire être vêtues de la manière la plus appropriée à leur personnalité. Pour atteindre à ce

but, le véritable art requiert une connaissance du drapé, de l'harmonie dans la couleur et des couleurs qui s'harmonisent le mieux à la personnalité. Cette connaissance

est ce qui fait la valeur des couturiers ou couturières de grand prix, mais c'est un talent inné chez la plupart des jeunes filles.

La jeune femme à qui on a bien enseigné à se servir de la machine à coudre Singer et à bien tirer parti de la machine et de ses accessoires, non seulement est capable de bien s'habiller, mais elle aura en plus la satisfaction de créer elle-même les modèles de robes qui s'adaptent le mieux à sa personnalité, et elle obtiendra ces résultats à un coût minime, sans avoir la fatigue de courir les magasins pour trouver des vêtements tout faits qui lui aillent — des articles de manufacture, dont le modèle est répété sans fin.

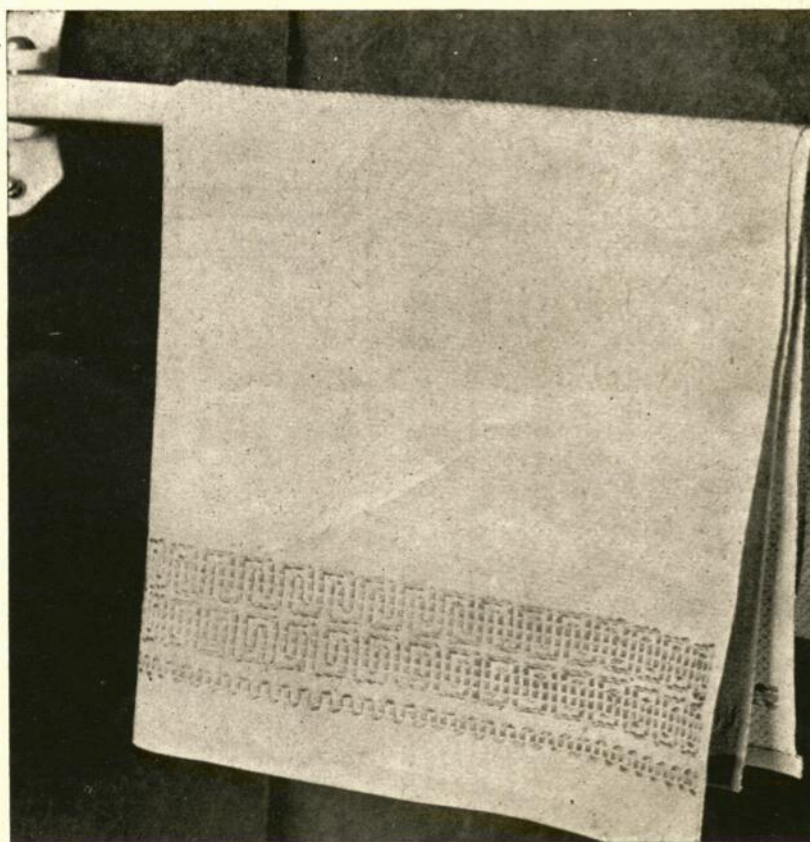
Peu de femmes ont les moyens de s'habiller exactement comme elles le désirent, car cela exige un gros revenu que ne possèdent que le petit nombre. Et cependant, il y a une infinité de modes et d'articles d'habillement qui sont nécessaires dans la garde-robe de la femme qui est soigneuse de sa tenue et qui peuvent être confectionnés à la maison avec seulement

très peu de connaissances techniques de la couturière.

Pensez à ce que vous ferez d'économies — lorsque vous n'aurez à payer que le coût des matériaux; une robe de maison ordinaire vous reviendra à peu près au tiers du prix d'une robe pareille achetée toute faite. Et généralement les matériaux qu'on achète soi-même sont d'une qualité supérieure, ce qui veut dire plus de durée.

Le commerce de patrons a pris une telle extension que toutes les opérations de la coupe et de la confection vous sont maintenant clairement tracées. Beaucoup de simples appareils ont été inventés, dont un sert à essayer une jupe, et permet d'accomplir cette opération sans la difficulté que l'on aurait autrement, et l'appareil ne coûte presque rien.

Pour faire une robe, la première chose est d'étudier les lignes de la personne et de choisir un patron qui ira bien. La couleur mérite aussi quelque réflexion, car une robe peut ne pas aller du tout uniquement parce qu'on n'a pas choisi une couleur seyante.



Serviette d'hôte

Cette serviette d'hôte est décorée au point de reprise, un point simple, vite fait et joli. D'après le diagramme il est facile de suivre les points. Servez-vous d'une aiguille à tapisserie (bout obtus) et de 6 brins. Il faut trois-quarts de verge de toile à serviette ouvree rose, plus pâle que le Coton en Brins Rose Saumon. Bordez les deux bouts avec du biais assorti et commencez la bordure étroite à 3/4"

du bout. Aucun point ne traverse le tissu, l'endroit ouvert seulement est en relief, de sorte que c'est uni à l'envers.

Répétez le modèle de la Clef Grecque à travers la largeur et faites l'étroite bordure à l'autre bout de la serviette.

Matériel requis : 2 écheveaux de Coton en Brins "Anchor", F.543 (Rose Saumon).

NOTRE ALBUM DE CINEMA



Dorothee Wieck, la grande actrice allemande qui conquiert l'Amérique avec ...« Maedchen in Uniform » et qui s'est révélée depuis, dans des parlants américains, comme l'une des plus intéressantes vedettes de Hollywood.



Autre actrice étrangère dont le succès est énorme aux Etats-Unis et au Canada: Diana Wynyard, de la Metro-Goldwyn-Mayer. Son premier grand film fut, on s'en souvient, « Cavalcade ».



Carole Lombard est peut-être l'actrice la plus photogénique de Hollywood. Avec un talent très quelconque, elle est parvenue à s'imposer grâce à sa beauté et à son habileté à plagier Greta Garbo et autres actrices véritables.



Les revues de cinéma américaines ont certainement tort de dire que George Raft est appelé à remplacer Valentino. C'est mal comprendre le talent de Raft. Ce dernier n'est pas un jeune premier amoureux mais il joue à la perfection les rôles de mauvais garçon ou de gangster.

RADIO



La BELLE DOW que les radiophiles espèrent de nouveau entendre à la reprise des grands programmes radiophoniques en septembre prochain.—La «Belle Dow» est Mlle Thérèse Gagnon.

chanté une trentaine d'oeuvres au cours de la dernière saison dont quelques-unes ont obtenu un remarquable succès. Ce fut pour une foule de gens, surtout pour ceux de la campagne, un moyen de connaître et de goûter un genre de musique qu'il n'est pas donné à tous d'entendre. Le fait est que les organisations chorales n'existent guère en dehors des grandes villes et que de plus bien peu savent s'y intéresser. Il faut d'abord les éléments nécessaires, une préparation indispensable, un orchestre bien entraîné et certaine connaissance de la scène. D'où difficulté de monter des opérettes. On conçoit alors l'intérêt des radiophiles à travers notre province pour les oeuvres d'un *Messenger* ou d'un *Yvain*, oeuvres qu'il ne connaîtraient guère s'ils ne venaient à Montréal. L'organisation en général de ces intéressants programmes radiophoniques a été confiée à l'un des nôtres — et ce n'est pas peu dire — M. Lionel Daunais. Le chef d'orchestre est M. Roberval, de la Société Canadienne d'Opérette.

Initiative vraiment remarquable, au programme connu sous le nom de « Une heure près de toi, » on a entendu des oeuvres composées par les artistes mêmes de cette émission radiophonique. C'est ainsi que l'orchestre que dirige Signor Agostini exécutera un *Petit Concerto* par M. Alan McIver, pianiste virtuose et directeur du *Trio Lyrique*. M. Lionel Daunais fit entendre un poème dont il est l'auteur.

Mlle Violette Delisle, l'une des vedettes de la Radio d'Etat, est partie pour Paris où elle reprendra ses études qu'elle avait interrompues pour venir visiter les siens à Québec. Au fait, Mlle Delisle est une charmante Québécoise dont le talent fait l'orgueil, et cela à juste titre, des siens. Notre compatriote est un soprano dramatique dont toute la presse a fait les plus grands éloges. On dit, et nous le croyons, qu'elle obtiendra à la scène et en particulier au grand opéra des succès égaux à ceux de quelques-unes des étoiles de New-York ou de Paris.

LES TECHNICIENS du poste CKAC, du journal *La Presse*, à Montréal, sous l'habile direction de Monsieur L. Spencer, l'ingénieur en chef de cet établissement, après des mois de recherches et d'expérimentations, ont perfectionné, avec beaucoup de succès, un microphone appelé le « Microphone Parabolique » — parce qu'il est muni d'un certain dispositif spécial qui entoure l'oreille métallique elle-même.

Pour le moment ce nouvel appareil ne sera utilisé que dans nos studios. Dans un avenir rapproché... dès que d'autres microphones du même genre auront été réalisés, ils seront utilisés au cours des émissions qui sont irradiées de l'extérieur.

Ce microphone est aux sons ce qu'un réflecteur est à la lumière, c'est-à-dire que le dispositif qui entoure l'oreille métallique renvoie les sons vers celle-ci et limite la direction de ces sons ou leur champ d'opération. Ainsi, les sons qui doivent être captés par l'oreille métallique — qui n'est autre chose que le microphone proprement dit — doivent prendre naissance dans ce champ d'opération

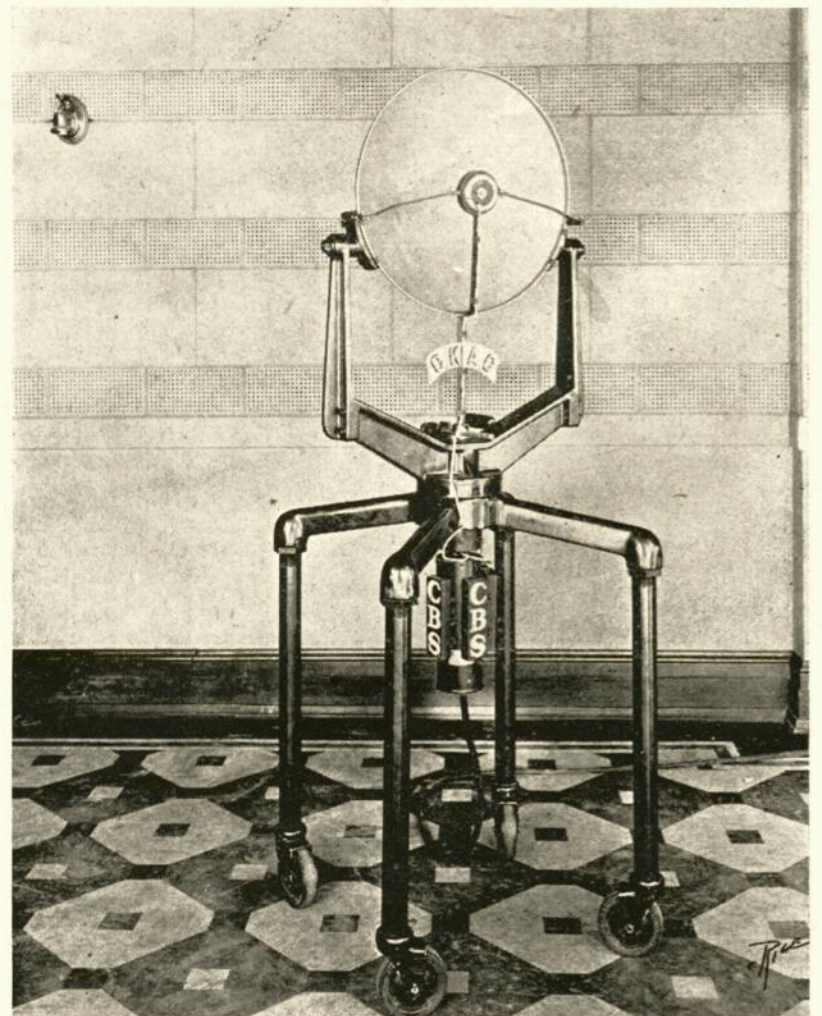
ou en deça de la limite de la direction des sons.

On pourrait comparer ce phénomène à celui du champ lumineux de phares d'automobile... ce champ lumineux est limité par le réflecteur parabolique. Chaque côté de ce champ lumineux c'est l'obscurité — de même, en dehors des limites de la direction des sons, c'est le silence.

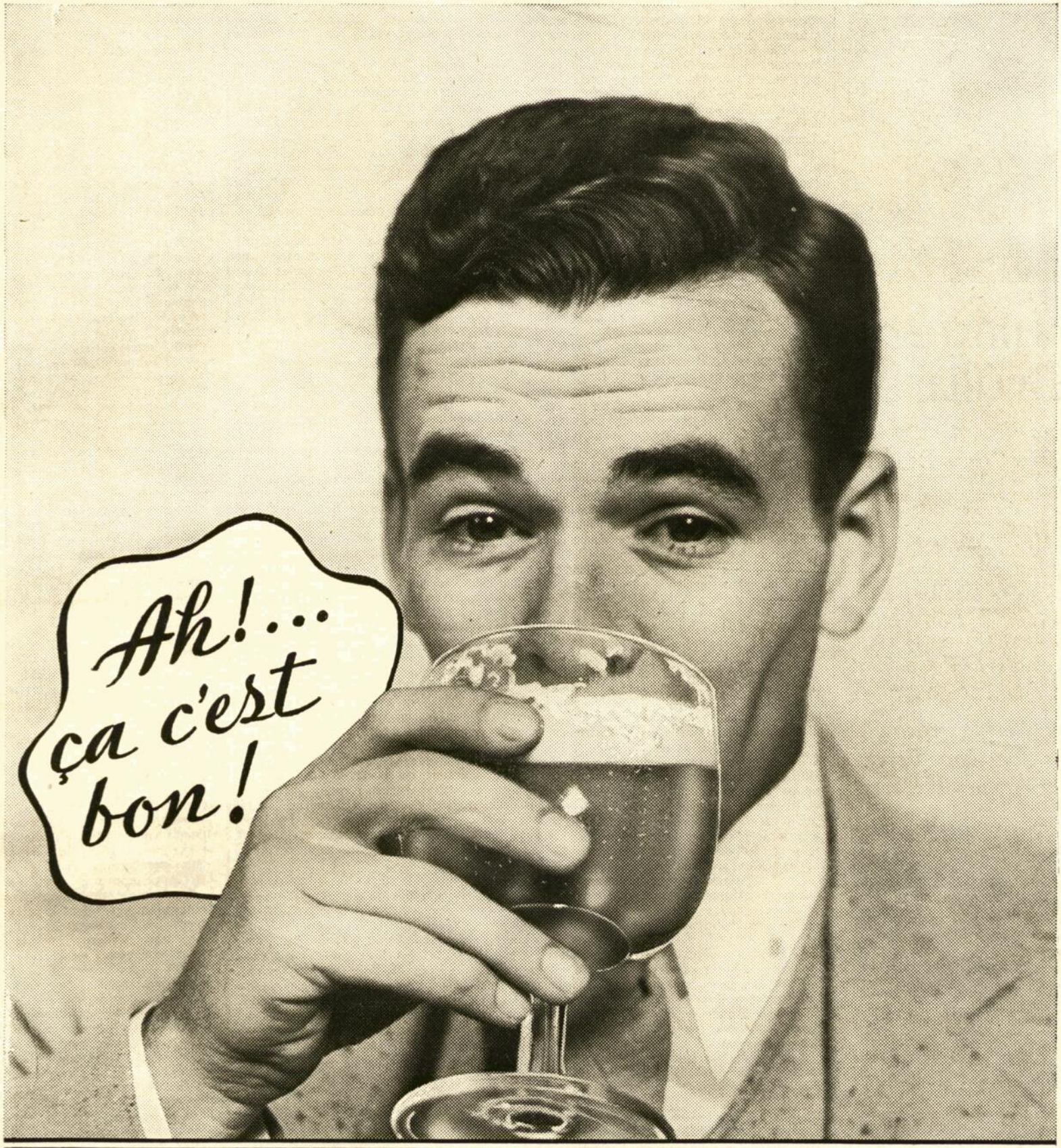
Les ingénieurs du poste CKAC ont ainsi appris qu'en se servant de ce microphone les instruments d'orchestre n'ont plus à se servir de sourdine pour les cuivres — et les chanteurs, quelle que soit leur voix, peuvent la lancer sans qu'elle éclate dans les postes récepteurs.

Ce genre de microphone est très utilisé à Hollywood pour tourner les films sonores et dans les studios de quelques grands postes de réseau aux Etats-Unis. Il y a lieu de croire, cependant, que le poste CKAC est actuellement le seul au Canada à se servir de ce dispositif ingénieux pour la reproduction des sons.

Les artistes d'opérette de la Radio d'Etat à Montréal ont



Le microphone parabolique du poste CKAC



LA BIÈRE
MOLSON'S EXPORT

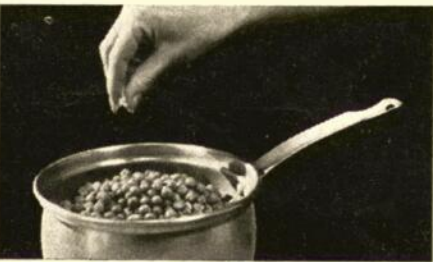


Soulagez les Brûlures

Instantanément avec le Soda à Pâte "Cow Brand"

LA PEAU enflammée, irritée, rougie trouve un adoucissement rapide et la douleur intense est soulagée immédiatement par l'application, sur les surfaces affectées, d'une pâte de Soda à Pâte "Cow Brand" et d'eau. Le même traitement offre un soulagement rapide à l'urticaire, aux échaudures, piqûres d'abeilles, de frelons, de guêpes, de moustiques et de mouches noires. Toute trousse de vacances, toute pharmacie devrait contenir son paquet facilement accessible de Soda à Pâte "Cow Brand".

Essayez Ceci la Prochaine Fois que Vous Ferez Cuire des Légumes Verts



Une simple pincée de Soda à Pâte "Cow Brand" dans l'eau où ils doivent cuire dégage la pleine couleur, la riche et fraîche saveur de tous les légumes verts tels que pois, fèves jaunes, en gousses, haricots verts, épinards, brocoli et choux nouveaux. Simple, n'est-ce pas, mais des plus efficaces. L'on trouvera dans notre Livre de Cuisine offert gratuitement ci-dessous d'autres suggestions aux cuisinières et plusieurs recettes précieuses. Faites-en venir un exemplaire.

Le Soda à Pâte "Cow Brand" est du Bicarbonate de Soude pur et il est également bon pour fins médicinales et culinaires.



Faites venir ces brochures GRATUITES

CHURCH & DWIGHT LIMITED, 2715, rue Reading, Montréal, P. Q.

Veillez m'envoyer vos brochures gratuites décrivant les utilisations du Soda à Pâte "Cow Brand" pour fins médicinales et culinaires.

Nom _____
Adresse _____
METTEZ VOS NOMS ET ADRESSE
R. 14 EN IMPRIME 43F

(Suite de la page 26)

vertir notre bonne mère, si vous refusez d'obéir.

Paulette s'entêta, volontaire. — Je n'en veux pas... et puis, soeur Agnès n'est pas venue près de moi, ce matin... où est-elle? je veux la voir.

Et, comme elle s'enflammerait, s'agitait sous ses draps blancs, soeur Madeleine murmura avec son inaltérable douceur: — Eh bien, prenez ceci, ma petite Paulette, et soeur Agnès viendra de suite, près de vous, je vous le promets.

Une seconde hésitante, la fillette se dressa sur ses oreillers et d'un trait absorba la tisane amère. Et justement soeur Agnès entra.

— Je viens voir ma petite malade, dit-elle en se penchant vers la tête blonde de Paulette... est-elle sage au moins?

Et sans attendre de réponse, elle s'assit près du lit, la main de l'enfant dans la sienne.

Plus calme, la fillette sourit, tandis que maternelle et douce, Iannek chantait une chanson bretonne. Paulette s'assoupit, soeur Madeleine se signa.

— Je vous laisse, dit-elle à la novice... elle sommeille et d'ailleurs elle ne veut voir que vous...

Iannek cessa de chanter... autour d'elle, son regard errait pensif.

Une heure entière elle resta immobile, silencieuse... mais tout à coup, la petite malade s'agitait... son visage pâle un instant auparavant s'empourprait, une sueur froide perlait sur son front, y collait les boucles de ses longs cheveux. Elle rêvait tout haut, Iannek s'effraya.

— Maman, balbutiait la malade, maman... Comme il fait noir, emmène-moi... j'ai peur... et soeur Agnès qui est partie!

La novice essaya de la tirer de ce cauchemar fatigant.

— Ma petite Paulette, est-ce que vous souffrez beaucoup?

Une plainte répondit à son appel. Plus fiévreuse toujours Paulette haletait:

— Maman! où est soeur Agnès... je ne veux pas qu'elle me quitte... Julien... Julien...

Iannek tressaillit à ce nom, et son front se couvrit d'une fugitive rougeur.

Julien... les scènes où elle et lui s'étaient trouvés en présence surgissaient plus précises toujours. La rencontre dans la lande... et le grand menhir... Iannek ferme à demi ses yeux de pervenche claire... Le beau temps... le beau temps... qui donc lui rendra ces jours de liberté et de belle humeur!

Une nouvelle plainte de Paulette interrompit le cours de ses pensées. Elle se précipita vers l'enfant qui geint douloureusement... mais elle recule effrayée... Iannek a peur... peur de ce visage d'enfant sur lequel la fièvre met des taches rouges, peur de ce front, où perle une sueur abondante... elle appelle...

Le docteur fit transporter la fillette dans une chambre isolée. Au matin seulement, il put se prononcer et reconnut tous les symptômes de la fièvre typhoïde. Soeur Agnès ne s'éloigna pas. Paulette avait saisi sa main et la serrait dans les siennes.

On expédia de suite un message avertissant Madame Bertal au château d'Huelgoat.

Mais Madame Bertal était alitée, dans l'impossibilité absolue d'entreprendre un voyage; Julien quitta Huelgoat le soir même, pour le couvent de Vannes.

Certes, transporter l'enfant auprès de sa mère était chose impossible. L'inquiétude du docteur était si visible que la supérieure fit monter un lit près de celui de la malade. Iannek l'occupait en attendant l'arrivée de Monsieur Bertal, car, un instant éloignée de l'enfant, elle était vite revenue à son poste de dévouement qu'elle avait impérieusement réclaté d'ailleurs. Paulette s'enflammerait davantage dès qu'elle s'éloignait. On ne résista plus, puisque le succès de la guérison semblait dépendre de cette présence.

Le soir même, Julien Bertal arrivait au couvent.

La supérieure, amie d'enfance de Madame Bertal, conduisit elle-même le jeune homme auprès de Paulette.

Quand il entra dans la chambre, soeur Madeleine veillait seule. Depuis quelques instants, Paulette venait de s'assoupir, bercée par Iannek, et profitant

de cette heure de sommeil, la novice était descendue dans le parc, respirer un air dégagé des odeurs écoeurantes des tisanes et des potions.

Il faisait un temps splendide. Cette chaude après-midi d'avril s'achevait et arrivait au moment délicieux où la paix du crépuscule s'étend sur la nature.

Elle aspirait avec délice l'air rafraîchi. De gais souvenirs chantaient dans sa mémoire.

Sans cesse aussi s'imposait la vision troublante du jeune homme. Partout elle s'accoudait et partait en rêve. Le prince charmant, le château, la vie d'espace et d'amour, tout ce rêve fleurissant à nouveau dans son âme, un instant endeuillée, et qui se vivifiait sous la vigueur des souvenirs qu'un nom seul avait réveillés.

Contrainte à de longues heures de prières, ses yeux ne glissaient plus distraitement sur les pieuses lectures, qu'on lui permettait. La vie des saints martyrs passionnait son attention. Saint Gildas épris d'une belle courtisane, qui se punit en se perçant les yeux, et Sainte Georgine qui, durant sa vie, n'eut qu'une pensée, qu'un but: soigner les lépreux... Aussi quelle belle tradition s'attache à son nom. La sainte portée en terre au milieu d'une nuée de blanche colombes qui l'accompagnaient jusqu'à l'église, se posent sur le toit pendant le service funèbre, sur les arbres, jusqu'à ce que le corps soit descendu dans sa sépulture. Et sainte Agnès martyre à 15 ans... Ah... comme elle s'y passionne à cette heure qui ouvre à son imagination des champs infinis de rêverie. L'amour du surnaturel naît en elle, imprègne ses rêves du jour et de la nuit.

Il y avait une grande heure que Iannek se promenait dans le parc quand on l'appela.

— Soeur Agnès, soeur Agnès... voulez-vous rentrer... notre mère vous en prie, car la petite malade vient de s'éveiller et vous réclame à grands cris.

Iannek suivit la soeur jusqu'à la chambre où reposait l'enfant. Sur le seuil, la supérieure l'attendait.

D'un geste doux, elle l'attira près d'elle.

— Ma fille, votre présence ici devient chaque jour plus nécessaire. La mère de notre pauvre mignonne est elle-même très souffrante... je vous demanderai de la remplacer, puisque la tendresse de Paulette vous désigne entre toutes... pour l'amour de Dieu et du prochain, vous en sentez-vous la force?

La novice eut une affirmation nette. Un lien mystérieux l'attachait à Paulette. Elle ne pouvait la regarder maintenant sans être remuée de sensations diverses, troublée, attendrie.

— Ma mère, je ne quitterai notre chère malade que lorsqu'elle sera sauvée.

— Bien, ma fille, allez... d'ailleurs, vous ne serez jamais seule, soeur Madeleine vous secondera... Pour moi, je ne saurais m'éloigner longtemps. Dieu vous tiendra compte de tant de dévouement.

Iannek s'approcha du lit de l'enfant. Un jeune homme s'y trouvait penché. Au bruit des pas de la novice, il se retourna. Soeur Agnès eut un cri étouffé. Julien Bertal se tenait devant elle.

Il la reconnut tout de suite, ému de cette présence à laquelle il s'attendait si peu, et il s'inclinait, balbutiait de vagues remerciements pour l'affection si dévouée qu'elle portait à sa chère petite soeur, mais Iannek ne répondit pas, elle ne pouvait pas parler, et elle cacha son trouble en se penchant vers l'enfant, qui l'appela plaintivement.

— Ma petite Paulette, ma chère petite Paulette...

Sa voix s'étranglait... elle se tut... Pourquoi tremblait-elle, pourquoi ses yeux se voilaient-ils, pourquoi? pourquoi restait-elle sans la force d'un geste, d'une parole... Toute sa volonté ne parvenait pas à raffermir sa main, son front, et elle restait penchée sur le lit blanc, sans rien voir...

Il fallut bien se relever, et la novice s'immobilisa au chevet de Paulette. En face d'elle, Julien Bertal restait songeur, les yeux rivés sur elle. D'un même geste toujours, soeur Madeleine continuait d'égrenier son chapelet. Un grand silence s'établissait, Iannek oublia la malade, le cloître, sa vie de prière et de résignation, une voix dans son coeur chantait victorieusement, elle était heureuse... très heureuse...

Lui ne parlait toujours pas. Le regard peureux de la novice se tenait obstinément baissé, mais un cri de Paulette les fit se redresser tous deux; d'un même élan, ils se penchèrent vers l'enfant. Le front du jeune homme frôla la cornette blanche, leurs mains se touchèrent. Iannek tressaillit, troublée, les yeux pleins de larmes.

Elle dut s'appuyer à son fauteuil. La supérieure entra et vit cette faiblesse.

— Soeur Agnès, murmura-t-elle doucement, vous voici fatiguée, allez prendre un peu de repos, je veillerai sur vous.

L'enfant protesta, se débattit faiblement. Elle sentait bien qu'elle avait besoin de s'éloigner, de se calmer... qu'avait-elle, mon Dieu! qu'avait-elle? Tout son sang affluait à son coeur, ses mains se glaçaient... allait-elle défaillir... Elle sortit de la chambre sans un autre regard pour Julien inquiet, désolé.

La solitude ne la calma pas. L'image du jeune homme surgissait, tentatrice, obsédante... elle gardait encore la sensation de cette main sur ses doigts... Elle frissonnait à cette seule évocation, et chaque fois, la même faiblesse la gagnait... elle fermait les yeux, heureuse, extasiée...

Huit jours entiers, ils vécurent ainsi, mais Paulette était sauvée. Plus fréquemment, la novice pouvait, sous les arbres du jardin, promener ses rêveries. Depuis quelques jours, de mystérieuses langueurs la prenaient. Une inquiétude vague, encore indéfinie, informulée, la hantait, la faisait s'interroger souvent. Qu'avait-elle? mais elle ne pouvait comprendre, ignorante de sa passion, de sa passion naissante.

Etonnée cependant de la couleur de ses songes qu'une seule vision peuplait tous, elle voulait ne plus penser, ne plus penser à lui, mais sans cesse elle devait veiller, et bientôt, cette hantise l'épouvanta. Elle se débattait, cherchait toujours à saisir l'étrange état de son âme. Elle comprit, le jour où Julien quitta le couvent, laissant à sa place auprès du lit de Paulette Madame Bertal enfin rétablie.

Parti!... Iannek répétait ce mot, inconsciemment presque... parti!... cela éclatait en elle avec un grand bruit de ruines. Ainsi c'était fini... une immense sensation d'isolement l'envahit... il lui sembla que le ciel et la terre se voilaient de crêpe. Affaîssée sur son prie-Dieu où elle s'était réfugiée, elle souffrait étrangement. Une désespérance affreuse pénétrait son âme. Toutes ses rancœurs, tous ses regrets un instant apaisés renaissaient en elle. A nouveau, sa cornette blanche la désespéra, à nouveau, elle comprit sa vie sans but, sans intérêt, à nouveau aussi, elle souhaita l'effondrement des hauts murs du couvent qui la retenaient captive, alors que jamais, elle n'avait tant souhaité d'être libre, libre de courir avec le seul espoir de le rencontrer, de le rejoindre, de le revoir... espoir déçu, peut-être, mais espoir quand même...

A cette pensée, Iannek resta songeuse... le revoir... pourquoi? Elle aimait tant son frère et jamais cependant, une telle fougue ne l'avait soulevée, quand après ses visites il repartait vers la vie... jamais non plus... sa vision ne l'avait troublée... qu'était donc Julien pour elle?... quelle place avait-il dans son coeur?

Iannek comprit. Elle baissa la tête, le rouge au front, confuse de cet aveu à elle-même.

Elle l'aimait... c'était délicieux et terrible!

Chapitre X

Accoudée à la fenêtre de la chambre où Paulette avait passé sa convalescence et qu'on lui permettait d'habiter encore, Iannek eut un adieu pour la fillette qui s'éloignait aux côtés de sa mère.

Passionnément, elle avait baisé et rebaisé l'enfant... sur les yeux, les joues, les cheveux, avec le besoin irrésistible de prodiguer ses baisers, des baisers où passait toute la force de l'amour dont son coeur débordait.

Lentement le jour baissait, assombrissait toute chose... Iannek s'attrista... plus fortement chaque jour, elle sentait dans leur plénitude toutes les tristesses de l'exil, elle se lassait de désirer ce que tout, autour d'elle, lui criait: impossible... Pour toujours, elle était là...

retirée du monde... aucune puissance ne l'en pourrait sortir... alors surgissait la vision de l'absent, toujours présent. Pourquoi s'en était-il allé, emportant tout son cœur, sans le doux échange du sien... Ah, s'il l'avait aimée, lui... s'il avait pu l'aimer...

Mais non, Jésus ne permet pas qu'on rêve à ses épouses et pourtant... pourtant, la douce pression de main de l'adieu... le dernier regard, la dernière parole... tout ce qui lui avait semblé l'aveu timide d'un bel amour, qu'était-ce alors... qu'était-ce? Elle ne pouvait rien oublier et ses souvenirs toujours précis la faisaient frissonner délicieusement... Alors, alors... il reviendrait... il allait venir, mon Dieu... Tous deux s'avoueraient leur amour, elle quitterait le couvent et dans la blanche chapelle du château, un prêtre les unirait... quel bonheur... quelle félicité... Iannek riait aux anges.

Aux heures, où le rêve franchit tous les obstacles, elle espérait, elle se réconciliait avec la vie et les heures suivantes, elle attendait... elle l'attendait... Elle était si sûre qu'il allait venir, qu'il allait paraître tout à coup... rien ne pouvait l'arracher à son rêve... mais les jours suivaient les jours et le portail, le jardin, le parloir, ne s'illuminaient pas de la présence du fiancé qu'avait élu son cœur.

Un instant consolée, Iannek retombait dans ses désespoirs, plus douloureusement, plus faible, plus désabusée, sans la force de vouloir vivre... Rien ne l'intéressait plus... ni les visites de Jehan, ni les tendres gâteries de Lucienne, ni la bande joyeuse dont elle avait la surveillance. Les fillettes l'adoraient. Un instant, dans des caresses enfantines, elle essaya de noyer ses regrets, mais cela ne suffisait plus à son besoin de tendresse.

Iannek se désespérait encore ce soir-là, quand la voix de soeur Madeleine la fit tressaillir.

Jehan était au parloir. Elle s'y rendit sans joie; le voyant seul, la novice questionna :

— Et Lucienne ?

— Lucienne, ma petite Iannek, est un peu souffrante aujourd'hui, songez que nous attendons notre enfant dans quelques semaines... priez Dieu que ce soit un fils... je le voudrais tant ma petite soeur.

— Oui, murmura l'enfant avec un sourire, je prierai pour votre futur petit Jehan.

Tous les aînés des Kerdec-Moëlan portaient ce nom, mais Jehan se pencha vers sa soeur.

— Je voudrais que ce soit toi, ma chérie, qui lui choisit un second nom... dis-moi ce que tu décides.

Iannek réfléchit une seconde, puis relevant sa tête pâle, elle répondit dans un souffle :

— Appelle-le Julien, veux-tu ?

— Julien ! soit... Ce sera je crois le premier de notre famille mais je suis fatigué de ces noms prétentieux dont on nous affuble.

Il paraissait si sincèrement heureux que Iannek, qu'avaient souvent attristée les yeux moroses de son frère, sentit se dissiper tous ses doutes. Jehan n'avait plus de chagrin. Est-ce qu'on peut rire quand le cœur saigne... Il avait oublié son premier amour, il aimait Lucienne à présent...

Non, Iannek se trompait, Jehan n'oubliait pas, mais Lucienne était sa femme, et bientôt, il en aurait un fils. Son honneur lui dictait son devoir. Il éprouvait d'ailleurs pour sa femme, si douce et si bonne, une sincère et grande affection, à défaut de passion.

Rien au monde, pas même la vue de Suzanne, de sa chère Suzanne, ne l'en eût détourné un instant. Il se sentait fort, il savait pouvoir parler ainsi, car deux mois auparavant, Suzanne et lui s'étaient rencontrés, un soir de bal... Une émotion poignante les avait étreint l'un et l'autre. Mais le premier trouble passé, ils s'étaient tendu la main, et tout de suite séparés. Vingt fois, Jehan s'était senti poussé vers le salon, où il savait la retrouver, vingt fois, il avait victorieusement résisté à ce désir.

Quand Jehan eut quitté Iannek et regagné le château, il trouva Lucienne qui l'attendait dans le parc.

— Pourquoi debout, demanda-il en attirant la jeune femme contre lui, vous étiez si souffrante ce matin.

— Je n'ai plus rien, et puis je suis si heureuse de vous revoir.

Elle souriait, les traits détendus par le bonheur de le retrouver, d'être près de lui, dans ses bras, oubliant ses souffrances, ses craintes. Sa présence suffisait à la rassurer et elle babillait joyeusement, comme une enfant, quand Mac' Harite intervint.

— Ce n'est pas raisonnable, Monsieur le Comte devrait gronder Madame... et puis, comment va notre Iannek... Soeur Agnès... reprit-elle avec son éternel signe de croix.

Distraitement Jehan répondit. Il venait d'apercevoir une lourde calèche qui franchissait le portail de la cour du château.

— Bien, cria Lucienne, voici tante Anne qui arrive.

C'était bien en effet, Mademoiselle Anne, qui revenait au château de Kerdec-Moëlan, impatiente et inquiète de la naissance de l'enfant attendu. Depuis quelques mois, elle ne vivait plus que pour prier et demander la venue d'un fils. Aussi, incapable de rester seule plus longtemps, elle avait pressé son départ.

Elle apportait pour l'enfant un minuscule bonnet, qui n'était qu'une fine broderie de ses mains, mais Lucienne qui s'extasiait devant la richesse des innombrables pièces qui composaient la layette venue de Paris, avait reçu des mains du Duc, un cadeau plus riche, plus précieux. La longue robe de baptême, toute garnie de vieux Venise, qui avait servi à plus de vingt générations déjà. On la conservait dans le musée, au milieu des reliques. Son prix inestimable la faisait, outre ses services, précieuses entre les plus précieuses.

Lucienne l'admirait, elle savait que son enfant en serait paré un jour seulement, puis qu'on la placerait à nouveau dans la haute vitrine de chêne sculpté, jusqu'au jour où naîtrait un second héritier.

— Vous avez tenu là-dedans Jehan, disait-elle à son mari, en étalant la longue robe un peu jaunie, et cela me la fait aimer; quand notre enfant l'aura portée, il me semble qu'elle me sera plus chère encore... Ah... je comprends maintenant, les sentiments qui attachent à ces choses.

Jehan souriait, Mademoiselle Anne allait et venait à travers l'immense pièce.

Comme au Marquis et au Duc, rien ne lui était inconnu, dans ce vaste musée, encombré jusqu'aux portes. Devant chaque vitrine elle s'arrêtait et nommait sans hésitation, sans chercher même... là, c'était la crosse d'or d'un marquis de Kerdec-Moëlan évêque à trente-six ans !... Ici, l'amertume vingt fois perforée d'un duc qui combattait aux côtés de la fière Jeanne d'Arc... plus loin le poignard encore rouillé de sang de Jehan, duc de Kerdec-Moëlan dont les exploits, la nuit de la Saint-Barthélemy sont demeurés célèbres... Une balle qui reposait sur un écriin de velours rouge lui faisait conter l'histoire d'un aïeul intrépide et fier. Blessé à la tête sur le champ de bataille, à Arques, une balle lui avait brisé encore le bras droit. Le fier duc ne recule pas malgré tout, et se défendant de son bras gauche, il pénètre aux côtés d'Henri IV au plus fort de la mêlée. Enfin percé au flanc par cette balle pieusement recueillie, il s'abat et expire aux pieds de son roi... Voici, maintenant, le large chapeau empanaché d'un brillant duc, que Louis XIV honora de son amitié... enfin, les épées de ceux que la révolution envoya à l'échafaud, martyrs de leur dévouement à leur roi... Mademoiselle Anne les nommait les uns après les autres... que de souvenirs... que de richesses... Elle s'attendrissait toujours, éprise du passé, de ce passé tout de gloire, où pas une faiblesse ne se comptait... aussi, qu'un des siens eut failli... A cette seule pensée, tout son sang bouillait... elle l'eût plutôt étranglé de ses propres mains lui semblait-il...

Quand, pour la première fois, elle remarqua dans la galerie des portraits, celui de la marquise, sa belle-soeur, elle regarda son frère stupéfaite... Que voulait dire ce changement? avait-il acquis

les preuves de l'innocence de celle que jusqu'alors il avait considérée coupable, et condamnée à l'exil. Mais le marquis expliqua les prières de Iannek, les prières de Jehan, ses doutes malgré tout. Mademoiselle Anne ne dit plus rien, mais jamais elle ne pouvait lever les yeux sur le visage souriant de la malheureuse jeune femme, sans qu'une voix en elle ne murmurât. Elle lui semblait une étrangère, une intruse, indigne de paraître, de figurer parmi ces nobles images. Mais elle ne confiait à personne ces impressions pénibles, elle était si heureuse d'ailleurs... Jehan marié, Jehan bientôt père... Iannek, cette enfant, dont la nature ardente et vagabonde, les avait si longtemps rendus soucieux, Iannek était au couvent, sauvée... tout cela s'était fait rêve enfin réalisé, en une bénédiction de Dieu, apitoyé de leurs longues misères, vaillamment supportées.

Maintenant elle n'avait plus qu'un cri... qu'une prière... trouver un fils dans cet enfant tant attendu, un héritier de toutes ces gloires, de toutes ces richesses, un propagateur du nom adoré... elle offrait mille sacrifices pour cette grâce... Lucienne était si délicate !... serait-elle mère plusieurs fois ? si un fils naissait, c'étaient leurs craintes apaisées, leurs soucis amoindris... le nom ne mourrait pas, ce nom que seul Jehan pouvait transmettre aujourd'hui. Elle se souvenait encore de ses prières d'autrefois, quand, pour la seconde fois, la Marquise sentit qu'elle allait être mère. Prières vaines... Iannek naquit, et désillusionnée, la vieille demoiselle, ne put jamais se défendre d'une certaine rancune contre cette enfant, qui avait déçu ses espoirs.

Aujourd'hui, même, qu'elle était novice, retirée de la vie, de leur vie, Mademoiselle Anne n'y pensait jamais qu'avec indifférence. Elle n'avait été qu'une fois au couvent où la pâleur et la faiblesse d'Iannek lui avaient échappées, et l'enfant que l'aspect austère de la vieille demoiselle glaçait toute, s'était vite esquivée du parloir, après un entretien de dix minutes, où les mots graves de devoir, de renonciation et d'abnégation avaient attristé ce cœur de quinze ans, épris de vie de liberté et d'amour.

Jamais aussi, Iannek ne pensait à cette tante qu'elle avait vue la première fois, un an auparavant. L'enfant d'ailleurs ne pensait plus à personne, plus à rien qu'à son amour, qu'à celui dont le souvenir emplissait son cœur.

Toujours, la pensée tendue vers son rêve, elle semblait alors partie de ce monde, et errer dans l'au-delà... La confiance de ses peines, de ses espoirs, de ses désirs, l'eût soulagée, mais toujours seule, elle cachait ses pensées dans les replis de son âme.

Soeur Madeleine veillait cependant. Elle lisait chaque jour dans le regard devenu vague à force d'être rêveur, de l'enfant, ses rancœurs plus vives, ses combats plus douloureux, ses espérances plus fugitives, la passion grandissante de son cœur, qui plus impérieusement maintenant qu'il aimait, réclamait la vie.

La soeur se rappelait sa jeunesse morne; elle gardait le souvenir de sa douleur inconsolée. Elle aussi avait rêvé d'amour, de blonds chevaliers, et près d'elle, un être avait été le héros de son enthousiasme enfantin.

Mais comme les autres il avait dédaigné l'amour de sa jeunesse difforme. Le doute alors, avait cruellement ravagé son cœur, où longtemps la douleur subsista, se nourrissant dans l'impossibilité de toute confiance, dans l'absence de toute consolation.

Maintenant qu'elle était vieille, qu'avaient vieilli en elle ses aspirations les plus fertiles, soeur Madeleine gardait encore tout au fond de son âme, un coin ensoleillé, où subsistait son rêve obscur et perpétuel.

C'étaient ses joies que ces heures où elle pouvait oublier ses ans, ses cheveux argentés déjà, les rides de son front, et surtout sa terrible disgrâce, et se glisser sous le masque d'une radieuse princesse, aux yeux clairs, à la démarche altière, souriant aux courtisans prosternés, souriant surtout au joli prince agenouillé devant elle... oh... le chaste amour de la Princesse Madeleine, où la vision du baiser pudique est seule évoquée... oh... la douce princesse... et le beau rêve



ÉCOUTE ... devine quelle est cette céréale

ENTENDS-TU ça craquer, éclater, exploser ? Ce sont des Rice Krispies de Kellogg !

Les enfants s'amusez follement à écouter les Rice Krispies et à les manger. S'ils mangent avec appétit, c'est un signe de bonne santé. Ne refusez pas à votre famille les Rice Krispies de Kellogg, d'une saveur si délicieuse. Ils sont nourrissants, faciles à digérer. C'est le souper idéal des enfants. Particulièrement exquis avec des fruits ou du miel.

Dans le carton rouge et vert, chez les épiciers. Toujours frais parce que enfermés chauds dans un sac intérieur CIRE. Préparés par Kellogg, à London, Ontario. Qualité garantie.

Ecoutez ! —
soyez en appétit





GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE

Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Réfor-
mateur Myrriam Dubreuil.

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau son :

Jeuil et samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

BOITES POSTALE 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

MONTREAL, CANADA

X-BAZIN

Enlève les
POILS

N'avez pas honte,
enlevez ces poils
hideux de vos bras
et de vos jambes.
La crème X-Bazin
bannit ces laldres
vite et sûrement.
Rien de mieux.

Prix 55c.



aussi; rêve puéril d'une âme que les ans respectèrent dans son printemps en flétrissant le corps prématurément.

Trouvant toutes ses joies dans le rêve, elle n'en défendait pas trop Iannek. Elle ne savait pas d'ailleurs que l'enfant aimait, non une chimère, un idéal créé par son imagination, mais un être vraiment beau, un être qui vivait, un être surtout qui aimait... oh... si elle eût su, si elle se fût douté seulement, comme maternellement elle lui eût fait confesser son roman, comme elle l'eût défendue, elle qui connaissait ces désillusions, ces peines qui laissent le coeur en ruines, et Iannek vouée au couvent, que pouvait-elle espérer de la vie... oh... non, soeur Madeleine ne savait pas...

Pourtant ce jour-là, elle vint à dessiner tirer l'enfant d'une rêverie où son front semblait s'attrister.

— Soeur Agnès, murmura-t-elle, j'ai une pénible mission à vous confier : aller annoncer à vos petites élèves que notre bon aumônier vient de mourir, dans la grâce de Dieu; réclamez leurs prières, comme notre mère réclame les nôtres... allez, ma soeur...

Iannek tressaillit... Mort!... il était mort, le bon curé, qui toujours lui souriait et savait si paternellement confesser ses fautes, les mêmes sans cesse, ses distractions à la chapelle, sa tiédeur dans la prière... Mort!...

Lentement elle traversa la cour, et entra dans la classe. A sa vue, les enfants se levèrent, et Iannek à mi-voix, leur apprit le deuil qui frappait le couvent.

Devant son front soucieux, sa bouche grave, les fillettes se recueillirent et docilement, deux à deux, elles gagnèrent la chapelle où s'éleva la prière inconsciente de leurs petites âmes à peine nées.

Iannek pria, elle aussi, avec ferveur et recueillement. La belle tête du prêtre restait dans son souvenir, son sourire d'indulgence, sa voix rassurante... Elle n'avait pas peur de se confesser à lui... et pourtant... Soeur Agnès sentit une fugitive rougeur monter à son front.

Jamais, jamais, elle ne lui avait confié les tourments qui l'agitaient, ses désirs, ses troubles, ses révoltes... même au pied de l'autel, ses craintes étaient restées invouées... non, jamais, en lui donnant l'absolution, il n'avait su quelle inquiétude la talonnait, devant la vision qui sans cesse alarmait sa solitude.

Pauvre curé Chatillon!... Il savait maintenant, il pouvait lire! saint parmi les saints, dans son âme, comme en un livre ouvert... Et Iannek baissa la front sous sa cornette blanche. A cette heure où elle ne pouvait rien lui cacher, elle se confessa, l'image du prêtre dans les yeux, elle lui parla, lui conta tout le cantique de son amour, de son pauvre amour dédaigné.

Et peu à peu, les larmes emplirent ses yeux... Il lui semblait que le prêtre lui parlait, la consolait et la grondait tour à tour... pourquoi ne s'était-elle pas confiée à lui plus tôt?... Pourquoi ne s'était-elle pas confiée à Dieu, à Dieu qui pense toute peine.

Iannek joignait les mains et pour la première fois, affaissée sur sa chaise, elle fut vraiment l'épouse de Dieu, épouse implorante et croyante.

Elle qui jusqu'à ce jour, suppléait à la foi absente à force de respect, elle pria, criant son désespoir, dans le grand espoir d'être entendue, secourue, délivrée.

— Mais, mon Dieu, je l'aime... pourquoi ne m'aime-t-il pas? venez à mon secours!...

C'étaient toutes ses plaintes... elle figeait ses regards suppliants sur la tête couronnée d'épines de Jésus expirant. Un courant magnétique partit du Christ. Iannek se crut appelée tout près pour sa bénédiction... elle quitta son banc de bois, et vint s'affaïsser sanglotante au pied de l'autel.

Les soeurs la crurent malade. L'une d'elles se leva et entraîna hors de la chapelle l'enfant hoquetante et sans force.

Dans la chambre où elle avait veillé Paulette et qu'elle occupait maintenant afin de mieux reposer ses forces renaisantes, Iannek se laissa conduire.

Soeur Madeleine lui préparait un cordial, mais l'enfant n'avait que le désir de se trouver seule, seule avec Dieu et son espoir.

Elle réclama la solitude, on la laissa au repos.

A nouveau elle pria. La nuit descendait lentement autour d'elle. Par la fenêtre grande ouverte, l'air rafraîchi entra librement, Iannek sentit le froid tomber sur ses épaules... Elle se leva et vers la fenêtre tendit ses mains fiévreuses... une voix l'appela...

— Soeur Agnès... soeur Agnès, n'ayez pas peur...

Iannek a tressailli de tous ses membres... cette voix... cette voix!... elle n'ose la reconnaître... elle n'ose plus un geste même... mais des mots parviennent encore jusqu'à elle.

— Soeur Agnès... c'est moi, puis-je espérer mon pardon pour une telle audace... je n'ai pu résister... pardonnez-moi si ces mots vous offensent, mais je vous aime, je vous aime à en mourir!...

L'enfant n'a pas un cri... Julien Bertal est entré par la fenêtre, et peureux devant cette vierge parée du costume sacré des femmes de Dieu, il reste tout contre, prêt à disparaître sur un geste de la novice.

Comme un malfaiteur, il s'est glissé le long du mur du couvent: comme un malfaiteur, il a, par-dessus le mur bas des communs, atteint, après des efforts inouïs, la fenêtre d'Iannek, et maintenant, plus timide toujours dans la pièce austère aux murs blancs, où seule se détache une croix de bois, devant la pureté de l'enfant, toute son audace s'en est allée, il n'a même plus celle d'un pas qui le rapprochera d'elle, d'elle vers qui va tout son coeur, d'elle pour qui il vient de risquer sa vie.

Iannek aussi reste sans parler... ce n'est pas la peur... ce n'est pas la surprise... extasiée, elle la regarde, ne pouvant croire à sa prière si vite exaucée... il l'aime... il l'aime!

Elle n'a pas d'autres pensées, pas d'autres visions... il est là, dans sa chambre... lui, un homme... c'est un crime... on le lui a bien dit au couvent... mais elle ne se souvient pas, elle ne voit pas la faute... il l'aime... il l'aime... éblouie, elle ferme les yeux, défaillante...

— Oh... vous m'aimez!... C'était inespéré, sans bornes... elle ne peut croire à sa félicité... mais il reprend en la serrant dans ses bras:

— Iannek, je vous aime, je vous aime... voulez-vous être ma femme? ma femme adorée, respectée? Voulez-vous quitter le couvent pour me suivre, quitter ce costume pour la blanche toilette nuptiale? Dites-moi que vous consentez... que votre présence ici n'est pas due à votre volonté... Dites-moi que vous m'aimez un peu, moi qui vous adore...

Toute l'ardeur de son amour frémis-sait dans sa voix; Iannek ne résista plus... A son tour elle parla, avoua son amour, son désespoir, ses souffrances... il gardait ses mains dans les siennes, retrouvant ses peines dans celles de l'enfant... comme leur martyre avait été le même, mais ce temps-là finissait, ce temps-là était fini... bientôt enfin ils seraient heureux.

Ils s'oubliaient à songer, faisant d'affolants programmes d'avenir... quitter le couvent, se marier... vivre toute une vie de félicité et d'amour...

Pour cela, Madame Bertal irait au château de Kerdec... La pauvre mère était souffrante à nouveau, mais aussitôt remise elle ferait au Duc et au Marquis, la demande officielle de sa main pour Julien, la main de Mademoiselle de Kerdec-Moëlan, et soeur Agnès n'existerait plus.

Elle buvait ses paroles avec une avidité de fièvre, mais il fallait songer à se séparer, on pouvait entrer, les surprendre... Cette fois, revenue à elle, Iannek s'affola à l'idée d'être aperçue... Il comprit, fit un pas vers la fenêtre, sans détacher son regard du visage pâli de la novice...

Avec une intense ferveur, leurs regards se fondirent... Julien ne put réprimer plus longtemps son désir fou de la serrer contre lui... il joignit les mains suppliant, Iannek baissa la tête dans un consentement et se laissa approcher avec le tendre abandon de l'amour avoué... Mais sur sa petite main glacée seulement, il posa son premier baiser.

Lorsque quelques instants plus tard, soeur Madeleine entra dans la chambre de la novice, affaissée sur son lit, Iannek restait sans mouvement. Elle cau-

sait avec ses souvenirs, les yeux encore remplis de l'image idolâtrée.

... Ah!... cette fois, il s'installait dans son coeur, souverainement... En elle, une voix chantait victorieuse...

Enfin, le bonheur existait donc... le bonheur de s'aimer... de l'aimer... d'être aimée... Ah... le retrouver partout avec elle, dans la réalité et dans le rêve... elle s'en faisait une idée affolante, de jouissance, de joie... si longtemps cela lui était apparu dans la féerie des rêves impossibles, qu'elle avait besoin de se le dire, de se répéter encore qu'il était venu, qu'il était bien venu, le cher fiancé, qu'il lui avait avoué son amour.

... Les yeux rivés à la fenêtre, oubliant soeur Madeleine, elle s'attardait dans la contemplation évocatrice.

La soeur parla, inquiète de la faiblesse qui, à la chapelle, avait gagné Iannek, elle questionna doucement.

L'enfant tourna vers elle, son visage illuminé par le magique reflet de la jeunesse et du bonheur, et soeur Madeleine eut un allègement visible à son inquiétude. Iannek rayonnait, sa joie l'étouffait; d'un mouvement irréflecti, elle courut à la soeur stupéfaite, et les bras jetés à son cou, elle embrassa avec passion les vieilles joues ridées.

— Ma soeur... ma soeur... je suis heureuse...

Son secret lui montait du coeur aux lèvres, son regard lumineux se leva sur la religieuse qui, elle, interdite, questionnait:

— Heureuse... soeur Agnès? pourquoi si heureuse?

Où... pourquoi? allait-elle parler... confier sa félicité, ses espoirs... non, mais elle était heureuse... que dire?

— Avez-vous bien prié? est-ce là votre joie?

L'enfant eut un cri.
— Bien prié... oui... oui... c'est cela, j'ai prié... bien prié... Ah! je suis heureuse, ah!...

Mais elle ne pouvait rester inactive, pendant que sa tête bouillonnait d'une telle effervescence, et à travers la chambre elle allait et venait. La nuit elle resta sans sommeil.

Au matin, Iannek descendit à la chapelle et sourit au grand Christ couronné d'épines.

Chapitre XI

Bertrade arrivait en riant vers Iannek:

— Soeur Agnès, venez donc au jardin, nous avons une belle demi-heure de liberté, avant que notre nouvel aumônier ne vienne nous faire sa première visite... viens donc, ajouta-t-elle à mi-voix, j'ai glissé un hanneton sous la cornette de soeur Stéphanie, tu vas la voir s'agiter.

Iannek rit de bon coeur. Depuis le soir des aveux, depuis qu'elle savait sa déviance proche, son bonheur certain, sa belle exubérance d'autrefois l'avait reprise. Rayonnante, transfigurée, il semblait qu'une vie nouvelle passât dans ses veines, qu'avaient un instant glacées la tristesse et l'austérité du cloître... ah! qu'elle était heureuse!... qu'elle était heureuse!

Elle ne confiait à personne, qu'au grand Christ de bois, qu'à l'âme toujours flottante du curé Chatillon les joies dont elle exultait, mais ses yeux révélaient à tous son grand bonheur.

Vive, gaie, expansive, Iannek stupéfiait tout le couvent. Son joli visage s'était rosé, son front éclairci, sa démarche assurée.

De cet ensemble se dégageait une joie d'exister, une gaieté d'être qui pas un instant ne l'abandonnait. La novice avait sans cesse les serments à la mémoire, elle se sentait bercée dans une confiance sans borne. Julien l'aimait, elle serait sa femme... elle rêvait sur ces mots; sa femme... sa femme... Iannek ne voyait plus le château, la lande qu'elle avait toujours placée dans le décor de sa vie d'amour, avec le prince charmant... que lui importait le carrosse à six chevaux, les robes de cour somptueuses, Julien l'aimait... son cher Julien... Au sortir de la chapelle, il l'emporterait. Où? Elle n'en savait rien, mais elle ne voulait pas penser... avec lui... ce serait partout et toujours le paradis.

Et elle écrivait aux siens de longues lettres pleines de la quiétude attendrie de son bonheur.

Chapitre XII

— Voyez, Lucienne, combien vous vous inquiétez à tort pour soeur Agnès, disait Mademoiselle Anne... sa lettre d'aujourd'hui révèle la plus parfaite sérénité, une sorte de gaieté même en émane... lisez vous-même.

La jeune femme prit la lettre et après l'avoir parcourue :

— C'est pourtant vrai Jehan, Iannek paraît heureuse, se ferait-elle enfin à cette vie, la pauvre petite !

— Pourquoi la plaindre, répliqua sèchement mademoiselle Anne, n'a-t-elle pas au couvent, une existence paisible ?

Jehan leva son regard droit sur la vieille demoiselle :

— Iannek pouvait rêver d'autres jours que ceux passés dans le recueillement et la prière. Sans songer au mariage, ne pouvait-elle, comme vous l'avez voulu ma tante, demeurer libre dans la vie ?

— Soeur Agnès n'était pas pour vivre ma vie; elle n'avait pas assez la compréhension et l'amour de son nom, près duquel sa vie n'est rien.

Lucienne allait répondre, quand Mac'Harite frappa à la porte :

— Il y a là des « diverruzed » qui demandent l'hospitalité, dit-elle l'air éfaré... faut-il les laisser entrer ?

— Il n'est pas dit qu'un Kerdec-Moëlan laissera un pauvre à la porte, déclara mademoiselle Anne, tandis que Jehan disait plus simplement :

— Mais certainement Mac'Harite, faites entrer, et traitez-les bien, ces pauvres gens.

La vieille servante ouvrit aux mendiants, la vaste cuisine où se préparait le repas du soir.

— Entrez, dit-elle brièvement en s'écartant d'eux avec une précipitation éfarée.

— Par Saint-Herbot, femme, murmuraient les diverruzed hésitants et craintifs, nous n'avons aucune intention mauvaise, et le diable n'est pas dans nos loques !

Mac'Harite ne répondit pas. Obstinée dans une silence inquiet elle poussa cependant devant eux, une large miché de pain, un pot de cidre et un quartier de lard fumé.

Resignés, les deux hommes et la femme mangeaient songeurs et la tête baissée, lorsque Kerias, Yvonne et deux voisines, firent irruption dans la vaste cuisine.

— Bonjour mère Mac'Harite, cria joyeusement Kerias... tiens, vous voilà donc de la compagnie... salut les amis.

Les femmes poussèrent un cri de stupeur.

— Kerias, ce sont des diverruzed, murmure tout bas, tremblante d'effroi, la vieille servante des de Kerdec, c'est une profédez (prophétesse) et eux des Kakou (sorte de rebouteux, mendiants peu estimés).

La femme s'était levée avec indignation.

— Des kakou ! cria-t-elle furieuse, j'ai donc bien entendu... apprenez vieille femme, que nous ne sommes pas des kakou... nous travaillons pour vivre, honnêtes tant qu'on peut, et jamais nous n'avons mangé, pain, lard et châtaignes, qu'on ne nous les ait offerts, ou donnés contre notre argent. Est-ce là des kakou ? mais je suis une profédez, moi... je vous souhaitais du bonheur, mais à présent, je veux que mes souhaits soient nuls... qu'ils soient donc nuls...

Elle brisa son verre encore plein, courut à l'âtre, y prit un tison enflammé et au bout des pincettes le brandit, en signe de croix en disant :

— Bonheur souhaité, va-t-en, je te donne au barbet noir des montagnes, va-t-en... s'il te refuse, la scrignereznoz (la curieuse des nuits) te prendra pour elle.

Ceci dit, elle posa en travers le tison devant le feu.

Consternées, Mac'Harite, Yvonne et les voisines, échangèrent un regard plein d'épouvante, et comme la profédez et les diverruzed, se levaient de table sans achever leur repas, et se dirigeaient vers la porte, Yvonne courut devant eux et masqua la porte de sa petite personne.

— Vous ne vous en irez pas ainsi, supplia-t-elle, mon mari vous a nommés ses amis, soyez les nôtres, rappelez le bonheur souhaité et buvons tous à la santé des maîtres, qui vous ont accueillis tout de suite.

Déjà, la profédez semblait calmée. Yvonne prit un nouveau verre, le remplit, et s'approcha de la femme, impassible devant l'âtre :

— Rappelez le bonheur, amie... rappelez-le...

— Je l'ai donné au barbet noir des montagnes, je ne lui reprendrai pas maintenant, mais c'est dommage, car il n'aurait pas été de trop ici.

Mac'Harite se signa lentement, et tandis qu'une des voisines courait à la Vierge et au Christ qui ornaient les murs de la vaste cuisine, et les retournait, elle questionna tremblante :

— Que voyez-vous donc ?... ce feu est-il plaignant ?... regardez-le, les étincelles pétillent, il est vif et bien portant !...

— Mon bonheur n'était pas de trop ici, répéta la profédez avec entêtement, ces étincelles ne sont pas celles de la joie, elles sont blanches et sans éclat... je vois... je vois l'an-kan (la mort) qui, par deux fois, s'installe au château...

Un long cri de terreur souleva les poitrines, Mac'Harite tomba à genoux sur les dalles.

— L'an-kan... l'an-kan... répétait-elle terrifiée !...

— Attendez, reprit la profédez, d'un air inspiré... j'y vois aussi une colombe blanche, éloignée depuis longtemps déjà, la colombe ne se posera pas longtemps sur son toit inhospitalier pour elle... La voici qui repart, guidée par une autre colombe, et une troisième fois, l'an-kan reparait au château.

— Vierge sainte ! gémit Mac'Harite, mes maîtres sont perdus, et c'est moi, qui leur cause tout le mal... C'est moi... c'est moi...

Elle sanglotait de tout son coeur, les mains crispées, tendues vers le Christ retourné. Yvonne vint s'agenouiller près d'elle, et baisa sa vieille tête blanche.

— Grand-mère, consolez-vous, il n'y a pas là de votre faute, et d'ailleurs, le sort ne peut-il pas être conjuré ? amie, que faut-il faire ?

— Oui, que faut-il faire ? répéta Mac'Harite suppliante... Quand je devrais risquer mon âme vers les pouliquets, même les pouliquets malins qui peuvent tout, quand je devrais porter des offrandes à toutes les fontaines, jeter des épingles d'or aux korrigans, aller danser sur les hauteurs avec les courils, j'atteindrai bien ce barbet noir des montagnes, et je lui reprendrai le bonheur pour mes maîtres.

— Le barbet noir garde l'antre des enfers, et lorsqu'il court la montagne, nul ne peut l'approcher, mais écoute, femme, voici quoi faire : quand tu entendras chanter le louennanik, crie-lui trois fois, en grossissant toujours la voix : « Donne-moi ton bonheur !... donne-moi moi pour mes maîtres !... » A la troisième fois, s'il t'a entendue, il tombera mort à tes pieds. Alors, attends un matin ensoleillé et va jeter son corps dans la « mar glaz » l'an-kan sera éloignée... adieu, maintenant il est temps de repartir, les hommes !

Une dernière bouchée, et les deux bretons se levèrent impassibles après avoir murmuré un lent « Doué ho penigo » ! Ils sortirent avec la femme.

Consternée malgré les dernières paroles rassurantes de la profédez, Mac'Harite les regardait partir. Sa douleur silencieuse effrayait Yvonne qui, aidée des voisines, aussi terrifiées d'ailleurs que la vieille servante, essaya de la distraire.

— Bien, cria tout à coup Kerias en riant, voici une belle voiture, ma foi, mère Mac'Harite, une belle voiture qui s'arrête dans la cour... Yvon est heureusement là... Vois donc Yvonne, la dame qui en descend... par Saint-Herbot, on dirait une reine !...

Mac'Harite releva la tête.

— Qu'importe, reine ou pauvre. Puisque ce n'est plus du bonheur qu'on verra au château !

— Profédez de malheur ! jura Kerias, pourquoi aussi, mère Mac'Harite donnez-vous tant d'importance à ces radotages... je vous dis, moi, que c'est la joie qui attend les maîtres... je vous le dis...

— La Vierge t'entend, Kerias, répondit simplement Mac'Harite, avec un long soupir.

Près de la fenêtre où elle s'avança, Yvonne se tenait curieusement penchée.

LA CHANSON FRANÇAISE

Le Samedi et Le Film publient également des textes de chansons françaises.

J'ai tout quitté

(Charlys-Dufas-Rick)

Disque Pathé, No 94365, par Jean Cyrano.

Disque, \$1.00; musique, 45c

I

Quand je t'ai vue, par hasard, sur ma route
Je fus séduit par tes yeux enjôleurs.
L'amour qui passe a des mots qu'on écoute.
Dans un élan je t'ai donné mon coeur...
Moi qui vivais dans la vie simple et tranquille
Dans ma famille ou près de mes amis,
Pour ton baiser, pour ton amour facile,
Sans adieu je suis parti!

Refrain

J'ai tout quitté pour toi, ma brune,
Je voulais croire en ton amour,
Ma tendresse et ma fortune,
Mes amis des anciens jours !...
Mais le bonheur s'en va trop vite
Sans un regret, sans un émoi,
C'est toi maintenant qui me quitte
Et pourtant j'ai tout quitté pour toi!

II

J'avais chez moi des habitudes chères:
Au coin du feu quand je venais m'asseoir
J'aimais la voix de ma vieille grand-mère
Qui doucement radotait chaque soir.
Je n'irai plus vers la vieille demeure
Où, j'en suis sûr, on m'attend malgré tout.
Tout près de toi j'ai cru la vie meilleure
Et tu m'as rendu fou.

III

Tu m'as quitté pour d'autres aventures,
Pour un baiser que l'on cueille en chemin.
Si dans mon coeur j'en garde la blessure
J'ai bien juré de me venger demain...
Mais, à quoi bon, tu le sais bien, je t'aime.
Si tu reviens ce soir à la maison
Je serai lâche et c'est encor moi-même
Qui demanderai pardon.

A Trianon

(Baudeau-Rémy)

Disque Pathé, No 93099, par Jean Planel.

Disque, \$1.00; musique, 45c

I

Vous en souvenez-vous, Marquise?
C'était un soir, à Trianon,
Vous aviez une grâce exquise
Dans votre robe de linon.
Près du lac vous étiez assise,
Ecoutant la frêle chanson
Que tout bas murmurait la brise,
En caressant chaque buisson.

III

Vous en souvenez-vous, Marquise?
Je fus fidèle au rendez-vous,
Mais, hélas! la place était prise:
Le Roi priait à vos genoux!
Vous l'écoutez avec ivresse,
Il fallut bien me résigner!
Mon coeur sut cacher sa détresse,
Nul ne m'entendit soupirer!

II

Vous en souvenez-vous, Marquise?
J'osai me rapprocher de vous.
Et profitant de l'heure grise,
Sur vos doigts mettre un baiser doux
Puis, de vous j'obtins la promesse
De revenir au petit jour.
Ainsi qu'un blanche déesse,
Me rejoindre au Temple d'Amour.

IV

Depuis ce moment de surprise,
Depuis ce bonheur envolé,
Je puis vous l'avouer, Marquise,
Je ne me suis pas consolé.
Mais de vous voir cela me grise
Laissons là votre trahison...
Prenez mon bras, l'heure est exquise,
Tachons d'oublier, Trianon!

AVIS — Nous prions les lecteurs qui nous écrivent d'indiquer leur nom et adresse, pour nous permettre de communiquer avec eux et de leur fournir les renseignements demandés. Vous pouvez vous procurer ces chansons, paroles et musique, sur disque ou en feuille, chez les marchands de musique de votre localité.



Au pied de la falaise, la mer venait de rejeter un corps, un pauvre corps menu, vouté, meurtri...

Une dame d'une cinquantaine d'années, très élégamment vêtue, descendait, en effet, du coupé, et précédée d'un valet de pied, pénétrait dans le château.

— Madame veuve Bertal, dit-elle au domestique.

— Madame Bertal, murmura le Marquis, que peut-elle me vouloir ?

Empressé cependant, il se rendit au salon où l'attendait la visiteuse.

— Monsieur, déclara-t-elle, je sais vous être inconnue et étant donné la gravité de démarche, il est nécessaire que je ne me nomme pas seulement. Je suis Madame Bertal; j'habite Huelgoat où mon mari, qui fut un ingénieur de mérite, m'a laissé les mines argentifères que je fais exploiter aujourd'hui.

Le Marquis s'inclina très courtois : — Inconnue, Madame, vous ne l'êtes pas, vous ne pourriez l'être longtemps; comme tous, je connais et j'estime le nom de Bertal, qu'accompagne une belle réputation de charité et d'honneur.

— Votre accueil m'est sensible, Monsieur, et me facilite beaucoup la mission que j'accomplis en tremblant un peu, je

l'avoue... Mon fils, Julien Bertal, qui a d'ailleurs eu l'honneur de vous être présenté lors de la restauration de votre beau château, n'a pas pu voir Mademoiselle votre fille, sans s'en éprendre éperdument. Aujourd'hui même, que selon votre désir, elle est au couvent, retirée du monde, son amour ne s'est pas amoindri. Il espère en outre que ses sentiments sont partagés, et je viens vous demander, pour lui, la main de Mademoiselle de Kerdec-Moëlan, votre fille.

Le pli dédaigneux qui relevait la lèvre du Marquis s'accrut plus profondément à mesure que parlait Madame Bertal.

Tout son intraitable orgueil se soulevait, devant cette démarche qu'il considérait insultante et plus que folle.

A sa fille, sa fille, une Kerdec-Moëlan, on osait proposer pareille alliance... l'impudente race que celle de ces bourgeois enrichis... qu'elle sûreté stupide, quelle astuce prodigieuse l'argent ne donne-t-il pas !... Sa main tremblait calme et souriant presque, courtois et gen-

tilhomme, malgré son émotion, en dépit de ses réflexions indignées.

Madame Bertal attendait, grave et digne. Le Marquis parvint à sourire.

— Madame, vous l'avez dit, mademoiselle de Kerdec-Moëlan n'existe plus. Ma fille est aujourd'hui soeur Agnès. Elle est allée à Dieu et ne saurait se reprendre.

— Je m'excuse d'insister, Monsieur, reprit la visiteuse, peut-être ignorez-vous que ma fille, pensionnaire au couvent de Mademoiselle de Kerdec-Moëlan, étant tombée malade, fut soignée par elle, avec un dévouement que je n'oublierai jamais. Durant les quelques jours qu'avec elle j'ai veillé mon enfant, j'ai pu percevoir les sentiments de la douce jeune fille pour laquelle mon fils n'est pas un inconnu, et que, j'oserai dire même, elle place en haute estime.

— J'ignorais en effet, Madame, reprit froidement le Marquis, j'ignorais surtout que Mademoiselle de Kerdec-Moëlan et Monsieur votre fils se fussent rencontrés... En tout cas, le fait d'estimer un

homme digne d'estime n'implique pas une idée d'affection.

Madame Bertal eut un geste lassé.

— Enfin, Monsieur, puis-je espérer que ma démarche, si téméraire qu'elle vous paraisse, sera prise en considération, et que vous voudrez bien la communiquer à Mademoiselle votre fille, qui peut-être consentira à rentrer dans la vie mondaine.

— Ma fille est au couvent, dit fermement le marquis, les bruits extérieurs ne doivent pas venir la troubler dans sa pieuse retraite.

— Pourtant, son bonheur, Monsieur ?

— Son bonheur est dans la prière, Madame.

— Quel désespoir pour mon pauvre enfant, soupira Madame Bertal, dont les yeux s'étaient remplis de larmes, vraiment, Monsieur, est-ce là votre volonté ? Ne me laissez-vous pas le moindre espoir ? Mon fils est la droiture, l'honneur, la loyauté. Il aime Mademoiselle votre fille d'une affection profonde. Confiez-lui le soin de son bonheur. Vous n'aurez pas à le regretter.

Le Marquis eut un nouveau geste de dénégation.

— N'insistez pas, Madame, il m'est pénible d'avoir à répondre par un refus; mais outre que ma fille, je le répète, est pour toujours à Dieu, une union de Kerdec-Moëlan n'est pas possible... Certes, s'empressa-t-il d'ajouter, la loyauté de votre race peut marcher de pair avec l'honneur de la nôtre, mais ruinés aujourd'hui, notre nom subsiste, et, pour lui, notre fierté et nos prétentions ne connaissent pas de bornes.

Très pâle, Madame Bertal s'était levée et tandis que le Marquis s'inclinait devant elle, elle lui rendit son salut et sortit sans une autre parole.

Maintenant, les sourcils froncés, le front sombrement songeur, la bouche pincée d'amertume, le Marquis s'absorbait en des pensées pénibles... Ah!... la pauvreté!... leur pauvreté!... que d'affronts lui devaient-ils! Ce n'est pas, puissants de toute fortune, que pareille démarche eût été tentée auprès d'eux... Non, les rois alors, les rois eux-mêmes, recherchaient leurs fils pour leurs filles... Ah! la misère... sans elle, ils eussent pu faire de cette enfant vouée à Dieu, sacrifiée au nom, la noble épouse de quelque grand seigneur... On l'eût recherchée... on l'eût aimée...

Ses traits d'une régularité antique se contractèrent violemment. Inconnus... les jeunes gens n'étaient pas des inconnus l'un pour l'autre, avait dit Madame Bertal. Où donc Iannek avait-elle rencontré cet homme, avait-elle appris à le connaître, à l'estimer, à l'aimer?

Sa pensée s'arrêta sur ce mot: aimer... aimer qui? Ce rustre! Elle, une de Kerdec-Moëlan!... Des flammes de courroux embrasèrent ses yeux. Il ne pouvait dompter l'empêtement d'une mauvaise colère, et les poings crispés, le regard dur, il murmura:

— Jamais... plutôt la voir mourir... Oui, morte, on pourrait la pleurer, ainsi on la maudirait...

Mais une pensée d'espoir soulagea son oppression... après tout, était-ce bien vrai, ce que prétendait sa visiteuse de tout à l'heure? Iannek, la douce petite novice, cachait-elle vraiment sous la robe de bure, un cœur vibrant d'amour. Il ne pouvait croire à cette passion qui lui semblait une impiété, une trahison et il la repoussait de toute la force de ses croyances les plus chères, les plus sacrées.

Chapitre XIII

Iannek attendait son bonheur. Huit jours s'étaient écoulés, sans qu'elle eut revu Julien, huit longs jours qu'elle avait passés, perdue dans ses souvenirs, bercée dans une confiance sans bornes. Bientôt, bientôt, elle vivrait la belle vie de ses rêves... quelle patience, la vision de telles joies ne donne-t-elle pas.

Iannek était heureuse, très heureuse. Sans cesse, son imagination exaltée lui présentait le spectacle des siens accueillant Julien. C'était d'abord dans le grand salon du château, dont l'aspect austère se transformait, devenait rassurant, familial, les grands fauteuils massifs, qui, de leurs bras tendus, accueillaient le héros de son cœur. Les vitraux sombres souriaient d'un rayon de soleil dans le silence de la pièce, des voix montaient joyeuses. Ah!... que le château était gai, que le château était beau, hospitalier, familial. Elle l'aimait, elle l'adorait aujourd'hui, la masse sombre enluminée de toute sa joie.

Mais le Duc paraissait le Marquis... Ils souriaient, rassurant d'un geste son Julien, étranglé d'émotion, qui leur contait leurs espérances, leurs projets, leurs rêves de bonheur. Ils souriaient plus encore, et voici que les mains se tendent, s'enlacent, se pressent... Plus loin, c'est madame Bertal l'accueillant comme sa fille... l'aimant comme sa fille... Plus loin encore, ce sont leurs noces.

Il était tard, ce soir-là, Iannek rêvait encore... Comme hier, comme demain. Elle attendait, elle attendait à toute heure... Et voici justement qu'une voix l'appelle, une voix qui résonne adorablement dans son cœur.

Pour la seconde fois, Julien s'est glissé jusqu'à elle, par le chemin périlleux dont la pensée seule la fait frémir.

Elle s'est avancée sans un cri, souriante et rassurée. Amoureusement Iannek le regarde, mais soudain une an-

goissée creuse ses traits... Comme il est pâle et défait... Qu'a-t-il, mon Dieu? Il s'est blessé peut-être? Mais Julien lui prend la main, et la même interrogation toujours?

— Iannek... Iannek... je vous aime... et vous?... parlez.

Elle sourit d'un tel sourire de tendresse qu'il ne peut pas douter.

— Je vous attendais, murmure simplement Iannek, vous voici enfin... Ah!... je suis heureuse, heureuse comme je ne pensais pas l'être et dire qu'il y a encore un degré à mon bonheur... je l'atteindrai le jour où je partirai à votre bras.

Un long soupir parvint jusqu'à elle. — Iannek, vous me voyez désolé... ah! mon Dieu, votre belle espérance de bonheur est si vivace, que je souffre de la détruire d'un mot... mais elle est morte pourtant, si vous ne consentez pas...

L'enfant eut un cri éperdu: — Julien, qu'y a-t-il qui menace notre bonheur? qui donc ne nous veut pas heureux?

Il resta sans répondre, les yeux rivés aux siens.

— Qui? répétait-elle suppliante. Mais je ne dépends que de mon père... est-ce donc lui!

Cette fois, il baissa la tête dans un aveu.

— Père c'est lui! mais pourquoi? quelles raisons a-t-il de ne pas vous accueillir comme son fils? Julien, Julien, dites-vous vrai?

Elle l'interrogeait avec une impatience fébrile, la main sur la sienne, les yeux agrandis. Il murmura, la voix grosse de larmes contenues:

— Il m'a repoussé cependant! Elle restait dans une stupeur désolée... repoussé, on l'avait repoussé, celui que son cœur avait élu souverainement... on l'avait pu repousser.

Cette seule pensée la laissait suffoquée... Jamais, jamais, pareille vision n'avait effleuré ses rêves... Cela lui semblait du domaine de l'impossible... Julien... il symbolisait l'idéal pour elle. Elle ne trouvait rien de plus noble, de plus fier, elle le parait de toutes les beautés, de toutes les vertus... et on le repoussait... mais pourquoi? pourquoi?

Des idées de ténèbres l'envahissaient, elle ne parvenait pas à sonder cet épouvantable mystère... Pourquoi? pourquoi? Elle ne savait plus que répéter ce mot dans l'affolement de son émotion. Près d'elle, Julien restait silencieux, mais elle eut un cri si désespéré, qu'il murmura enfin:

— Iannek, vous êtes mademoiselle de Kerdec-Moëlan, nous l'avions oublié, oubliant tout, sauf notre amour.

Mademoiselle de Kerdec-Moëlan... était-ce donc ce qui les séparait? Ah!... folie... folie... que lui importait son nom... lui devait-elle donc sacrifier son cœur? son cher amour? sa vie? non, non, elle repoussait bien loin cette adoration stérile... Elle aimait... elle l'aimait... aucune puissance ne la détacherait de lui. D'ailleurs, nul n'avait le droit de disposer de son cœur. C'était son seul bien, son seul bien... tout son respect filial ne saurait pas lui en commander le sacrifice à la volonté paternelle. C'eût été lâche! lâche!...

Debout devant elle, Julien la regardait avec une attention passionnée. Une désolation infinie se lisait sur ses traits, et sa voix tremblante interrogea soudain, anxieuse mortellement:

— Iannek, quand tout à l'heure, je vous ai demandé si vous m'aimiez, j'entendais aimer jusqu'à tout supporter, braver, tout oser, pour notre cher amour?

— Tout supporter, tout oser, tout braver... oui, Julien, je suis prête à tout. Pourtant, espérons encore, mon nom n'est si peu de chose auprès de vous, qu'il me faudra bien le leur dire... alors, sans doute, ils consentiront...

— Mais s'ils refusaient, s'ils commandaient l'oubli?

Elle frémit de colère. Tout son être se soulevait devant cet acte d'autorité. Elle qui, toute jeune, contractait déjà une rare discipline, se cabrait devant cette résistance... Commander... commander de telles choses! Elle eut un geste de furieux mépris, et elle cria dans une passion montante:

— Julien, je suis à vous, je vous aime, et cet amour m'est trop cher pour le sacrifier jamais... Il faut espérer en-

core, je ne puis croire à tant d'injustice et de cruauté... Julien quand ils sauront combien je vous aime, le refus ne sera plus possible.

— Iannek, Iannek, suppliait Julien, puisqu'avant tout, vous désirez parler aux vôtres, je m'éloigne d'ici sans vous, mais promettez-moi, jurez-moi que si, insensibles à vos prières, ils nous séparent encore, vous me suivrez, ma chère aimée?

Elle mit ses deux mains dans les siennes et jura lentement:

— Je vous suivrai, Julien, je vous suivrai les yeux fermés, sûre de trouver le bonheur là où vous me conduirez.

Ils se séparèrent sur cette promesse, un peu consolés tout de même. Frissonnante, Iannek le suivit des yeux... quel danger courait-il... mais à chaque pas il pouvait tomber... se fracasser la tête... Elle joignait les mains dans une prière... puis, elle respira lentement... sauvé... il était sauvé...

La nuit entière, elle resta sans sommeil. Des pensées cruelles la tenaient en éveil. Mon Dieu, son beau rêve était donc menacé!... Ils la voulaient malheureuse, non plus forcément, cette fois, mais de leur propre volonté... Jamais, jamais, elle n'aurait cru à cette peine... Elle pleurait, la tête enfouie dans ses couvertures, et parlait tout haut, la voix entrecoupée de sanglots.

Au couvent, pourrait-elle y rester à présent... y vivre loin de son cher Julien... la folie d'une semblable espérance la fit sourire.

Ils ignoraient trop combien elle aimait, ceux qui décident de son sort... quand ils sauraient, ils seraient bien forcés d'applaudir à un tel amour.

La frénésie de l'espérance la reprit. Julien l'avait effrayée, trop vite, ils se désolaient sur l'éroulement de leurs rêves. Il fallait avouer, lutter et persévérer, persévérer jusqu'à la victoire.

Elle se sentait forte d'une invisible énergie. Avec l'aube, la tristesse des choses environnantes se dissipait. A nouveau la chambre s'illumina de tout son espoir. Iannek sourit. Une grande sérénité succéda à son trouble. Oui, elle avait raison d'espérer... A ce seul mot, tout souriait autour d'elle, paisible et gai. L'influence rassurante du logis tomba sur elle. Iannek se leva et pria.

L'heure des classes ayant sonné, soeur Agnès gravit les quelques marches qui surélevaient son bureau de surveillante. Une à une, les élèves passaient devant elle. Elle répondait à leur salut, distraite, ce matin, les traits tirés, rogis.

Mais elle ne pouvait rester silencieuse. Soeur Agnès commença sa classe enfantine.

Monotone et lente, elle dictait un problème facile, tandis qu'elle songeait: « Que fait Julien? que fait-il à cette heure? loin de moi? pleure-t-il? souffre-t-il? comme moi, moi, qui flotte, tour à tour entre la crainte et l'espérance? »

Ensuite, elle pensait: « Que faisaient et voulaient son père et le Duc, et encore Jehan? » Lucienne attendait toujours sa délivrance. On attendait au château, on attendait dans une impatience fébrile... Iannek rêva de cet enfant.

Une seconde, elle s'arrêta sur cette vision, mais elle revint bientôt à son amour, à sa tristesse... Julien... Julien... ce nom seul emplissait tout son cœur...

La supérieure entra: Iannek s'était levée, étonnée de cette visite matinale.

— Soeur Agnès, dit-elle d'une voix qui parut sévère à l'enfant, votre père vous attend au parloir, veuillez vous y rendre.

Troublée, plus pâle encore, Iannek se leva. Son père était là, mon Dieu, qu'allait-il lui dire? Un frisson d'anxiété glaçait son corps... Son père... son père.

Elle l'avait tant souhaité depuis qu'elle savait son bonheur menacé, et pourtant, elle ne courait pas le rejoindre, lui avouer son amour, ses rêves, ses espoirs... courir... Soeur Agnès chancelait... Consentirait-il à l'écouter seulement? N'allait-il pas parler en juge impitoyable, et ne venait-il pas lui dire que ses rêves étaient folie... son amour une trahison... sa vie se devait à Dieu, au couvent... Alors, il lui faudrait recommencer ces jours de tristesse, plus dénués que jamais de tout son espoir, de toute sa joie... jamais... elle n'en aurait pas la force.

L'Antique....

Une théière d'argent de l'époque de George II — façonnée à Londres en 1745.



et le

MODERNE

Un exemple populaire du style d'aujourd'hui en dessin de théière d'argent.



Vous pouvez en toute sécurité confier vos précieuses pièces d'argenterie aux bons soins de Silvo — le poli liquide qui restaure rapidement tout le lustre original de ces objets.

Quelques gouttes de Silvo, quelques légers frottements et la surface brillera d'un éclat magnifique. Silvo est le poli liquide rapide et doux qu'il faut aux pièces d'argenterie qui vous sont les plus chères.

SILVO SEUL PEUT DONNER A VOTRE ARGENTERIE CE SERVICE EXCELLENT ET SUR.

Aimez-vous éprouver le Poli Silvo pour Argenterie? Demandez-en par lettre un échantillon gratuit.

SILVO
POLI POUR ARGENTERIE
RECKITTS (Oversea) LIMITED
1000, rue Amherst, Montréal, P.Q.

X-BAZIN
Enlève les POILS
Appliquez la crème X-Bazin, enlèvez en lavant — et vos dessous de bras et jambes seront débarrassés de poils superflus.
Vite, Facile, Sûr!
Prix 55c.

Essayez LA NOUVELLE **Maybelline**
NON-CUISANTE
A L'EPREUVE DES LARMES

Embellissez vos yeux de cette manière simple et nouvelle — avec la NOUVELLE Maybelline. Assombrir instantanément les cils et les fait paraître naturellement longs et brillants. S'applique uniquement et facilement. Non cuisante et à l'épreuve des larmes. Noir ou brun. 75c aux comptoirs d'articles de toilette. Distributeurs: Palmers, Ltd. Montréal.

LA REVUE POPULAIRE
975, rue de Bullion
Montréal, P.Q.
Ci-joint \$1.50 pour un abonnement d'une année.

Nom et prénoms _____
Adresse _____

Des ressouvenances affreuses lui venaient... oh!... la banalité lamentable de ces jours, tous semblables!... Elle pleurait en s'acheminant vers le parloir, où elle entra enfin. Le Marquis se tenait songeur.

Iannek vint à lui.

— Soeur Agnès, déclara-t-il, j'ai à vous parler de choses graves, à vous questionner surtout... et d'abord répondez-moi en toute franchise, comme l'exige le pieux costume que vous avez revêtu... Etes-vous à Dieu, toute à Dieu, soeur Agnès?

L'enfant baissa la tête.

— J'aime Dieu, je le respecte et je le prie.

— Dieu ne veut pas de partage, reprit-il, soeur Agnès, êtes-vous sa fille, et lui avez-vous donné tout votre coeur, toute votre vie?

— Vous m'avez vouée à cette destinée, répondit-elle, mais Dieu refuse parfois de tels abandons.

— Dieu ne refuse jamais l'offre d'une âme pure et détachée de tout lien terrestre, mais pour vous, soeur Agnès, me faut-il donc croire à un autre attachement que celui du Très-Haut? Soeur Agnès, répondez. Soeur Agnès, il faut répondre!

Iannek baissa le front, défaillante.

— Dieu n'a pas voulu de mon coeur, murmura faiblement l'enfant, puisqu'il a permis qu'un autre nom que le sien s'y vienne graver, puisqu'il a permis que ce coeur, que vous-même, mon père, lui offriez, s'emplît de tant d'amour, qu'aujourd'hui, il n'y a plus rien d'autre que lui.

D'un geste brutal, le Marquis attira l'enfant contre lui.

— Soeur Agnès, est-ce donc vrai, vous aimez?... vous aimez ce rustre, qui nous fait l'affront de son amour? Vous n'avez pas oublié que Dieu même, vous avez oublié votre nom... Pécheresse, il faut chasser à jamais cet amour détestable, il le faut doublement, et, s'il est coupable à vous, femme de Dieu, d'aimer, il est unique et parjure à mademoiselle de Kerdec-Moëlan de chérir celui qu'elle aime. Oubliez maintenant, voici votre devoir... souffrez... mais oubliez.

— Père, père, que dites-vous là, gémit-elle désespérée... ah!... ne voyez-vous pas que je suis tout amour aujourd'hui. Vous m'avez envoyée à Dieu, alors qu'en l'ignorant, mon coeur appartenait déjà à un autre... Celui-là est mon Dieu, aujourd'hui, ne me dites pas d'oublier car l'oubli n'est pas possible!

— Et que faut-il vous dire? reprit le Marquis, tremblant de colère, voulez-vous donc que j'approuve cet amour indigne, qui m'atteint et me blesse dans mes plus fières aspirations? Voulez-vous donc que je le bénisse au lieu de le maudire, comme je le maudis à cette heure!

Elle eut un cri de farouche épouvante, et à genoux devant le marquis, elle supplia à nouveau :

— Père, pardonnez-moi cette peine, si c'en est une pour vous; mais ne maudissez pas ma tendresse pour l'être le plus noble, le plus fier, le plus généreux... Père, ayez un instant de pitié pour moi... Je crois en Dieu, je le veux aimer et prier, loin de ce couvent, dans la vie... Père, je vénère votre nom, mais celui contre lequel je l'échangerai, brillera aussi d'une belle auréole de charité et d'honneur.

— Vous êtes destinée à Dieu, à Dieu seul vous devez aller... Encore une fois sachez que je maudis cet amour indigne de vous, de nous et vous commande l'oubli.

— Oh!... l'oubli, gémit-elle, désespérée...

— Soeur Agnès, reprit plus doucement le Marquis, jurez-moi d'oublier, jurez-le sur votre honneur de Kerdec-Moëlan... Alors vous aurez mon pardon et ma bénédiction.

Sanglotante, Iannek resta sans mouvement. Il répéta :

— Comprenez la sainteté des obstacles dressés... jurez.

Il lui prit la main, mais soudain un furieux mépris d'elle-même la mit debout :

— Non, je ne jurerais pas... jamais, ah... mon pauvre cher amour... j'allais le sacrifier... père, ne me demandez pas de telles choses, songez combien il m'est

cher... combien j'aime... ah... Julien, Julien!

Sa voix s'étranglait dans les larmes, elle récitait là toute sa prière de tendresse dans une révolte d'audace et de franchise, dans un débordement de passion.

— Je l'aime... je l'aime à en mourir!...

Il eut un geste de violence :

— Mourir! mourez plutôt... nous pourrions vous pleurer au lieu de vous maudire... maintenant puisqu'il en est ainsi, je vous laisse mais entendez ma volonté: jamais, Adieu, soeur Agnès.

L'enfant releva la tête, le Marquis avait disparu.

— Maudite... il pourrait la maudire un jour... ah!... mon Dieu, son amour, si grand, si frais, si pur, lui causerait-il cette malédiction paternelle... Mais Julien était toute la noblesse, Julien était digne d'eux... Elle l'avait jugé ainsi, et se refusait à raisonner ses croyances. La cruauté des siens éclatait à ses yeux, et elle fut prise d'une rage silencieuse... pourquoi la sacrifiait-on? pour son nom? orgueil mesquin et criminel, pour son nom... son nom! mais il n'était pas le sien... même!

Cette pensée l'immobilisa, saisie... c'est vrai... ce n'était pas son nom... elle l'avait oublié en ces heures de bonheur... Mais, alors... alors... elle était sauvée... Tout ce qui lui créait le stupide devoir de le repousser s'éclipsait... sauvée... sauvée... Un rire de bonheur fou, dilata sa gorge serrée de larmes. Oui, oui, sauvée... ah... Julien... quel bonheur!

Elle pleurait encore de grosses larmes précipitées, elle pleurait, inconsciente de ses larmes, toute à l'idée de ses espoirs possibles, de sa liberté reconquise, de son bonheur assuré... ses mains se joignaient, tremblantes... Elle trépinait de bonheur... exaltée après l'énerverement de la crainte de la souffrance.

Enfin... enfin... rien ne les séparait plus à cette heure. Ce n'était plus mademoiselle de Kerdec-Moëlan, qu'aimait Julien, mais Iannek Cerny... oui, elle était Iannek Cerny, elle le criait bien haut... elle en montrerait la preuve à tous... la preuve!

Une angoisse brusque poignarda son exaltation de bonheur.

La preuve! une lettre... elle l'avait encore cette lettre, mais, mon Dieu!... mon Dieu!...

Elle baissa le front, confuse à nouveau, glacée...

Oui, elle l'avait encore cette lettre, celle qui la pouvait sauver... au milieu de ses bibelots précieux, elle subsistait, mais alors sa mère? sa chère petite mère qui l'avait tant aimée! aimée jusqu'à l'adoration.

Elle restait désolée, toute sa passion filiale vivifiée soudain par ce souvenir dressé là... non; elle ne pourrait jamais! sa mère, sa pauvre chère maman pouvait reposer tranquille... ce serait indigne... elle sa fille... elle, la dénoncer... l'avouer coupable, flétrir son souvenir... elle qu'elle avait tant aimée... oh... jamais, non jamais... Et soudain, les plaintes de son coeur souffrant jus-

qu'au martyre, la faisaient songer, les mains crispées... « mais alors, c'est fini... fini son bonheur... finie la vie ». Cette lettre était la seule chose qui la put sauver... et il ne fallait pas... elle ne devait pas!

Elle restait dans une atroce agonie de découragement et d'angoisse. A bout de force, la fatigue même engourdissait sa souffrance... Iannek sortit lentement du parloir, et marcha devant elle, sans but... soudain, elle tressaillit. Devant elle, la lourde porte du couvent restait ouverte... Elle eut un instinctif mouvement de fuite, mais un voix impérieuse et douce arrêta son élan, et la fit sourire adoralement :

— Iannek... l'heure n'est pas venue... votre fuite à cette heure serait une folie, mais ayez confiance, je suis là... je veuille... je prépare notre bonheur... et vous voyez bien qu'il faudra en arriver à la fuite... vous me suivrez alors, ma chère aimée.

Chapitre XIV

Mademoiselle Anne se pencha sur le berceau enrubanné de fleurs.

— Il est ravissant, ravissant, affirmait-elle avec conviction; voyez donc, mon frère, combien notre petit Jehan fait honneur à sa famille... Il est vigoureux cet enfant.

Mortellement pâle au milieu des oreillers accumulés, Lucienne eut un faible sourire et doucement demanda :

— Est-il éveillé, ma tante?

— Certainement, ma mignonne, que voulez-vous?

— Je voudrais... l'embrasser! murmura-t-elle.

C'était bien la dixième fois qu'elle formulait ce désir vite satisfait. Jehan se pencha vers sa femme.

— C'est bien souvent que vous vient ce désir, très naturel, certes, mais vous êtes encore si faible, que cela doit vous fatiguer... soyez raisonnable bientôt, vous serez remise, et notre enfant sera tout à vous.

— Bientôt, bientôt, soupira-t-elle.

— Oui, bientôt, reprit Jehan, dont le front soucieux se rembrunit encore... mais, comment, vous pleurez, Lucienne?... vous pleurez, qu'avez-vous, dites-moi votre chagrin, ma chérie, je voudrais tant vous consoler.

D'un geste rapide, la jeune femme essuya ses yeux, puis serrant la main de son mari :

— Ce n'est plus rien, Jehan, ne faites pas attention à cette faiblesse que j'ai eue en regardant notre fils... en songeant... en regrettant... allez vous reposer un peu, mon ami, je me sens forte maintenant.

— Je suis très reposé, Lucienne, et je désire ne pas vous quitter, je m'ennuie tant, loin de vous et de mon fils.

Toujours penchée sur le berceau, Mademoiselle Anne restait silencieuse. Enfin il était né... il était là, dans ses bras presque, cet enfant tant espéré, tant attendu... enfin, c'était un fils, un héritier, un Kerdec-Moëlan.

Extasiée devant l'enfant à peine né, rien ne l'intéressait plus. La jeune mère

les inquiétait tous, elle seule demeurait calme et gaie, uniquement occupée de l'héritier de tant de dignités et de noblesse.

La journée était splendide. Une chaleur lourde oppressait les choses. Lucienne, qui, de plus en plus, respirait avec difficulté, demanda suppliante :

— Jehan, je vous en prie, ouvrez cette fenêtre, l'atmosphère est pesante aujourd'hui.

Souriant à sa femme, le jeune homme vint à la fenêtre et l'ouvrit. Du jardin une voix montait :

— Donne-moi ton bonheur... ton bonheur... ton bonheur...

Essoufflée et plus lasse toujours, Mac'Harite guettait le « louennanick », mais hélas, la profédez lui avait donné là une rude besogne... Nul rouge-gorge ne semblait consentir à lui abandonner son bonheur. Elle avait beau répéter cette prière... cet ordre... l'ankan ne le prenait pas... ah!... quelle misère était la sienne.

Elle priait maintenant, avec des sanglots dans la voix... désespérée, toute à son chagrin, si perdue dans ses supplications à la Vierge, qu'elle n'entendit pas le bruit des pas d'une jeune femme, qui s'avançait dans la grande allée.

— Pardon, madame, murmura la visiteuse, voulez-vous avoir l'obligeance de demander à madame de Kerdec-Moëlan, si ma courte visite ne la fatiguera pas?

Mac'Harite avait reconnu la jeune fille.

— Ah!... mademoiselle Laurent, murmura-t-elle, madame la Comtesse sera bien heureuse de vous voir, au contraire.

— Comment va-t-elle? s'informait Suzanne, en pénétrant à l'intérieur du château.

Mac'Harite hocha la tête.

— Voyez, mademoiselle, c'est effrayant de penser ce que je pense, mais j'ai dans l'idée que ma pauvre maîtresse n'est guère bien?

Suzanne eût voulu douter des paroles de la vieille bretonne et cependant son coeur s'angoissa davantage, lorsque, devant le lit de Lucienne, elle vit la pâleur mortelle de l'accouchée.

Suzanne serrait la main de Lucienne. Elle pensait qu'à présent, Jehan était toute à son amie. Cependant un petit être de 16 jours à peine, qui vagissait dans les fines dentelles de son berceau princier, les devait attacher l'un à l'autre, d'un lien indéfectible... Suzanne aimait trop Jehan pour regretter qu'il fut né, cet enfant qu'il adorait déjà, elle était trop bonne pour lui en vouloir d'aimer celle à qui il le devait, mais elle souffrait tout de même et elle souffrait surtout, sans vouloir se l'avouer, d'être seule à aimer, à regretter, à se souvenir.

— Etait-elle seule? pourquoi son trouble l'avait-il empêché de sentir le tremblement qui agitait Jehan, lorsqu'il avait pressé sa main... pourquoi ses yeux avaient-ils quitté si précipitamment les yeux du jeune homme, sans remarquer l'éclair passionné qui, un instant, avait pénétré le regard... ah!... Jehan n'oubliait pas. Près de sa tendresse d'époux et de père, l'immensité de leur amour subsistait et dans le silence que lui imposait le devoir, il grandissait encore, jalousement gardé et vénéré comme une belle et pieuse relique.

Maintenant, Suzanne embrassait la menotte du bébé.

Lucienne demanda :

— N'est-ce pas qu'il me ressemble?

Suzanne eut un geste approbatif.

— Je suis heureuse, déclara la jeune femme. J'ai pourtant bien désiré qu'il ait vos traits, Jehan, mais je ne savais pas... Aujourd'hui, je vois qu'il me ressemble; et c'est une joie!

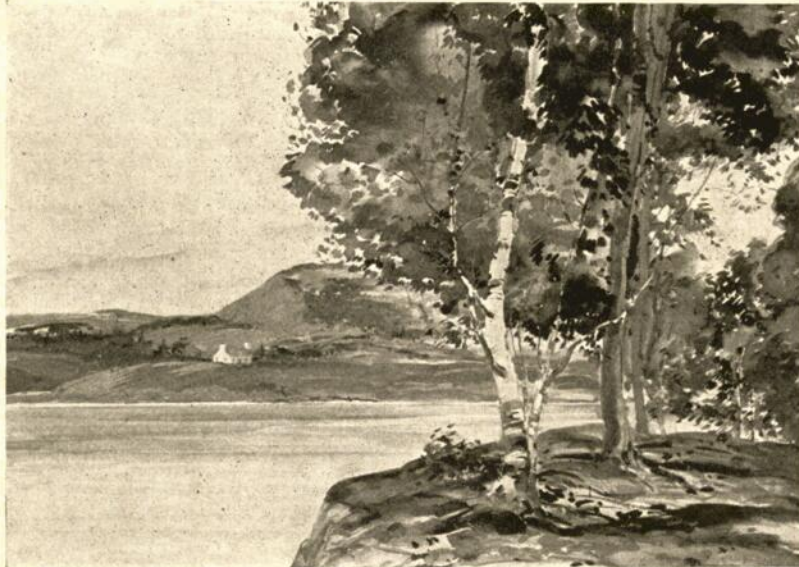
Et comme mademoiselle Anne l'interrogeait du regard, Lucienne murmura tristement :

— Au moins, mon fils fera mieux souvenir.

Jehan anxieux se pencha vers sa femme?

— Souvenir de quoi, ma mignonne? Lucienne prit dans ses mains fiévreuses, la main de son mari.

— De sa mère... de moi... Jehan, Jehan, sanglota-t-elle soudain, dites-moi que je vous ai rendu heureux... dites-moi que vous m'aimez bien...



F. L. NICOLET. — Paysage des Laurentides.

— Lucienne, ma chère petite, qu'allez-vous penser là ? murmura le jeune homme désespéré... Oui, je vous aime, vous le savez bien, ma chère petite, et votre chagrin irraisonné me fait souffrir... Mais la faiblesse que vous ressentez est très naturelle, et toutes les jeunes mères l'ont éprouvée.

Lucienne se laissait bercer, le front sur l'épaule de son mari, elle secouait encore d'un air de doute sa lourde torsade blonde. A son tour, mademoiselle Anne voulut gronder.

— Que vous êtes enfant, petite Luviennne, tenez, vous ne méritez pas d'être la maman de ce joli poupon.

Et agaçant l'enfant d'un doigt, elle reprit :

— Voyez, il vous regarde... et déjà le voilà familiarisé avec toute sa famille. Lucienne essaya de sourire.

— Non, il manque sa tante, sa petite tante Iannek.

Le front de mademoiselle Anne se rembrunit.

— Soeur Agnès sait sa naissance et certainement prie pour lui, pour qu'il soit un jour ce qu'ont été ses pères.

Soeur Agnès savait le bonheur de Jehan. Elle aimait tendrement son frère et les jours d'attente, elle avait prié pour la naissance d'un fils. Mais à présent, à demi assommée sous l'écrasement de ses rêves, de ses espérances, elle restait sans la force d'un désir même !

Aussi, pourquoi Julien n'est-il pas là, près d'elle. Tant que sa présence avait été récente, elle avait souffert, mais non désespéré.

Aujourd'hui, à toutes ses peines, ses désillusions, s'ajoutait l'horrible pensée de l'abandon.

Oh !... l'abandon !... Iannek ferma les yeux à demi, comme pour fuir cette vision, ses yeux pâlis... L'abandon... l'oubli. Elle ne pourrait longtemps s'attarder à cette pensée, non, elle ne le pourrait pas, sa raison y sombrerait... Mon Dieu, que faire ? Elle s'agitait alors, toujours debout, toujours courant, dans une horreur de l'inaction... mais le travail ne lui apportait ni calme, ni consolation... un mot est sans cesse devant ses yeux, elle le lit partout en grosses lettres menaçantes... Abandon !... Abandon !

Abandon... Il pourrait l'oublier... mais oui, le Marquis lui en avait donné l'ordre sans doute... Ne lui avait-il pas dit jamais... Comme à elle... alors... alors, qu'espérer ? sa vie à lui n'était pas enchaînée de devoirs inexorables... devait-elle perdre tant d'années de sa belle jeunesse à attendre qu'elle, l'enfant impuissante, arrive à l'âge heureux où une volonté compte, et peut s'affranchir de la volonté paternelle... Mais, non, déjà l'impossible avait raisonné son amour ; déjà l'oubli faisait son oeuvre et pourtant... pourtant...

La nuit, le jour, Iannek rêve ainsi, luttant sans cesse contre la vision déchirante. Plus pitoyable, plus martyre que jamais, vit encore la petite novice... avant, elle ignorait le bonheur, au moins, mais à présent... avoir été si près de la félicité suprême, avoir connu la joie des aveux, des serments, la joie de l'attente certaine et du retour... avoir rêvé dans la réalité... et maintenant, maintenant... ah... c'en est trop, c'en est trop pour la fragilité de ses seize ans... Elle courbe le front, lasse, sans une plainte, les yeux secs, car il est loin le temps où elle puisait une force dans le bienfaisant anéantissement des larmes. Iannek n'a plus de larmes, comme si ses pauvres yeux les avaient versées toutes.

Soeur Madeleine questionnait parfois :

— Soeur Agnès, qu'avez-vous enfin ? Vous souffrez ?

— Non ma soeur, je n'ai rien.

La douce créature souriait. Elle savait, elle seule savait. Chaque jour elle avait été le témoin discret des joies et des tristesses de l'enfant... elle seule encore savait le nom du héros : Julien... Julien aussi celui qui l'avait fait rêver, elle la disgraciée. C'était déjà un charme, et le roman de la petite novice, qui eut sans doute indigné les autres soeurs, la charmait... elle le vivait avec Iannek tour à tour attristée et joyeuse...

Il y avait trente ans, trente ans déjà, elle aussi avait connu des heures semblables ; moins éclatantes de joie, et moins teintée de tristesse aussi, car la

princesse Madeleine aimait seule... mais aimer, quelle douce chose.

Elle souriait encore à cet amour, qui longtemps, avait plané sur sa vie morose comme un rayon de soleil.

Chapitre XV

Soeur Madeleine eut une dernière prière.

— Ma Mère, soeur Agnès n'a que seize ans, soeur Agnès est une enfant, elle souffre atrocement à cette heure.

La supérieure eut un geste bref, et la voix dure :

— Ce soir, soeur Agnès ne sera plus soeur Agnès... le scandale d'hier la bannit du couvent, la sépare de nous... déjà ma lettre est prête, avertissant son père, je la chasse du couvent.

— Ma mère, le couvent entier joint ses supplications aux miennes, il sait votre indulgence, votre bonté, votre...

La supérieure interrompit brusquement soeur Madeleine :

— Mon indulgence et ma bonté ne peuvent rien devant mon indignation outrée... Soeur Agnès a profané son pieux costume, elle n'en est plus digne !

Soeur Madeleine baissa son front plissé... la veille, la veille, la supérieure elle-même, avait, dans la chambre de la novice, surpris Julien.

Mon Dieu... soeur Madeleine joignait les mains, pourquoi le Seigneur n'avait-il pas permis que ce fut elle, elle seule qui surprit les deux enfants. Comme elle les eut prévenus, défendus contre eux-mêmes... défendus... La bonne soeur sentit une vive rougeur enflammer ses pommettes fanées... Iannek souffrait tant... son coeur ouvert à toutes les miséricordes, saignait de cette souffrance... Dieu ne l'avait pas choisie, Dieu ne l'avait pas conduite là ; parce qu'il savait bien, lui, combien peu forte elle eût été en présence du bonheur de Iannek, qu'eût-elle fait ? ne les eût-elle pas rassurés, protégés dans leur fuite ? Soeur Madeleine eut un long signe de croix et mentalement se confessa à Dieu.

Elle savait bien maintenant, toute la miséricorde dont son coeur débordait... Iannek souffrait trop... jamais, jamais, elle n'eût eu le courage de briser son espoir... ils auraient fui dans la joie de leur liberté reconquise... elle l'avouait humblement, très humblement.

Mais la supérieure qui rêvait depuis un instant, s'agitait dans son fauteuil. Soeur Madeleine dut s'éloigner et promener dans le jardin, son affreuse désespérance, tandis que là-bas, dans la petite chapelle, agenouillée devant le confessionnal étroit, Iannek sanglotante confessait sa faute... sa faute d'aimer... d'adorer, si c'est une faute... Elle confessait son roman, et le coeur torturé d'angoisse, elle parlait, la pensée plus loin... plus loin.

Mon Dieu, comme elle souffrait toujours plus au souvenir de l'affreuse nuit, où exalté de passion, Julien l'avait voulu entraîner, emporter dans ses bras, à travers les dangers de la fuite.

Elle lui avait promis, juré de le suivre, elle, affolée de la résistance des siens... et pourtant, quand il était venu la chercher, une défaillance l'avait gagnée... avait amoili sa décision... et elle était restée peureuse devant lui... peureuse... au point de résister, de le laisser se désespérer... la blâmer... l'accuser de ne pas l'aimer... de ne l'avoir jamais aimé.

Elle avait sangloté, désolée de le voir tant souffrir, de souffrir pareillement, et sous l'acuité de la crise, elle avait délié... elle croyait à la passion victorieuse... un jour, béni et approuvé, leur cher amour s'épanouirait... il fallait poursuivre leur ardente revendication, et ils triompheraient, mais fuir... fuir dans la nuit... elle avait peur... elle ne pouvait pas... demain... demain.

Et désespéré, il se répandait en reproches, quand la supérieure les avait surpris. Iannek était tombée à genoux, suppliante, et pleurant malgré lui, Julien avait crié leur amour, leurs desirs de fuite, leur projet d'union... il serrait les poings avec colère, dans toute l'amertume de son désespoir... oui, ils s'aimaient, ils s'aimaient, nulle puissance ne pourrait les séparer... que lui importait le pieux costume de la soeur,



Des vacances idéales



Véritables croisières océaniques

9 JOURS - \$ 65.⁰⁰ et plus

21 et 31 juillet } PAR LE "Duchess of Richmond"
10 et 20 août }

Aller-Retour de Montréal à New-York 30,000 tonnes

CEs courtes croisières océaniques vous offrent une occasion de prendre des vacances à la fois intéressantes et originales. Songez au charme de la vie à bord d'un puissant transatlantique durant neuf jours entiers ! Vous habitez une cabine confortable, vous avez accès à des salons somptueux, la cuisine est excellente et vous pouvez prendre tout l'exercice que vous voulez sur des ponts spacieux.

Durant deux jours, vous descendez le cours majestueux du St-Laurent, puis vous naviguez deux jours encore en pleine mer avant d'atteindre New-York, où vous passez une journée à visiter ou faire des emplettes. Vous passez encore quatre jours à bord du paquebot au retour.

Essayez ce genre de vacances cette année. Aucuns frais additionnels sauf vos dépenses personnelles. Vous logez à bord, même à New-York. Pas de passeport requis.

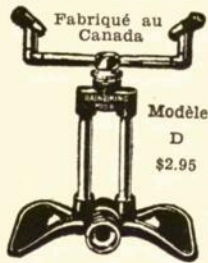
Choix de quatre croisières durant juillet et août par le "Duchess of Richmond".

Renseignements complets de votre agent de voyages local ou de tout agent du Pacifique Canadien

Pacifique Canadien

Nouvel arrosoir à gazon

C'est le nouveau RAIN KING breveté, si étonnant avec ses doubles colonnes d'eau, ses becs de haute qualité. S'ajuste instantanément pour la douche voulue — fine, moyenne et large. Projette plus d'eau, arrose plus de terrain, et de façon uniforme. De bonne apparence, 9 pouces de haut. Colonnes, bras et becs sont d'un beau laiton inoxydable; les autres parties émaillées rouge vif. \$2.95 seulement. Vérifiez le nom RAIN KING sur l'arrosoir-tourniquet que vous achetez. Exigez le RAIN KING dans les quincailleries ou magasins à rayons.



Fabrique au Canada
Modèle D
\$2.95
de nouveaux bas prix
D'autres modèles à
95c à \$6.50

Rain King

ARROSOIRS DURABLES — REGLABLES

Fabriqués, garantis par Flexible Shaft Co., Ltd. Fabrique et bureau: Ave. Carlaw, Toronto.

DOLLFUS-MIEG & C^{IE} SOCIÉTÉ ANONYME

MAISON FONDÉE EN 1746

MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D·M·C, COTONS PERLÉS... D·M·C
COTONS À COUDRE D·M·C, COTON À TRICOTER D·M·C
COTON À REPRISER D·M·C, CORDONNETS... D·M·C
SOIE À BRODER... D·M·C, FILS DE LIN... D·M·C
SOIE ARTIFICIELLE D·M·C, LACETS DE COTON D·M·C

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES
On peut se procurer les fils et lacets de la marque D·M·C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

FORD HOTELS

Choisissez l'Hotel le plus Economique, 750 chambres. Tarif:

\$1.50 à \$2.50

Simple, pas de prix plus élevés. Stationnement très facile pour autos. Et aussi autres Hotels à

Moderne à l'épreuve du feu. Location très favorable

\$1.50 à \$2.50

Simple, pas de prix plus élevés.

Radio dans toutes les chambres Rochester, Buffalo et Erie

TORONTO-MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à La Revue Populaire.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

la sainteté du lieu, il aimait d'un amour exaspéré, fou de douleur... et lorsqu'indignée, la supérieure l'avait fait chasser, il était sorti sans un mot pour Iannek abîmée dans sa désolation.

Elle souffrait à mourir... soeur Madeleine venait pourtant de lui apprendre avec des paroles douces, la décision indulgente de la supérieure, qui consentait à son repentir au couvent. La pénitence devait être longue et rigide, mais qu'importait tout cela à l'enfant. Elle avait désespéré, et Julien l'oublierait.

A cette pensée, elle défaillait de douleur.

Condamnée à la prière et à l'isolement pour le repentir de sa faute, elle était seule sans cesse, avec ses souvenirs, ses regrets, sa douleur, et elle devait vivre trois mois encore de cette vie d'austérité et de privations... seul le bon curé la venait visiter... trois mois... il comprit un jour que Dieu ne lui laisserait pas le temps de la pénitence... Il fit prévenir la supérieure...

Iannek la vit s'approcher de son lit; maternelle et douce, elle embrassa l'enfant, et pria auprès d'elle... puis éfrayée de la torpeur où semblait figée la novice elle essaya de la distraire, de la faire parler. Avait-elle des nouvelles des siens? Mais depuis huit jours, soeur Agnès était sans lettre.

Ce fut elle qui lui annonça avec de grands ménagements, la mort de Lucienne, qui s'en était allée dans un sourire à son mari, son petit enfant sur son coeur.

Iannek pleura ce jour-là, les dernières larmes que lui avait laissées sa douleur.

Chapitre XVI

Un silence de mort planait sur le château... Obstinément invisible depuis le matin, réfugié dans la chambre de sa femme, Jehan s'obstinait dans toute sa douleur.

Depuis un mois déjà, la terre s'était ouverte, puis refermée sur sa pauvre Lucienne, celle dont l'amour immense, avait fait éclore sa tendresse... morte... à vingt-trois ans... leur union si courte avait été si heureuse... pauvre enfant...

Un cri plaintif le fit se souvenir... son fils... leur fils était là, tout près... Un désir fou de le voir, de le serrer dans ses bras le saisit... il se leva, et ouvrit avec précaution la porte de sa chambre.

Dans les bras de sa nourrice, une forte bretonne, le bébé s'agitait. Jehan prit son fils.

Pauvre, pauvre petit, comme il l'aimait... il le berçait doucement, si doucement qu'il le rendormit à la fin, et penché sur la couche endentellée, où il l'avait posé, il resta une longue heure prostré, immobile.

Comme il souffrait, mon Dieu, Mac' Harite vint l'arracher à sa douleur. Vieillesse, vouée, la brave créature semblait l'ombre d'elle-même.

— Monsieur le Marquis m'envoie vous querir, Monsieur le Comte, dit-elle.

Et comme Jehan baisait une dernière fois, avant de s'éloigner, les doigts menus et rosés de son fils, elle s'agenouilla près du berceau et embrassa après lui, cette main transparente.

— Mon doux ange blanc... mon agneau sans tache, ne t'en va pas... bonne Vierge, laissez-le nous... si frêle, ah, l'an-kan, l'an-kan, tu ne l'auras pas, et pourtant, pourtant, la profédez a bien dit, une seconde fois, l'an-kan se pose sur le château... puis, puis la colombe blanche... la colombe blanche qui s'en va... malédiction... ah, quelle peine.

Mac'Harite pleurait toutes ses larmes. Une à une, elles coulaient sur son visage ridé, maigri, ravagé par tant de douleur. Dans sa pauvre âme naïve, elle s'accablait encore, s'en voulait de son impuissance... A quoi bon l'affection dont son coeur débordait, le dévouement sans bornes qu'elle vouait à ses maîtres, puisqu'elle n'avait pu encore, par ses prières mille fois répétées cependant, conjurer le mauvais sort... ah! du moins, du moins, si par deux fois encore l'an-kan devait reparaitre au château... elle

ferait... elle voulait... oui... oui... c'est cela... elle forcerait l'an-kan à la prendre, elle... elle vieille, elle rien, si humble et si menue... elle s'offrait, elle suppliait, toujours affaissée devant le berceau blanc. Mais on parlait dans la pièce voisine et Mac'Harite se souvint qu'on attendait Iannek au château. Dans quelques instants, elle serait là, sa chère petite novice tant aimée, bien malade, la mignonne, mais elle voulait vivre au moins, le temps de la soigner, de la guérir, de la voir heureuse, puisque devant tant de douleur, on pardonnait enfin.

On pardonnait.

Le marquis se promenait nerveusement, au travers de la chambre, et d'une voix qui montait, dure et violente :

— Vous savez qu'elle arrive, occupez-vous de l'installer; je ne saurais la voir.

D'un ton lassé, Jehan murmura :

— Mon père, Iannek est votre fille, puisque vous avez consenti à la reprendre, à la rappeler près de vous, vous avez pardonné.

Il lut dans son regard, une rigide réprobation.

— Je n'ai rien pardonné, dit durement le marquis... votre soeur ne m'est plus rien... je sais ses jours comptés... pour cela, pour cela seulement, j'ai consenti à son retour ici.

— Iannek est jeune, un miracle peut se produire, rêva doucement Jehan, nous devons l'espérer, mon père, et tout tenter pour cela.

— Une seule chose peut ce miracle, mais cette chose ne sera pas.

— Mon père.

Le marquis se redressa de toute sa taille déjà voûtée et braquant sévèrement son regard dans les yeux bleus de Jehan :

— Voulez-vous donc faire marcher vos passions avant vos principes?

Jehan eut un geste de lassitude, cette courte lutte agaçait sa peine.

— Quand un être est un homme brave et loyal, dit-il, les principes les plus rigoureux doivent être satisfaits. Monsieur Bertal...

Et devant le geste de violence de son père, le jeune homme reprit avec fermeté :

— Votre orgueil, mon père, vous défend de le connaître.

Le marquis ne releva pas ces derniers mots, il pensa tout haut.

— Parce qu'il est séparé de nous par tous les préjugés du monde.

— L'esprit des peuples est modifié; trop épris du passé, vous ignorez le présent.

Le marquis bondit de colère.

— Et qui donc l'a modifiée, sinon la mollesse de vos convictions, la banalité de vos consciences; oui, l'esprit des peuples est modifié, oui le présent n'est plus le passé, hélas, mais les traditions subsistent pour les coeurs comme les nôtres et nous devons, mon fils, nous montrer solidaires de nos traditions.

Jehan releva la tête et dit d'une voix tremblante :

— Par respect pour vous, mon père, par respect pour ces traditions que vous invoquez, pour notre nom auquel je me devais, j'ai fait mon devoir, ce qui m'avait été dicté comme mon devoir... J'ai immolé mon coeur à ma conscience.

Et d'une voix qui trembla plus fort :

— Dieu m'en a récompensé cependant, puisqu'il a permis que celle que j'épousais sans amour, me devienne bien chère, si chère qu'aujourd'hui, je souffre atrocement de sa perte... Mais Iannek, Iannek, dont le seul crime est d'aimer un homme dont le nom est sans passé, je ne puis, mon père, je ne pourrai jamais la condamner.

— C'est une lâcheté, mon fils... votre âme est amollie par la douleur.

— C'est mon coeur seul qui la juge... Elle l'aime... et ils sont dignes l'un de l'autre par leur mutuelle et vaillante jeunesse.

Le marquis allait répondre, quand la porte s'ouvrit, poussée par une main craintive, et Iannek parut, soutenue par Yvonne.

A sa vue, le marquis s'était levé, Iannek défaillante s'affaissa à genoux devant lui :

— Je vous remercie, mon père, d'avoir consenti à me rappeler près de vous... je sais combien cela vous a été pénible... je sais... je ferai tout pour vous prouver

ma reconnaissance et mon respect... mon père, pardonnez-moi, pardon.

Les larmes coulaient sur ses joues pâlies, et elle restait affaissée, suppliante et craintive.

Le marquis lui opposa une indifférence glaciale.

— Oui, soeur Agnès, j'ai consenti à vous reprendre, dit-il d'une voix qui voulait être calme, malgré le pardon donné, votre présence pesait à notre Mère, mais si votre faute vous éloigne quelques mois du couvent, n'oubliez pas cependant que vous restez soeur Agnès, et que votre vie entière doit s'écouler dans le devoir et la prière.

L'enfant sentit un froid sinistre tomber sur ses épaules.

— Le pardon d'une faute comme la vôtre, soeur Agnès, ne s'obtient qu'au prix de mille sacrifices, et je n'ai rien pardonné, moi, rien oublié non plus... soeur Agnès, vous avez à renier un passé que j'ai maudit... souvenez-vous qu'il faut arracher de votre coeur toute espérance, ma volonté d'hier est ma volonté d'aujourd'hui... Jamais, jamais, jamais !

Iannek resta affaissée sans la force d'un mouvement.

Jamais, jamais, ce cri lui semblait le glas funèbre de ses dernières et timides espérances. Jamais, jamais, ces mots s'inscrustaient douloureusement dans son cerveau, et elle resta l'âme perdue dans un océan de douleur.

Jehan s'approcha de sa soeur, tandis que le marquis sortait, ayant dicté ses après volontés.

— Iannek, je suis là, moi, pauvre petite, si ma tendresse pouvait adoucir tant d'épreuves !...

Il l'avait relevée et l'observait avec une muette désolation. Tout le lent travail de sa douleur qui avait échappé au marquis, le frappait... Oh! oui, ses jours étaient comptés à la pauvre enfant, sacrifiée... sacrifiée à des préjugés absurdes, chimériques. Et il fut pris d'une rage silencieuse.

Il berçait Iannek doucement, comme il avait appris à bercer son fils, son tout petit enfant, et elle se laissait faire, s'attardant dans cette paix, le coeur en dérive... Elle ne se remettait pas de l'effondrement de ses dernières espérances, car un instant encore elle avait songé... si avec ce pardon qu'il semblait lui accorder en la rappelant auprès de lui, si son père allait consentir... Oui, elle avait rêvé cela de toute la force de ses convictions ardentes, de sa foi tenace... Elle rejetait à la cruauté aux siècles barbares... pauvre folle, qu'allait-elle rêver! Mais ce nom, ce nom, bien le sien désormais, son seul nom, puisqu'un soir de lutte, brisée du combat de ses révoltes d'amante et des plaintes éperdues de sa tendresse filiale, elle avait dans un beau geste de victoire, à la flamme même d'un grand cierge, éternité à jamais la chère lettre qui lui en donnait un autre... Ce nom élevé devant elle comme un mur, lui barrait toute espérance, et il lui semblait odieux maintenant, ce nom vénéré de tous, ayant pris des proportions de puissance et d'autorité... odieux au point qu'aux heures d'énergie, elle se criait à elle seule : « Tu es Iannek Cerny », et cela lui était très bon et très doux.

« Tu es Iannek Cerny ! » et à ce nom, il lui semblait que sa mère tressaillait d'aise dans le fond de sa tombe close.

Soutenue par Jehan, Iannek gagna sa chambre.

Chapitre XVII

Maintenant le duc et le marquis avaient repris leur place au château près de Jehan, près de l'enfant.

Jehan ne se remettait pas de toute sa douleur. Il errait toujours taciturne et solitaire. Le travail ne lui apportait ni paix, ni consolation. Aux heures seules, où près de son fils il s'arrêtait, il retrouvait son sourire pour un sourire de l'enfant adoré, qui, seul, le semblait rattacher à l'existence.

Iannek souffrait plus cruellement encore. Elle aussi promenait dans la campagne ses rêveries douloureuses, ses regrets, ses remords, car un remords affreux lui tenaillait l'âme... celui d'avoir

été lâche devant la fuite, la fuite rêvée cependant. Et elle s'accablait de reproches.

Ah, oui... lâche, lâche qui n'aime pas assez pour tout oser, tout braver, principes, préjugés, foi ardente, et malédiction même, lâche, qui peut raisonner quand le coeur parle, pleure, crie sa souffrance... ah, elle devait fuir... elle l'avait promis, juré... Sa faiblesse l'avait fait parjurer, parjurer à toute la religion de sa tendresse... parjurer à ses croyances les plus sacrées... parjurer à Julien, son Dieu !

Iannek ferme à demi ses yeux meurtris de larmes.

Et maintenant... maintenant, c'est fini... La liberté après laquelle elle soupirait, on la lui a rendue... elle était là, jusqu'au jour où il lui faudrait à nouveau, reprendre le couvent... elle se sentait un fardeau encombrant qu'on se rejetait tour à tour... et voilà ceux pour la bénédiction desquels elle avait résisté à Julien, à son amour... ceux-là qui n'avaient pour elle, ni tendresse, ni pitié, ni indulgence même, pour lesquels elle n'était rien... rien qu'un peu de leur nom... Ah, la liberté, ils la lui avaient rendue... ils s'admiraient pour cette générosité... mais que lui importait à présent d'être libre, dans ce désert où jamais, jamais, il ne reviendrait plus, que lui importait d'être libre, dans cet isolement sans limites... elle était seule, bien seule cette fois! Elle pouvait pleurer et souffrir, sans aucune espérance... Au fond de son coeur, s'agitait comme une bête de proie prisonnière, toute la force de son amour, et elle ne vivait plus que pour se rassasier éperdument de son supplice.

Ce jour-là, après avoir en vain, cherché MacHarite, pour lui transmettre un ordre du marquis, Iannek sortit du château pour s'égarer dans la lande.

Chaque jour, elle refaisait ce cher trajet, où chaque pas éveillait tant de souvenirs... elle se hâtait, avec l'impatience d'une amante qui va au rendez-vous... Et de loin, le marquis l'observait les lèvres serrées, le regard dur. Un mirage de sa colère la lui montrait telle sa mère, toute passion. Il frappait avec violence le fauteuil sur lequel il s'accoudait et il murmurait révolté : « Soutenue par notre faiblesse, elle recommencera ! »

Iannek s'égarait dans la lande. Elle nourrissait en son âme, une religieuse tendresse pour les choses de la nature, et marcha longtemps, longtemps, sans but... soudain elle tressaillait... l'Angelus sonnait... Inconsciemment elle se signa, et son regard se fixa sur la chapelle, qui, au loin, dominait la mer, sans limites... elle y avait tant prié autrefois... et aujourd'hui?... jamais depuis son retour, elle n'avait voulu y repaître... jamais...

Puisque toute espérance lui était refusée, qu'eût-elle fait à l'autel de ce Dieu qui peut tout et qui ne voulait rien pour elle, entêtée dans sa faute... Qu'a-t-elle dit à Dieu, qui la voulait sans tache, qui par la voix de son ministre, le prêtre vénéré, lui commandait l'oubli, la pénitence qui immolait son coeur pour le salut de son âme, alors qu'elle n'était plus qu'amour, qu'elle ne voulait qu'aimer, qu'être aimée... Et elle se révoltait... elle blasphémait dans ses rébellions furieuses... Ce Dieu du pardon... de la miséricorde... de l'espoir... ce Dieu qui appelle et console chacun, il la rejetait plus, et depuis quinze jours, elle vivait ainsi, en impie, plus lasse, plus désolée, seule infiniment.

Aujourd'hui, qu'avait-elle ? Une défaillance la gagnait, il lui semblait que son coeur se gonflait... Les cloches de l'église prenaient à cette heure, une beauté solennelle... elle pleurait... elle gémissait... Une force surnaturelle ployait ses genoux, joignait ses mains... et elle comprit tout à coup la puissance de la prière, se souvenant aussi de cette parole du bon pasteur décédé : « Les grandes douleurs éloignent quelquefois de l'autel les âmes trop vivaces, nous les connaissons ces folles révoltées, qui échouent cependant toujours au pied de la croix. »

Iannek affaissée à terre pria... Elle pria, mêlant à sa prière les plaintes de sa souffrance — Bonne Vierge, sau-

vez-moi, pauvre pêcheur, bonne Vierge, je vous offre mon âme... mais pourquoi ai-je tant souffert? pourquoi avez-vous permis, avez-vous voulu? bonne Vierge et vous Seigneur, détachez mon âme de tout lien terrestre... Mais je l'aime... jamais je ne pourrai l'oublier... Vous ne pouvez pas me demander cela, je l'aime... je l'aime !...

Et oubliant la Vierge, elle criait sa désolation à la lande immense... Julien, Julien ! Il pleurait sa solitude de visions folles... Julien, pardon... Julien, mon Julien, viens, je te suivrai, j'ai tant souffert... tu ne me diras pas toi, qu'il faut souffrir encore... alors viens... est-ce toi ?

Avec des yeux fous, elle regardait des choses irréelles. Dans son délire, elle soupirait sa torture, ses épouvantes, ses nuits de démence et de torpeur... et brisée, alors, elle s'affaissait mourante sur le sable, la tête enfouie sous son bras replié... Jamais, jamais, elle ne le reverrait... il n'y a plus de miracles... Ah, si du moins elle pouvait mourir... mourir... oui, mon Dieu, au moins cela, donnez-moi le ciel... Et elle recommençait de prier, brisée par ces douloureux combats, jusqu'au soir, où désespérant de tout, de Dieu, de la vie, de Julien même, elle reprenait, tel un fantôme, le chemin du château.

Mais ce soir-là, que se passait-il ? On allait, on venait, affairé, en larmes... C'étaient les cris d'Yvonne, les gémissements de sa mère... la voix calme du duc surmontait tout... et Iannek présentait un malheur.

Oui, un grand malheur... une affection chère, un dévouement sans bornes qui s'en étaient allés.

Au pied de la falaise, la mer glass venait de rejeter un corps, un pauvre corps menu, voûté, meurtri... celui de MacHarite, MacHarite, la servante fidèle dont la vie n'avait été que pour la vie de ses maîtres. MacHarite, sa seconde mère, MacHarite dont l'âme simple, dont le coeur fidèle s'étaient faits leurs... MacHarite avait forcé l'an-kan de la prendre... elle s'en était allée à bout de douleur, vers la grande mer qui attire, enveloppe, caresse, si traîtresse et si belle... elle lui avait crié sa peine, et la mer bleue l'avait appelée plus près, plus près encore... sans doute, pour bien tout entendre... Comme une bête dévouée, elle avait rampé à ses pieds doucement, doucement, les baisant de sa vague caressante, MacHarite n'avait pas eu peur... elle avait prié encore... puis la grande haleine de l'océan l'avait grisée, et elle était tombée tout d'un coup, les bras en croix, en murmurant : « Bonne Vierge, pitié pour eux ! »

De son suaire mouvant, la mer l'avait enveloppée.

Chapitre XVIII

Depuis huit jours déjà, MacHarite dormait son dernier sommeil là-bas, au fond du petit cimetière breton.

Huit jours... Dans son lit à colonnes, Iannek s'agita doucement et peu à peu se souvint.

Pauvre... pauvre chère vieille MacHarite... Morte, morte... Iannek se rappela soudain la terrible vision... La vieille servante étendue, ruisselante dans la cour du château, puis sur le lit où on l'avait transportée, si pâle, si pâle... et l'empressement du docteur qui se multipliait, tentait tout... la désolation si grande, si sincère des siens... enfin, ce mot prononcé tout à coup... morte !... Ce mot tombant comme une massue sur sa faiblesse... sur sa douleur...

Dès lors, elle ne se souvenait plus de rien... elle s'était évanouie, et, à cette heure seulement, elle reprenait contact avec la vie, pour souffrir à nouveau.

Elle voulut se lever, mais elle était si faible, que pour se soulever sur sa couche, elle dut s'y reprendre à deux reprises.

Assise, la tête lui manqua, et elle tomba sur ses oreillers avec lassitude... Bonne Vierge allait-elle mourir ainsi ? Elle ne se révoltait pas. Pourtant, une pensée l'obsédait. Elle voulait bien mourir, mais mourir dans la lande, près du grand menhir où elle l'avait vu, lui, pour la première fois, les yeux rivés au rocher sauvage où elle posait magiquement son château de fées.

Déprimée par trop d'acidité

Il ne peut sûrement y avoir de doute quant à l'efficacité, contre l'acidité, d'un remède dans un cas aussi opiniâtre que celui dont nous parle cette femme :

« Durant plusieurs années, je souffris d'acidité sous diverses formes », écrit-elle. « Cette acidité devint telle, que le matin je me levais très déprimée et souffrant de douleurs aiguës. J'essayai les Sels Kruschen et l'effet fut vraiment magique. Les douleurs disparurent et la dépression s'en alla comme un nuage chassé par le vent. Je prends Kruschen chaque jour depuis, c'est-à-dire depuis environ cinq ans, et il n'a jamais manqué de produire son effet merveilleux ». Mlle E. M. H.

L'efficacité de Kruschen doit être attribuée au fait qu'il neutralise les acides et en favorise l'élimination de l'organisme. Et en stimulant l'action régulière des organes éliminateurs, Kruschen empêche l'accumulation de ces acides nuisibles, qui sont la cause de tant d'ennuis après les repas.

NE SOUFFREZ PLUS!



C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleur dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de vingt-quatre pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

Ne manquez pas d'acheter...

Le Film

qui en plus de ses nombreux articles publie un roman complet

EN VENTE PARTOUT : 10 cents

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Elle eut une volonté d'énergie, et se dressa d'un trait. Maintenant, elle était debout... le plus dur était fait, lui semblait-il.

Et on entra à ce moment. Yvonne d'abord si triste dans ses vêtements de deuil, puis le docteur avec Jehan et le duc. Ils s'étonnèrent de la trouver debout, chaussée, mais elle semblait ne pas les voir, absorbée, avec la hantise de s'habiller, de rejoindre la lande, le menhir... et le docteur eut un geste, un hochement de tête qui disait clairement que la fin approchait, qu'elle s'en irait ainsi, tout doucement, comme en un rêve... un jour... deux jours... au plus, et ce serait fini.

On la laissa sortir, elle marcha seule d'ailleurs par un miracle de volonté.

Jehan la suivait de loin, triste à mourir, ne songeant même plus à retenir ses larmes... Le marquis la vit s'éloigner sans un geste. Il se drapait dans un insurmontable orgueil... Elle l'avait trop accablé aussi, trop humilié par cet amour avoué et dont elle mourait... D'abord il l'avait plainte dans sa coupable passion, tant qu'il avait espéré l'en guérir, mais aujourd'hui... l'ombre terrible de l'indifférence était entre eux... Il ne souffrait pas, que pouvait espérer Iannek mieux que la mort qui la délivrerait de toute peine, alors que nulle joie ne lui semblait promise.

Sur un geste d'Iannek, Jehan s'était écarté. Elle marchait d'un pas ferme, et d'une voix qu'elle entendait seule, elle essayait de chanter. Puis elle se retourna et fixa une seconde le château crevassé qu'elle n'admirait plus cependant. Elle l'enveloppa d'un sourire triste, d'un suprême adieu... adieu aussi à la rude végétation épineuse qui l'entourait... Iannek s'enfonçait dans la lande pour y vivre sa dernière heure, dans le décor de son beau rêve.

Elle défaillait, mais entêtée dans son désir de vivre un instant encore, elle aspira longuement les pénétrantes odeurs de la sève et marcha à nouveau... La voici près des menhirs... Tout là-bas, tout là-bas, elle le voit celui vers lequel elle s'achemine avec tant de peine... mais déjà la mer monte... C'est l'heure de la maré haute... qu'importe... voici le chemin, elle s'y engage au mépris de toute prudence.

Ce court trajet parut un siècle à son impatience. Iannek s'affaisa enfin sur la grande pierre centenaire.

Elle ne respirait plus qu'avec peine, mais qu'elle était bien ainsi, dans le décor de leur première rencontre... qu'elle était heureuse de tant souffrir... de comprendre qu'elle allait mourir... Une impression de tristesse s'exhalait de toute chose, et soudain, dans le silence qui emplissait l'immensité, un bruit se fait entendre... un bruit étrange... qui frappe Iannek, la fait tressaillir... trembler presque... un bruit de pas dans le lointain et qui ajoute à la tristesse de l'heure; Iannek se fait plus petite près du géant de pierre qui abrite son agonie, et soudain, elle a un cri de folle, un cri de bête traquée qui voit la liberté... Julien Bertal l'a reçue dans ses bras.

— Iannek, oh, ma Iannek, soupire-t-il. Elle ne répond pas. Cette joie a été trop forte pour sa faiblesse. Elle s'est évanouie !

Mon Dieu, que faire... Julien l'a soulevée dans ses bras robustes... comme elle est pâle et légère, sa chère aimée... immatérielle presque... va-t-elle mourir ainsi, à l'aube de leur bonheur, car elle est à lui, maintenant, pour toujours... il est venu la chercher... il l'emporte... elle ouvre les yeux et soupire :

— Julien, vous ne m'avez pas oubliée ? Julien vous m'aimez encore ?

Elle écrasait le visage contre sa poitrine, et sa voix se brisait dans un sanglot d'énergie et d'espoir.

— Vous oublier, Iannek... Ah ! quand on aime comme je vous aime, l'oubli n'est pas possible.

Elle eut un cri de bonheur, éblouie de cette brusque félicité.

— Ah ! mon Julien, pourquoi ai-je tant souffert... tant désespéré... tant douté de vous, j'ai pu douter de vous !

Il la serrait sur son cœur, et ses baisers pleuvaient toujours sur les petites mains qui s'accrochaient à lui.

— Ne parlez plus, Iannek... Je t'aime, je ne sais plus rien d'autre, je t'aime... je n'ai jamais cessé de t'aimer,

et tu me fais mal... avoir douté de moi... oh, ma chérie... ma chérie, ne dis plus rien... viens... tais-toi !

Elle chancelait à nouveau, il l'emporta dans ses bras, légère comme une enfant... il se hâta, une fièvre l'avait saisie... celle de la fuite... il fallait se sauver maintenant, emporter loin de là son cher trésor...

— Ma chérie, mon silence n'était pas l'oubli... fuyons vite... je vous aime... je t'aime... je n'aurais jamais pu t'oublier et tu devais te le dire dans la confiance de ton cœur.

Elle soupira et s'accrochant à lui désespérément :

— Mon Julien, pardon... Julien, me pardonnerez-vous cette peine ? par pitié pour tout ce que j'ai souffert.

Il sourit de bonheur... qu'avait-il dans le cœur pour sa précieuse Iannek d'autrefois que son amour ?... Il l'aimait... il ne savait plus que cela. Il l'aimait et elle était à lui... que ses peines étaient loin devant cette félicité. Et dans un rire, il dit, s'arrêtant une seconde :

— Nous partons, ma Iannek, n'as-tu plus peur ? dis-moi que tu veux bien me suivre cette fois ?

Il l'avait mise debout devant lui, et l'interrogeait d'une voix doucement impérieuse.

Il vit des flammes d'amour dans ses prunelles.

— Je suis à vous... mon fiancé... ah, oui, partons... partons !

Elle trouvait des énergies insoupçonnées sous le fouet de son espoir, et forte, presque guérie, elle voulut marcher jusqu'à la voiture qui les attendait et les emportait dans le grand trot de ses cheveux.

Où fuyaient-ils ? Iannek n'en savait rien, que lui importait d'ailleurs ! Il le lui dit sans qu'elle l'eût questionné. Ils allaient à Paris où s'étaient installées depuis un mois déjà madame Bertal et Paulette.

Chez sa mère, ils attendraient la réponse du marquis auquel ce matin même Julien avait écrit, renouvelant sa demande.

Iannek sourit, heureuse, apaisée; toutes ses peines s'effaçaient dans le rayonnement de la félicité présente.

Tard dans la soirée, ils s'arrêtaient à l'entrée d'un petit village choisi par Julien pour y passer la nuit. Iannek était si faible, il s'effrayait de sa pâleur, de la faiblesse, qui dès qu'elle ne veillait plus la faisait défaillir...

Dans ce village, sur le seuil d'une humble maison, une femme les attendait. La nourrice de Julien si dévouée et si tendre. C'est elle qui reçut des bras de

Julien, la petite fiancée épuisée et la porta sur le lit tout prêt, dressé à côté du sien.

Elle la veilla toute la nuit, désolée de la trouver si faible. Près d'elle Julien veilla aussi, il avait pris dans les siennes la petite main de Iannek et il souriait chaque fois qu'elle levait vers les siens, ses yeux tirés de fatigue.

À la fin elle s'endormait et Julien s'aperçut qu'il pleurait.

Chapitre XIX

Malgré tout son bonheur, Iannek ne se remettait pas, elle s'affaiblissait chaque jour. Julien avait appelé auprès d'elle l'un des maîtres de la faculté. Il avait parlé d'épuisement nerveux, d'anémie... d'un mal de langueur aussi. Il hochait la tête d'un air de doute et de tristesse, et Julien comprit qu'Iannek ne se remettrait pas.

Après cette consultation, et malgré les paroles d'espoir que le docteur lui avait dites, paternel et doux, l'enfant n'essaya plus de se lever même. Avait-elle compris, elle aussi, les malades ont d'étranges lumières... d'ailleurs elle avait tant souffert avant ce grand bonheur, que cela avait brisé le ressort de toutes ses énergies.

Mais madame Bertal veillait. Elle était là, la bonne mère si dévouée, qui ranimait leur courage, ravivait leurs espérances, éveillait leurs souvenirs... avaient-ils oublié le voyage projeté au lendemain de leurs noces ?... et la petite maison qu'ils voulaient faire bâtir tout là-bas, au pied de la falaise... Elle reprenait tous leurs rêves d'autrefois, tout ce qu'ils n'osaient plus évoquer maintenant.

Iannek pleurait, la tête abandonnée sur son épaule.

— Ne pleurez plus, la berçait-elle, tandis que de son autre bras elle emprisonnait la tête de son fils; il faut sourire, mes enfants, nous voici réunis... est-ce pour pleurer ? Non, certes. Ah ! les vilains enfants auxquels il faut rappeler leur bonheur... ma chérie, pensez à vous remettre bien vite, bien vite, pour que nous célébrions vos noces... Paulette ne parle plus que de sa chère Iannek, sa sœur... mais oui... allons, courage ma mignonne, il faut être grande fille quand on est fiancée !

Elle souriait en réunissant leurs mains sous les siennes. Et Iannek et Julien se reprisent à espérer. Un immense apaisement descendait en eux, une foule de projets endormis prenaient forme.

Iannek se leva. Elle allait mieux. La forte confiance que Madame Bertal passait en elle... et puis avec l'espoir, des craintes naissaient... elle avait besoin de s'étourdir encore... que serait la réponse du marquis ? Elle n'y voulait pas songer et toujours sa pensée y revenait.

— A quoi bon vous torturer, mes enfants, disait Madame Bertal, et d'ailleurs, pourquoi ne consentiraient-ils pas maintenant ? Vous êtes leur fille, et ils ne peuvent ignorer encore ce qu'est mon fils, notre Julien.

Rien ne pouvait abaisser l'orgueilleuse assurance maternelle.

Iannek l'adorait pour cela et la remerciait d'un long regard. Puis Madame Bertal la comblait. Chaque jour, c'étaient de nouveaux présents, des bijoux les plus riches, des toilettes somptueuses et l'enfant émerveillée vivait dans la féerie d'un rêve princier. Jamais elle n'avait soupçonné tant de richesses, pauvre petite, élevée dans l'orgueilleuse pauvreté des siens.

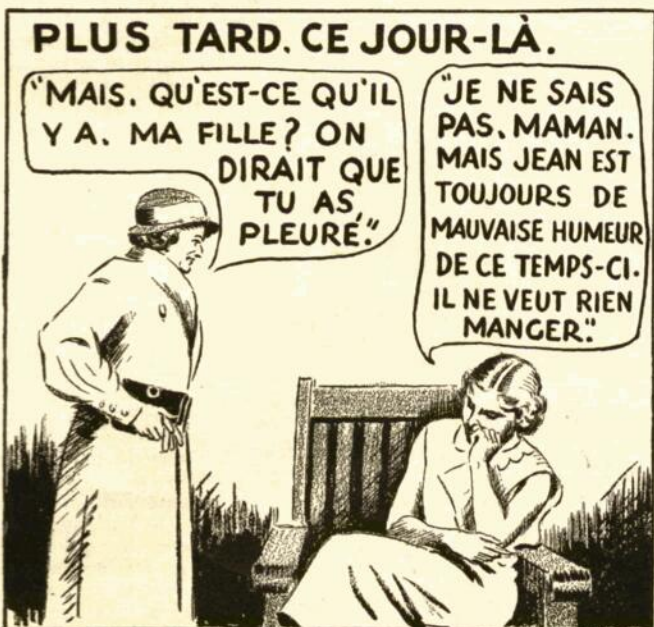
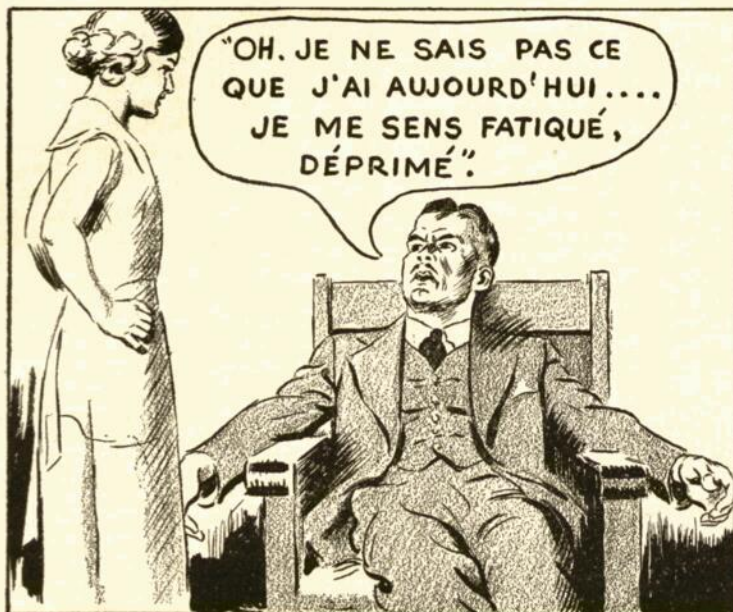
Quelques jours après leur arrivée à Paris, au matin d'une nuit qu'elle avait passée si faible qu'ils en tremblaient encore, Julien lui avait glissé au doigt l'anneau nuptial, anneau si petit, qu'on eût dit un bijou d'enfant. Pour cela elle avait fait tomber de son doigt la riche bague des fiançailles des Kerdec-Moëlan; elle l'avait voulue ainsi, semblable à celle de sa mère, et maintenant elle regardait sa petite main où brillait le seul anneau, déjà béni par le prêtre. Elle ne voulait plus rien autre, pleurant de joie, blottie dans les bras de Julien. Et toute la journée, elle avait été debout s'occupant de tout, de ses toilettes, de son trousseau qu'on venait de livrer... de celui de Julien... Il ne parvenait pas à calmer l'activité de sa fiancée.

Où Iannek recouvrait des forces... un miracle allait-il se produire ?... Déjà



Julien l'a soulevée dans ses bras robustes... Comme elle est pâle et légère, sa chère aimée !

... ET ILS VÉCURENT ENSUITE HEUREUX ET CONTENTS grâce à la bière **Dow** OLD STOCK





Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestation, à Gypsia Products Co. P.R. 55 W. 42 St., New-York

Un Magazine à la mode

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

est incomparable parce que, depuis 45 ans qu'il existe, il s'est toujours adapté à la mode du jour, quand il ne l'a pas devancé.

DANS CHAQUE NUMERO :

Deux feuilletons
Articles documentaires
Nouvelles illustrées
Pages amusantes
Chroniques diverses
Chansons françaises
Modes féminines
Dernières nouveautés

EN VENTE PARTOUT

10 cents

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESETTE CIE, Limitée, Prop. 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada.

elle semblait guérie par son bonheur, oui, guérie...

Madame Bertal elle-même commençait à espérer. Elle pria tant pour cette joie. Elle offrait tant de sacrifices, tant de sa vie à elle, pour le bonheur de son fils... et après chaque prière, chaque offrande, chaque vœu nouveau, il lui semblait qu'Iannek allait mieux, qu'elle souffrait moins... elle veillait jalousement sur cette douleur apaisée...

Un matin, une lettre de Jehan leur parvint. Envoyé par le marquis, il arrivait et demandait à Julien de venir au-devant de lui.

Iannek s'agita à nouveau... Elle était sûre de Jehan, mais qu'allait-il dire? Ne venait-il pas envoyé par un père impitoyable? Et dans une angoisse infinie, elle vécut les deux heures que devait être l'absence de Julien.

Deux heures!... un siècle... Heureusement, Madame Bertal était là, qui ne la quitta pas, angoissée elle aussi, mais si douce, si paisible en apparence, calmant d'un mot d'espoir les craintes constantes de Iannek.

Deux heures... Julien reparut enfin. Sans un mot, il entra. Il se tenait dans l'embrasure de la porte, semblant dissimuler quelqu'un, souriant, bien que son cœur saignât affreusement.

Hélas, Jehan n'apportait que la malédiction du duc, la malédiction du marquis qui reniait sa fille, la rejetait loin de lui, fermait sa porte sur elle, la condamnait, non plus au couvent, mais au cloître perpétuel, sans la revoir jamais.

Mais cette affreuse malédiction, Iannek devait l'ignorer. Oui, Julien n'avait pas eu besoin de parler, de conter ses craintes malgré ces dernières heures d'espoir, Jehan savait bien qu'Iannek était

Sans un cri, elle se dressa toute pâle, tendit les bras, et mourut de joie.

Julien s'affaissa auprès d'elle... morte... morte, sa chère Iannek... C'était donc fini de tout son rêve, de tout son bonheur... Morte... ah... Iannek... Iannek!

Jehan en larmes, pressait les mains du jeune homme... Madame Bertal prit son fils dans ses bras.

Mais Julien répétait toujours un mot, un seul mot: morte, morte...

Madame Bertal parla:

Non, quelque chose restait encore d'Iannek, quelque chose qui ne mourrait pas: son ardent souvenir et plus tard, plus tard...

Julien releva la tête vers le Christ, qui reposait maintenant sur Iannek.

L'immortalité l'éblouit de la splendeur d'espérance.

EPILOGUE

Deux ans plus tard.

Jehan prit son fils dans ses bras:

— Seras-tu bien sage, mon chéri, durant l'absence de papa?

L'enfant, un superbe bébé blond, tout frisé, rit d'un rire clair d'enfant heureux et gâté:

— Bébé pas saze... bébé taquinera Yvonne, bébé fera grimace à tante Anne et puis bébé veut pas que tu t'en ailles. Jehan eut un soupir.

— Hélas, pauvre mignon, que je voudrais ne pas le devoir!

Et, après un long baiser, doucement, il posa à terre l'enfant, qu'Yvonne emporta bientôt, en le faisant rire aux éclats.

Sans enfants encore, la jeune femme s'était prise d'une affection passionnée pour son jeune maître devenu son tyran.

DANS

La Revue Populaire

du mois D'AOUT

Le Vieux Puits

Par Max du Veuzit

à la fin de sa vie, et ils avaient ensemble, conclu à un pieux mensonge.

Et voilà pourquoi, malgré sa peine, Jehan s'efforçait de sourire. Elle ne le voyait toujours pas, alors doucement, il dit:

— Iannek.

Elle l'aperçut. Tout son cœur s'en alla vers les yeux bruns qui brillaient dans l'ombre.

Elle dit, la voix étranglée d'émotion:

— Ah, Julien, eh bien?

Julien murmura doucement:

— Iannek, voyez qui je vous amène!

C'était Jehan, Jehan qui courait vers elle et l'embrassait.

— Jehan, vous êtes là, près de moi, c'est donc que vous ne m'en voulez pas... que mon père a pardonné... qu'il consent... ah... si c'était cela, Jehan... si mon cher amour se pouvait trouver béni... approuvé... s'ils s'étaient avoués, ceux desquels je dépends, ce qu'est Julien... mon Julien, que vous devez aimer, Jehan, pour tout ce qu'il incarne de loyauté et d'honneur... pour tout ce qu'il m'a déjà donné de bonheur... pour tout ce que je lui voue d'amour... ah, quelle joie, Jehan!... quelle joie!

— Iannek, je vous apporte le pardon de mon père.

Elle eut un cri de bonheur; Julien s'était mis tout près d'elle et il répéta:

— Le pardon de votre père!

Iannek s'affaissa dans ses bras. Ses yeux extasiés s'emplirent de la caresse prolongée de son regard, et à la voir si belle, éclairée du rayonnement des joies sublimes, il dit encore:

— Son pardon, et aussi, ma Iannek, son consentement à notre union.

— Notre union... ah... Julien, quelle aurore... mais que mon bonheur m'apporte... que je suis lasse... Julien... Jehan... Julien!

Jehan aperçut le marquis qui rentrait après une courte visite à la ferme voisine.

— Père, déclara-t-il d'une voix calme, pouvez-vous me donner quelques instants, il faut que je vous parle, et dans quelques jours je vais vous quitter.

Le marquis eut un geste de surprise.

— Pour longtemps, Jehan?

— Oui, murmura gravement le jeune homme, oui, mon père, pour longtemps, deux ans peut-être...

— Mais encore, Jehan?

— La vie inactive, qui est ici la mienne, ne saurait plus longtemps convenir à mes goûts, puis, je ne suis pas riche, je dois donc travailler, la fortune de ma femme appartient à mon fils...

— En partie, Jehan... en partie seulement, et selon les vœux de Lucienne.

— En totalité, mon père, je refuse toute part qui pourrait l'amoindrir... Tout ce que je veux conserver de ma chère Lucienne, c'est son souvenir, toujours vivace. Si du ciel elle peut nous entendre, à cette heure, qu'elle sache bien que, quels que soient les événements futurs, je lui garde dans mon cœur, un respect infini, une tendresse profonde qui ne finira qu'avec moi-même.

— Vous êtes tuteur de votre fils!

— Pour quelque temps, mon père, je vous confierai cette tutelle. Je dois m'éloigner... je suis ingénieur, vous le savez... J'ai donc accepté un poste d'ingénieur aux Mines Argentifères...

— Jehan, avez-vous donc oublié ce que nous a fait cet homme, ce Monsieur Bertal qui les exploite... ce que nous avons souffert.

— Pardonnez-moi, mon père, de vous dire que votre orgueil a fait tout le mal, si vous en avez été la victime, que fut Iannek et celui que vous nommez, dont le cœur est à jamais brisé?

Un éclair de colère traversa les doux yeux bleus du marquis. Sa farouche rancune subsistait toujours; que lui importait la souffrance de cet homme, que sa douleur avait maudit.

Mais il se calma soudain, trop absorbé dans les événements présents:

— Laissons ce passé, Jehan, hélas, je n'en suis plus à compter les épreuves, mon orgueil, dites-vous, a fait tout le mal... non, certes, je ne place aucun orgueil dans le devoir, et le devoir me commandait d'agir ainsi... mais je le répète, pour l'instant, laissons ces souvenirs pénibles, tous ces fantômes d'un passé détesté, revenons à vous-même... parlez...

— Oui, dit Jehan avec une émotion mal maîtrisée, il est temps que je parle, mon père, mais avant de vous faire la peine que je ne puis empêcher, laissez-moi vous rappeler, une seconde, que jusqu'à ce jour, j'ai agi selon votre conscience, je ne dis pas selon la mienne, je me suis incliné devant vos décisions sans les discuter jamais. Par mon mariage, je vous ai libéré, je me suis libéré moi-même, de ce que vous regardiez comme une dette au château de nos pères, le sauver à jamais, j'espère de la ruine et de l'oubli... Un fils m'est né. Maintenant que je me suis acquitté envers mon nom... voulez-vous me permettre de penser à mon propre bonheur?

Le marquis eut un geste de surprise, et sa secrète angoisse se trahit.

— Je vous croyais heureux, Jehan, auprès de votre fils, auprès de nos, mais vous n'avez rien laissé paraître!

— Ce que j'avais accepté comme un devoir, par respect pour vous, mon père, devais-je donc l'accomplir en témoignant de toute ma douleur? D'ailleurs, ma femme très chère, je le répète, par sa grande tendresse, avait calmé ma peine, et pourtant...

— Pourtant?

— Je dois partir, mon père...

— Vous avez pu vous taire jusqu'à ce jour...

— Voici deux ans seulement que ma pauvre Lucienne est morte... j'ai souffert de cette perte, et, bien que dans mon cœur, depuis des années, un amour ait subsisté, je ne pouvais pas... je ne devais pas... mais aujourd'hui, il faut que je parle... je puis être heureux... J'aime, mon père, et je veux épouser celle que mon cœur a élu souverainement, Mademoiselle Laurent.

Le marquis se leva violemment:

— Vous n'oserez jamais, Jehan! Ce serait renier nos traditions de race... si aveuglé par la passion que vous soyez, Je fais appel à votre conscience, à votre bonheur!

— Ma conscience ne saurait me blâmer de vouloir être un homme... qu'ai-je été jusqu'à ce jour? qu'ai-je fait dont je puisse me parer... qu'ai-je ajouté à la gloire que j'ai trouvée dans les plis de mon berceau... J'ai payé la dette au Nom... avec quel argent?... Mon honneur... mais c'est l'honneur même qui me guide aujourd'hui... Je suis pauvre, je n'épouse pas une femme riche, je veux travailler pour elle... elle, la loyauté et l'honneur.

— Laissons Jehan agir selon ses désirs, dit une voix grave derrière eux.

Jehan se retourna. Le duc se tenait doux et grave.

— Partez, mon fils, murmura-t-il, il y a peut-être de la vérité dans vos revendications... il faut s'incliner... nous sommes encore d'un siècle où l'on puisait tout le bonheur dans le devoir... pourrez-vous être vraiment heureux... je l'espère pour vous, mon fils, mais hélas, quel doute paralyse mon espérance.

Il tendit la main au marquis, qui avait à cet instant une inoubliable et frappante physionomie de douleur et de désespoir...

Mais d'un geste doux, le duc avait pris sa main et y portait celle de Jehan. L'heure devint solennelle.

— Que le Dieu qui nous voit nous assiste, dit-il d'une voix lente... Où est l'erreur? Dans le passé ou le présent, quel sera l'avenir? L'avenir des Kerdec-Moëlan...

— Notre race s'achève, murmura le marquis désespéré, il n'y a plus de Kerdec-Moëlan!

F I N

Les Mondes Invisibles

(Suite de la page 11)

que la zone Jupito-Martienne est un royaume de Lilliput ayant au moins deux mille sujets connus par la phototélescopie, mais il y en a sûrement bien davantage ? Des calculs que j'estime loin d'être exagérés portent leur nombre à cent mille au moins et il faudrait encore ajouter à cela la quantité prodigieuse, incalculable des « poussières » allant de la grosseur d'une pointe d'aiguille à celle d'une maison de dix étages.

Imagine-t-on l'existence d'un « terrien », si elle était possible, sur l'une de ces petites planètes large d'une dizaine de milles... Il ne pèserait guère qu'une once ou deux en raison des lois universelles d'attraction et serait capable de bonds extraordinaires d'un mille de longueur grâce auxquels il ferait le tour du monde... du sien, bien entendu — en une ou deux minutes; mais ceci est du ressort de la fantaisie, restons dans la science pure.

Le monde invisible qui nous occupe, cette foule énorme s'agitant dans ce qu'on croyait un désert, se déplace sans arrêt comme la multitude des autres astres qui brillent au firmament et les récentes observations, très méticuleuses, nous ont renseigné sur le chemin suivi par ce cortège d'errants. La science astronomique a marqué alors un point de plus, ou plutôt deux points car il s'agit de deux routes, puis elle a continué ses investigations sans paraître se douter qu'il découle une conséquence capitale de la fixation reconnue de ces routes. A mon avis du moins.

Le nombre immense d'astéroïdes circulant entre Mars et Jupiter se partage en deux groupes distincts suivant chacun leur route. Le premier groupe, catalogué E. A. I. 1932 par les astronomes décrit une ellipse qui l'amène au voisinage de Jupiter et lui fait ensuite traverser l'orbite de Mars mais il passe toutefois à une distance de la Terre située en dehors de cette orbite; il accomplit ce voyage en 1011 jours.

Le deuxième groupe, catalogué H.A. 1932 suit une route plus courte; il se rapproche moins de Jupiter que le premier mais, par contre, il coupe l'orbite de Mars et même celle de Vénus. Il y a donc une notable durée de son parcours (près d'un tiers) pendant qu'il est entre la Terre et le Soleil. Le voyage total dure 608 jours et c'est ce dernier qui a une grande importance pour nous.

Nous savons que les températures terrestres ont une périodicité d'environ onze années comme le cycle solaire et qu'elles atteignent

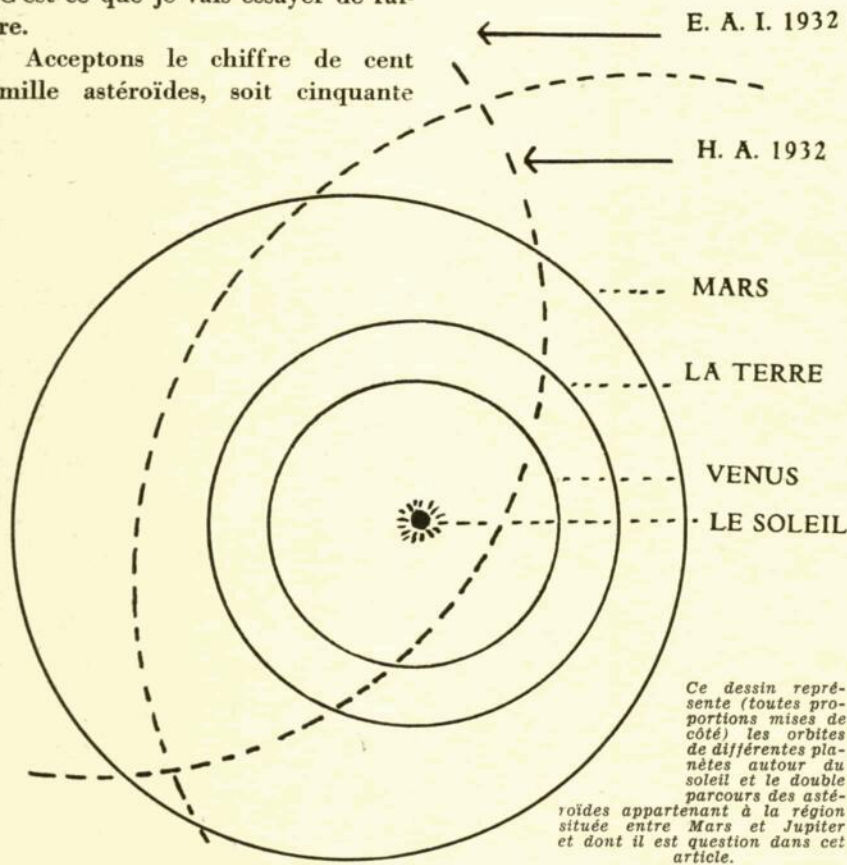
leur maximum quand les taches solaires sont au minimum; ces conclusions sont celles de Kopper, Nordmann, Newcomb, Abbott et autres savants astronomes; ils ont dû, toutefois, avouer ceci: « Il y a des fluctuations thermiques, d'ordre général, qui ne peuvent être expliquées par la seule influence des taches solaires. »

Cet aveu a été, en son temps, consigné dans le Bulletin de la Société Astronomique de France et je ne crois pas qu'on ait, depuis lors, donné une théorie plausible de ces variations de température. C'est ce que je vais essayer de faire.

Acceptons le chiffre de cent mille astéroïdes, soit cinquante

Mais il y a ceci: les astéroïdes ne sont pas, ne peuvent pas être espacés régulièrement le long de leur parcours; très denses à certains endroits ils sont très clairsemés en d'autres et forment donc un écran dont l'influence est fortement variable. Il en résulte forcément, fatalement, l'arrêt important ou presque nul de rayons solaires, d'où variations sensibles de température sur le sol terrestre.

Cette hypothèse est d'autant plus acceptable que les corpuscules du groupe H. A. 1932 ne se chiffrent probablement pas par



Ce dessin représente (toutes proportions mises de côté) les orbites de différentes planètes autour du soleil et le double parcours des astéroïdes appartenant à la région située entre Mars et Jupiter et dont il est question dans cet article.

mille pour chaque groupe, c'est un minimum sans doute mais néanmoins ne le dépassons pas; cela suppose donc cinquante mille corps solides qui passent successivement entre la Terre et le Soleil et s'y trouvent en permanence dans la proportion d'un tiers relativement au chemin parcouru.

Si les astéroïdes du groupe H.A. 1932 étaient répartis régulièrement le long de leur parcours, nous en aurions donc, régulièrement aussi seize à dix-sept mille qui s'interposeraient entre nous et le soleil; ils formeraient une sorte d'écran très léger puisqu'il serait formé de fragments espacés mais s'opposant tout de même au passage d'un certain nombre de rayons calorifiques. Pratiquement nous ne nous en apercevions pas parce que ce serait un état de choses permanent et la terre recevrait du soleil une quantité de chaleur donnée qui serait toujours la même.

une cinquantaine de milliers de fragments de toutes grosseurs seulement, mais qu'il faut y ajouter de véritables et immenses nuages de poussière cosmique de nature à en amplifier fortement les effets.

Il suffit de bien peu de chose pour arrêter la chaleur solaire au passage, en totalité ou en partie; c'est un fait dont on se rend compte facilement à la sortie de l'hiver avec l'irrégularité de la fonte des neiges selon les endroits où elle se trouve; des amas d'astéroïdes et de poussières cosmiques dans l'espace doivent donc infailliblement jouer le même rôle.

D'autre part, ces mondes minuscules et invisibles forment des amas qui change continuellement de forme ainsi que de distances entre eux; ainsi s'expliquent les variations fantaisistes de température que nous subissons parfois et qu'on a, jusqu'ici, vainement tenté d'expliquer.

MILLE Surprises



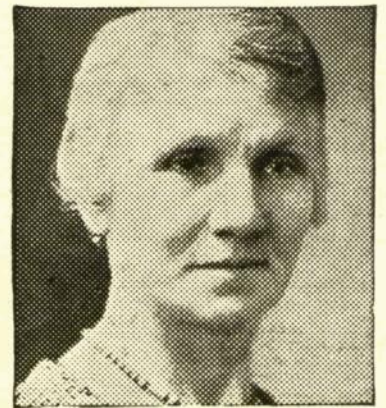
Vous attendent

Venez respirer l'atmosphère de relèvement, de progrès et de prospérité qui emplit cette formidable exposition agricole et industrielle. Ecoutez cette célèbre fanfare de Kneller Hall. Toute britannique. Sans égale. Voyez le spectacle principal des fêtes du centenaire de Toronto: 1500 acteurs costumés qui font revivre l'ascension de la capitale ontarienne pendant un siècle. Parcourez d'un coup d'oeil les progrès universels dans l'industrie, l'agriculture, la mode, le sport, la science, les arts, l'automobilisme, la mécanique, la musique et les voyages. Mille surprises vous attendent dans une ville de rêve dont l'aspect carnavalesque rappelle celui de Venise et de Vienne. C'est une année exceptionnelle.

Colonel F. H. DEACON ELWOOD A. HUGHES
Président Gérant général
CENTENAIRE DE TORONTO

EXPOSITION Canadienne Nationale TORONTO LE 24 AOUT AU 8 SEPT. 1934

Faible-Etourdie-Sans sommeil



Soulagée dès la première bouteille

... A L'ÉPOQUE DE L'ÂGE CRITIQUE

« J'étais faible, fatiguée, incapable de faire mon ouvrage. Tout mon système était malade—étourdie—incapable de dormir. Je fus soulagée dès la première bouteille de Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, j'ai continué d'en prendre. Je le recommande pour les femmes de mon âge. Il m'a soulagée de toutes façons. »—Mme Ant. Brunet, Reserve Mines, Cap Breton, N.E.

La santé de plus d'un demi million de femmes, s'est améliorée, en prenant

Le COMPOSÉ VÉGÉTAL de LYDIA E. PINKHAM

Employé depuis 60 ans, par les Femmes

LE SOLEIL Produit une BRULURE!



JE VIENS vous dire que le soleil brûle comme le feu, et que ses brûlures comme toutes les autres — demandent un vrai remède contre les brûlures — l'Unguentine.

L'Unguentine contient ce qu'il faut pour soulager la douleur, pour calmer la peau brûlée du visage, des épaules, des jambes... et pour la guérir rapidement. C'est le remède standard contre les brûlures, employé par les docteurs, hôpitaux et postes de secours depuis presque 50 ans. Il n'y a qu'une UNGUENTINE. Le tube doit porter le nom "NORWICH" 50¢ chez les pharmaciens.

NOTE : Les brûlures du soleil ne sont pas les seules en été. L'on peut toujours se brûler au camp, ou avec le moteur de l'auto et du canot. Mieux vaut toujours avoir de l'Unguentine sur soi. Employez-la pour les coupures, égratignures, éraflures, morsures d'insectes et le lierre du Canada (toxicodendron) tout l'été. L'Unguentine est un puissant antiseptique, un pansement chirurgical calmant sous forme d'onguent. Elle soulage la douleur et hâte la guérison.

Unguentine

Un produit Norwich
Pharmaceutical Company,
Ltd. Fort Erie North,
Ontario.

LA REVUE POPULAIRE

975, rue de Bullion
Montréal, P.Q.

Ci-joint \$1.50 pour un abonnement
d'une année.

Nom et prénoms

Adresse

Conversation avec Monsieur le sénateur Raoul Dandurand

(Suite de la page 7)

peu ou prou du traité de commerce franco-canadien. Il était en négociation, et les agrariens du Sénat français, avec M. Méline à leur tête, mettaient des bâtons dans les roues. Bref, le traité était en panne.

La veille de mon départ de Montréal, je reçus un coup de téléphone d'un M. Lefèvre, que je ne connaissais pas. Il m'adjura, si je m'occupais du traité, de ne pas abandonner les animaux. Je n'y comprenais rien. Il m'expliqua : Il est, il est vrai, difficile de passer les animaux gras au marché parisien de La Villette, où un syndicat d'éleveurs nous crée des difficultés; alors, abandonnez à la rigueur les animaux gras. Mais surtout ne lâchez pas les animaux maigres. Les herbagers français en ont besoin.

Je comprenais de moins en moins cette histoire de vaches grasses et de vaches maigres. Je priai mon correspondant d'éclairer ma lanterne, en m'envoyant un rapport à Paris. Ce qu'il fit; et le rapport était très clair.

A Paris, le traité avait été préparé par M. Doumergue, et M. Cruppi, ministre du Commerce, en était un peu jaloux. J'en fus averti, et me promis d'utiliser cet atout. J'allai voir M. Cruppi. Je me présentai : sénateur canadien. M. Cruppi me demanda où j'avais appris le français — sur les genoux de ma mère, répondis-je. Je suis Canadien français, c'est ma langue. M. Cruppi découvrit ainsi le Canada, et dans la joie de cette découverte, il me donna l'accolade. Il était de Toulouse, je lui dis que j'étais d'ascendance méridionale, et nous devinmes une paire d'amis.

Il faut vous dire que M. Cruppi, qui était avocat, ne connaissait pas plus que moi la question. Vint M. Fielding, notre ministre des finances et notre négociateur officiel. Je servis d'interprète entre M. Fielding et M. Cruppi.

Ce dernier nous dit un jour: Les sénateurs ne sont pas satisfaits de notre projet de traité. Faites-moi donc une concession pour contenir ces vieilles barbes. — Vieilles barbes! Je suis sénateur moi-même, dis-je en riant. M. Fielding demanda dans quelle branche les Français désiraient la concession.

— Dans le domaine de l'agriculture, dit M. Cruppi.

Je me rappelai alors le coup de téléphone et le rapport de M. Lefèvre. Je dis à M. Fielding: Je sais ce qu'il faut faire. Il faut abandonner les animaux gras, et ne pas lâ-

cher les animaux maigres. Nous primes un taxi, et je l'emmenai à l'hôtel lui montrer le rapport Lefèvre. Il fut convaincu. Et nous offrîmes les animaux à M. Cruppi. Celui-ci accepta, mais pendant une semaine nous avons travaillé ensemble à faire le partage des animaux gras et des animaux maigres. Après cela, nous disions que nous avions gardé les boeufs ensemble.

Le traité tout prêt, il y eut une nouvelle difficulté: L'Angleterre avait un traité de commerce accordant à la Suisse la clause de la nation la plus favorisée. D'aucuns pensèrent que ce traité anglo-suisse était applicable au Canada, et que tout avantage accordé à la France serait ipso facto accordé à la Suisse. Quelle affaire!

J'ai connu beaucoup d'hommes politiques français pendant ces tractations. Un jour M. Caillaux entra dans un bureau où je me trouvais. Il ressemblait comme deux gouttes d'eau à notre député de Lévis, Carrier, que je savais en France à cette époque. Je me dis: Mais qu'est-ce que Carrier vient faire ici? Et j'allais le lui demander à lui-même lorsqu'on me présenta à M. Caillaux. Voyez-vous que je lui aie dit: Qu'est-ce que vous venez faire ici?

— Quelles personnalités célèbres avez-vous connues?

— A peu près toutes, surtout plus tard, à la Société des Nations. En 1925, quand je fus élu président, un Français qui n'était pas de France, j'étais un peu la bête curieuse. Tout le monde voulait me voir.

J'ai bien connu M. Doumergue. En 1908, nous avons inauguré ensemble le monument à Montcalm, près de Nîmes. J'ai connu M. Poincaré, Briand, Doumer. Ce dernier ressemblait à Israël Tarte: même physique et même verbe saccadé.

J'ai aussi connu des hommes qui se rapprochent davantage de vos opinions à vous. J'ai bien connu Georges Claude; ce grand savant est mon ami. Au Cercle Interallié, il vient toujours s'asseoir auprès de moi, parce qu'il est sourd et il dit que ma voix est une de celles qu'il entend le mieux.

— Monsieur le Sénateur, vous savez que je me suis attaché à la figure de Laurier. J'aimerais vous entendre parler de lui.

— Dans ce cas, il faudra que vous reveniez me voir. J'aurais trop à dire. Songez donc: j'ai été en contact intime avec lui de 1895 à sa mort en 1919. J'ai bien 200 lettres de lui. Je parlerai beaucoup

de lui dans mes Mémoires, que j'achève. J'ai servi d'intermédiaire entre lui et Mgr Langevin qui avait été mon professeur, au moment où, sur la question des écoles, les deux hommes étaient en froid. Mgr Langevin m'écrivait des lettres confidentielles. Et je lui répondais tout simplement: Voici la réponse de monsieur Laurier à votre lettre confidentielle que je lui ai montrée.

— Quelles sont actuellement les questions qui vous préoccupent?

— Je préconise le vote obligatoire, et j'insiste là-dessus. Parce que d'élection en élection les dépenses électorales augmentent. Elles atteignent des chiffres astronomiques. On se bat à coup d'argent, et pour reprendre le mot d'un de mes amis ce sont des armées de mercenaires qui s'affrontent. D'ailleurs il y a longtemps que je demande le vote obligatoire. J'en avais parlé à monsieur Laurier. Je ne l'avais pas tout à fait convaincu; il restait un peu sceptique, mais non hostile à mon idée.

— Monsieur le Sénateur, je suis ici pour être indiscret. Puis-je vous demander si ces fauteuils si imposants, si décoratifs, celui-ci surtout avec les armes du Canada, n'ont pas une valeur particulière de souvenir?

— Celui que vous me désignez était le fauteuil du premier ministre, à Québec, de mon beau-père. L'autre, ce beau fauteuil en chêne, d'une apparence moins pompeuse, et d'ailleurs dessiné par Laliberté, était mon fauteuil de président du Sénat à Ottawa. La coutume était de donner son fauteuil au président lorsqu'il se retirait. Je crois que cela ne se fait plus depuis quelques années, parce que c'est maintenant un fauteuil monumental, donné par Londres, et en quelque sorte historique.

Des souvenirs, il n'en manque pas dans le grand salon-cabinet de travail d'Outremont. Tableaux, bronzes, médailles, ils sont les témoins d'une facile et grande carrière, semée d'honneurs et de bonheur. Semée de deuils aussi.

Ils vont être les témoins d'une jolie scène.

Le sénateur Dandurand nous parle encore de sa récente démarche auprès du président Roosevelt pour décider les Etats-Unis à reprendre leur place à la Société des Nations. L'argumentation est adroite. La S.D.N. est fille du président démocrate Wilson, dont Roosevelt

(Suite à la page 56)

Variez la teinte de vos ongles avec votre robe



Corail

Les ongles Corail sont éminemment jolis avec des toilettes blanches, rose pâle, beige, grises, bleues, noires et brun foncé. Aussi chic avec n'importe quelle couleur foncée (sauf le rouge) si elle n'est pas trop sombre.

Rose

Le Rose est une teinte féminine fort agréable avec toute robe de couleur. C'est souvent la teinte préférée à toute autre par les blondes. Pleine de distinction et de charme avec les roses pastel, la lavande et les bleus. S'associe bien avec le vert foncé, le noir et le brun.

Rubis

Le Rubis est un nouveau rouge vraiment rouge. Prenez-le avec n'importe quelle robe de couleur si vous désirez paraître gaie et pétillante. Convient particulièrement aux robes blanches ou noires et aux différentes teintes de pastel pâle.

SI VOUS ETES UNE DAME de la bonne société, vous avez sans doute remarqué qu'un des secrets de beauté est aujourd'hui la variété dans la couleur des ongles.

Au Ritz... sur les paquebots transatlantiques... à l'opéra... ou au cabaret sélect — dans tous les lieux où se réunissent les femmes du meilleur monde, les mains font étinceler leurs ongles brillamment teints.

Toutes les teintes! Celle qui fait le mieux ressortir votre toilette. En effet, le contraste est le grand secret de cette nouvelle mode.

C'est ainsi qu'il n'y a rien comme des ongles d'un Rubis brillant pour donner un charme irrésistible à une robe

blanche fort simple. Et quelle séduction discrète procurent des ongles Corail portés avec vos toilettes bleu pâle, beige ou grises!

Ce n'est pas plus difficile que cela. Vous constaterez avec étonnement comment des ongles d'une teinte appropriée imposeront n'importe quelle robe — et aussi celle qui la porte — dans une foule.

Essayez cela et faites-en l'expérience! Choisissez vos couleurs parmi les six jolies teintes Cutex... Naturel, Rose, Corail, Cardinal, Grenat et Rubis. Le Cutex, comme vous savez, est fabriqué par une autorité mondiale en manucure — et est célèbre sur les cinq continents. Il renferme les plus chic

couleurs... facile à poser... ne se fendille ni ne s'écaille... ne change jamais... et dure longtemps! Allez dès aujourd'hui choisir vos teintes Cutex préférées. En vente dans tous les magasins.

Pour le manucure complet, employez le Cutex Remover & Nail Cleanser, le

nouvel Oily Polish Remover, le Poli Liquide, le Blanc pour les ongles (crayon ou crème), l'Huile ou la Crème pour les cuticules et la nouvelle Crème pour les mains.

NORTHAM WARREN, Montréal, New-York, Paris



2 teintes de Poli Liquide Cutex et 4 autres accessoires à manucure... pour 12¢

NORTHAM WARREN, Dépt 4A7

Case postale 2320, Montréal, Canada

Ci-inclus 12c pour le nouveau Nécessaire Cutex à manucure, comprenant le Poli Liquide Naturel et une autre teinte indiquée par moi: Rose Corail Cardinal Rubis.

Poli Liquide **CUTEX**

Élégant
Peu coûteux

Fabriqué au Canada



PRÉCIEUSES RECETTES ANCIENNES ET MODERNES

Un des livres de recettes les plus intéressants jamais offerts aux Canadiennes françaises vient d'être publié par les fabricants de la farine Purity. Il renferme 100 recettes économiques modernes de pain, gâteaux et pâtisseries avec une nouvelle méthode détaillée facile à suivre — et choisies par une autorité française dans la fameuse édition anglaise du livre de cuisine Purity. Aussi plusieurs excellentes recettes en usage depuis des générations dans les vieux manoirs et couvents de Québec — inchangées et dans leurs termes originaux. Magnifiquement imprimé et illustré, ce livre vous sera toute une révélation — il vous épargnera plusieurs fois son coût. Envoyez seulement 15c à Western Canada Flour Mills Co., Limited, 4105 immeuble Board of Trade, Montréal, Qué.



Pour bridges et thés d'après-midi, les sandwichs au Paris-Pâté sont un vrai délice. Délicat... exquis... un véritable régal.

PARIS-PÂTÉ
PARIS MEAT PATTY



CUISINE ET CUISSON AGREABLES, MERVEIL- LEUX RESULTATS

Vous ne pouvez imaginer la différence obtenue avec MIX-MASTER. Il faut l'avoir, l'essayer, s'en servir. Vous apprécierez alors cette merveille. Comment il supprime le travail de la cuisine. Il fait à peu près tout — électriquement — pas de travail manuel.

Il écrase si bien les patates qu'elles sont crémeuses et fondent dans la bouche. Mélange les breuvages et bat les oeufs dans un rien de temps. Fouette la crème en plus gros volume, mélange admirablement la pâte à gâteaux, toujours également. Fait tout le travail manuel plus complètement et mieux qu'à la main. Vos deux mains restent libres pour d'autres travaux. Chaque bol tourne automatiquement sur plate-forme à billes. Complet tel que la gravure avec deux bols de verre en vert jade, double batteurs, corde longue, etc. Prix seulement \$24.75.

Des attachements pratiques peuvent être fournis, pour extraire le jus des fruits, hacher la viande, trancher les légumes, peler les patates, ouvrir les boîtes de conserves, mouliner le café, affûter les couteaux, mélanger les breuvages, polir l'argenterie. Voyez-le dans les quincailleries, magasins électriques ou à rayons ou écrivez à

Flexible Shaft Co. Limited
357, avenue Carlaw, Toronto.

• Bons résultats CHAQUE fois

MIXMASTER

Marque enregistrée. C'est le seul malaxeur électrique de ce nom.

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM \$1.00 pour 1 an ou 50c pour 6 moi.

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE CIE, LIMITEF,
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

LE DRAPEAU JACQUES CARTIER

(Suite de la page 10)

si bien mérité, Jacques Cartier est l'un de ceux qui l'ont servi le plus utilement en frayant le premier aux hommes apostoliques le chemin de ces terres auparavant inconnues ».

Lorsque Samuel de Champlain se rendra au confluent de la rivière Sainte-Croix et du Saint-Laurent pour y préparer sa grande oeuvre, il retrouvera les débris du fort où Jacques Cartier avait planté une croix. Ceux qui avaient été les témoins des hauts faits de l'énergique découvreur n'étaient plus là pour narrer son héroïsme et son dévouement, mais Champlain, sans doute, songeant à la bravoure de son compatriote, se sentit ému à la vue des arbres de la forêt qui, dans leur murmure, semblaient exhiler le nom du glorieux capitaine blanc.

C'est à Jacques Cartier, le premier des fameux découvreurs qui explorèrent le continent nord-américain, que revient l'honneur d'avoir rendu possible le rayonnement de la puissance des monarchies de France et de la culture française en Amérique. Dans ce pays qu'il a ouvert à la civilisation s'est transplanté et développé un rameau de la chrétienté. La figure historique de cet homme chevaleresque domine notre histoire et demeure notre modèle national, car il a le premier accompli en terre canadienne des actions héroïques qui sont pour nous une source féconde d'inspiration patriotique. Son souvenir est cher à nos coeurs. Jacques Cartier et le Canada sont deux noms magnifiquement et inséparablement unis.

En ces jours de fêtes commémoratives, les descendants des preux de la Nouvelle-France sont heureux et fiers de proclamer qu'ils doivent leur existence nationale à Jacques Cartier. C'est avec des accents enthousiastes et sincères qu'ils lui rendent un hommage émouvant et éclatant.

Le Drapeau « Jacques Cartier »

Dans la langue héraldique cet emblème patriotique se lit comme suit : d'argent à une filière de gueules et d'une croix d'azur chargée d'une fleur de lis d'or et cantonnée de quatre feuilles d'érable de sinople. Cette description peut se traduire en langage ordinaire de la façon suivante: le champ ou fond blanc du drapeau est entouré d'une étroite bordure rouge et traversé, dans sa longueur et sa lar-

geur, par une croix bleue portant en son centre une fleur de lis d'or (couleur jaune), dans chaque angle du champ se trouve une feuille d'érable verte.

Voici la signification de chacune de ces pièces. Le champ blanc représente le Canada à l'époque des explorations du Découvreur, une terre vierge. Il symbolise aussi la neige qui couvre le territoire canadien durant la saison hivernale. Il figure encore notre fleuve grandiose où les caravelles de Jacques Cartier restèrent prisonnières des glaces durant le rigoureux et douloureux hiver de 1535-36.

Le même fond blanc représente également le champ des drapeaux arborés en Amérique sous le régime français.

La croix du drapeau est le symbole des croix érigées par Jacques Cartier, lesquelles furent l'avant-garde de la grande armée des croix qui exprimeront aux cours des siècles les sentiments de foi de tout



Ecusson patriotique composé d'après les pièces héraldiques du drapeau « Jacques Cartier »

un peuple. Les croix ont une destinée comme celle des nations qui les vénèrent. C'est, pour le Canada français, le crucifix que les missionnaires élèvent vers le Ciel en approchant des sauvages pour les évangéliser, c'est « la croix du martyr » qui consomme leur sacrifice sublime; c'est la croix des huttes qui furent le berceau de la religion chrétienne; c'est la croix des chapelles sise dans l'enceinte des forts; c'est la croix des églises paroissiales qui du haut du clocher porte vers Dieu les prières des fidèles.

A son aurore, l'histoire de la Nouvelle-France, notre pays, commence, à l'est, par l'érection d'une croix et, à son crépuscule, s'achève, à l'ouest, par l'érection d'une autre croix. C'est au lendemain de la mémorable bataille de Carillon que le général Montcalm, répétant le geste de Cartier, fit dresser sur

le monticule où se dressait le fort, une croix de bois de trente pieds de hauteur sur laquelle il plaça une inscription que l'on peut traduire ainsi : « Qu'a fait le général, qu'ont fait les soldats ? A quoi ont servi ces arbres énormes renversés ? Voici le vrai étendard. Voici le vainqueur. Ici c'est Dieu, c'est Dieu même qui triomphe ! »

C'est, encore, après l'abandon de la Nouvelle-France à son propre sort la légion des croix semblables et fidèles à celles du passé: croix douloureuses, croix victorieuses.

En maints endroits de notre province sont érigées de grandes croix d'un caractère particulier qui, la nuit venue, resplendent de lumière; ce sont des croix symboliques qui par leur auréole de feu expriment la victoire, le triomphe: « Par ce signe, toujours, vous vaincrez ». En retour des croix que le découvreur est venu planter au Canada, et qui s'y sont multipliées, d'autres croix aujourd'hui s'élèvent en Europe sur les champs d'honneur où sont tombés les nôtres pour défendre la patrie de Jacques Cartier, ce sont les croix du Sacrifice, les croix du Souvenir. Après quatre cents ans, les croix au Canada Français sont toujours debout comme autant de sentinelles, gardiennes de notre Foi; la survivance des croix confirme la survivance de notre race.

La croix du drapeau est d'azur pour rappeler la couleur bleu du champ des anciennes armes royales françaises qui portent: d'azur à trois fleurs de lis d'or. La figuration de la fleur de lis en France date de Louis VI le Gros (1081-1137); elle est représentée sur le sceau royal et des pièces de monnaie. On trouve aussi mention de la fleur de lis dans une ordonnance de Louis VII le Jeune (1119-80) qui entreprit la seconde croisade, prêchée par St-Bernard, en arborant sa bannière d'azur semée de fleurs de lis d'or. Bien que le premier exemple des trois fleurs de lis d'or sur l'écu royal date de Philippe-Auguste le Conquérant (1165-1223) et qu'elles apparaissent sur un contre-sceau fixé à une ordonnance datée de 1180, les rois successeurs chargèrent l'emblème de la maison de France d'un plus grand nombre de fleurs de lis, jusqu'à ce que Charles V le Sage (1337-1380) dès 1376, fixe définitivement le nombre à trois en l'honneur de la Sainte-Trinité.

Jacques Cartier fit placer sur les croix qu'il dressa des écussons aux trois fleurs de lis, réplique des armes de son souverain. Pour commémorer ce fait historique, la croix du drapeau porte en son milieu une fleur de lis d'or dont les trois pétales sont synonymes des trois fleurs de lis d'or de l'écu royal.

André Thévet (1502-1590) voyageur, historiographe et cosmographe, qui fut quelque temps dans l'intimité du découvreur, rapporte que Jacques Cartier, au fort « Sainte-Croix », fit scier un érable à sucre pour connaître la texture de cette espèce d'arbre qui produisait une sève rafraîchissante si abondante. L'on constatera par la narration suivante l'interprétation symbolique que l'on donna en cette circonstance, à la disposition des fibres de l'arbre. « Le tronc étant par terre, disait Jacques Cartier à Thévet, fut trouvée, comme chose miraculeuse au cœur de l'arbre, une fleur de lys bien en effigie, dont les uns disaient que c'était un très bon présage à la nation française ».

Dans la salle du conseil de ville, à Québec, l'on peut voir, en face du siège du maire, sur le devant de la galerie qui entoure la salle, une superbe pièce de bois sculptée, de l'époque Louis XIV, mesurant quatre pieds de hauteur par trois pieds de largeur, représentant les armoiries des rois de France, lesquelles, paraît-il, étaient fixées sur l'une des portes de Québec lors de la prise de cette ville par les Anglais en 1759. Ces armes furent enlevées par les ordres du général Murray, puis envoyées comme trophée de guerre, à la ville de Hastings, en Angleterre. C'est grâce à la courtoisie de son Excellence le

Vicomte Willingdon que ce précieux souvenir fut remis à la ville de Québec, en 1925.

La couronne royale des monarques français était surmontée de fleurs de lis d'or.

Le lis d'or sur le drapeau est l'emblème de notre origine et rappelle aussi l'ancienne noblesse française et canadienne-française de la première période de notre histoire.

Les feuilles d'érable figurent la terre de nos aïeux, le Canada. Ces feuilles d'érable sont vertes pour exprimer notre espérance en notre destinée nationale. D'après la définition du blason, le vert est le symbole de la vie, de la beauté et de la liberté. La feuille d'érable est l'emblème de notre nationalité et de nos activités; elle désigne essentiellement le peuple canadien.

Dans la science héraldique, la bordure est une pièce honorable qui entoure l'écu; les souverains d'autrefois l'accordaient en reconnaissance d'un service signalé ou comme symbole de protection. La bordure du drapeau caractérise la résistance que nous opposons aux forces adverses pour maintenir l'intégrité de notre personnalité nationale. La bordure est rouge parce que cette couleur signifie la vigilance, le courage, le patriotisme. Elle rappelle l'époque héroïque du Canada français et exprime la vaillance de notre race dans les combats de chaque jour pour vaincre et survivre.

Cet emblème patriotique rappelle les pavillons arborés par le capitaine Malouin au fort Sainte-Croix en 1535, et qui furent les premiers drapeaux à se déployer au souffle de la brise canadienne.

Maurice Brodeur

Les animaux les plus intelligents

(Suite de la page 9)

puis quelques années, sa cabane au milieu de grands étangs plutôt que sur les rivières, afin de se mieux protéger.

Quoi qu'on dise, le cheval possède aussi quelque intelligence. On peut lui apprendre certains tours et même, disent des malins, les mathématiques. Cependant, il est certain que le cheval peut obéir aux moindres nuances du commandement. D'une légère pression du genou, le cavalier fait aller sa monture où il veut. Le cheval sait enfin s'astreindre à une discipline aussi rigoureuse que celle de l'armée.

Viennent ensuite l'otarie et l'ours. La première est doué, dit-on, d'une mémoire vraiment étonnante. Après des années, elle se souviendra, d'une façon visible, de

celui qui lui aura donné quelque gâterie. Elle est excellente acrobate et ses jeux sont bien connus des amateurs de cirque.

Le second, l'ours, évolue toujours pour la galerie. Quand il a exécuté un jeu difficile, il semble se complaire à entendre les applaudissements; on le voit se dandiner en regardant les spectateurs de ses yeux un peu naïfs. C'est un dilettante du cirque et de la vaine gloire.

Et enfin, le chat! Cet être si mystérieux que les Anciens l'ont divinisé! Il n'est l'esclave de personne, s'installe comme un pacha qu'il est sur le plus beau coussin. Et le dédain qu'il a des autres êtres témoigne qu'il a pleine conscience de sa personne aristocratique.

Prodigieux! Mayonnaise préparée par agitation!



Lait Eagle

MAYONNAISE MAGIQUE

1/4 tasse vinaigre ou jus de citron	1 jaune d'oeuf (non battu)
1/4 tasse huile à salade ou beurre fondu	1/2 cuil. à thé sel
2/3 tasse Lait Eagle Condensé Sucré	Quelques grains cayenne
	1 cuil. à thé farine de moutarde

Mettez les ingrédients dans un bocal d'une chopine, dans l'ordre indiqué. Vissez le couvercle et agitez vigoureusement durant 2 minutes. Le mélange sera parfaitement homogène. Si vous désirez plus de consistance, refroidissez avant de servir.

Imaginez! Une mayonnaise lisse et savoureuse, préparée chez soi, en 5 minutes. Toujours réussie! Sans labeur! Et c'est économique! Mais rappelez-vous que le Lait Evaporé ne peut pas être employé dans cette recette. Vous ne la réussirez qu'avec le Lait Condensé-Sucre. Il suffit de noter le nom: EAGLE.




GRATIS! MERVEILLEUX LIVRE DE RECETTES INÉDITES

Contient de nombreux raccourcis pour préparer des friandises au caramel, au chocolat et au citron, de même que des trucs magiques pour réussir bonbons, petits fours, crèmes glacées et mayonnaises!

THE BORDEN CO. LIMITED, Yardley House, Toronto. 7-110F
Veuillez m'expédier, GRATIS, votre nouveau livre de cuisine.

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____



Passé 60 ans, est-on trop vieux pour vivre?

OUI, si on n'a pas économisé assez pour vivre une vieillesse heureuse, exempte de soucis matériels.

NON, si on s'est assuré, grâce à l'ASSURANCE-VIE, une rente ou une pension permettant de prendre un repos mérité par toute une vie de labeur.

C'est aujourd'hui qu'il faut y songer tandis qu'il en est temps.

D 78

The DOMINION LIFE ASSURANCE COMPANY

SIÈGE SOCIAL: Waterloo, Ont.

BUREAU PROVINCIAL
Edifice Dominion Square (Suite 910)
Succursale Beaver H. Hill, B. FRANKLIN, Gér.

PAUL BABY, Assistant-gérant provincial
RAOUL CARIGNAN, Gérant Provincial

SOINS DE PREMIERE URGENCE

LE COUP DE MORT des MOUCHES, MITES, MARINGOUINS



• Odeur agréable, ne tache pas, inoffensif pour humains et animaux—

WHIZ le TUEUR D'INSECTES

EST LE
MEILLEUR INSECTICIDE
QUE VOUS PUISSIEZ
ACHETER



GRANDEUR
8 Onces

35c

GRANDEUR
16 Onces

60c

VAPORISATEUR
WHIZ
ADAPTABLE
AU BIDON
15c

PUISSANCE DOUBLE

Un Régal dont on se Délecte!

Le Paris-Pâté a toujours bon goût... à la maison... au dehors... entre les repas... n'importe quand.

38F

DEMANDEZ-LE À VOTRE ÉPICIER



COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom

Adresse

Ville

Province ou Etat

POIRIER, BESSETTE CIE Ltée
975 de Bullion, Montréal, Can.

Evanouissement ou syncope

Dès que l'on s'aperçoit qu'une personne est évanouie, il faut immédiatement la transporter au grand air, la coucher bien à plat, les pieds plus haut que la tête afin de faciliter l'afflux du sang au cerveau; déboutonner les vêtements afin que rien ne comprime le corps; on tapote le visage avec une serviette mouillée, on fait respirer du vinaigre, de l'ammoniaque, de l'éther ou des sels. On peut même chatouiller l'entrée des fosses nasales avec une plume d'oiseau ou un petit pinceau. Enfin, on applique des sinapismes aux jambes et l'on réchauffe les pieds à l'aide de boules d'eau chaude. On peut, à la rigueur, en attendant l'avis du médecin, s'il s'agit d'une syncope prolongée, faire une injection d'huile camphrée dans la cuisse du malade. Lorsque tous ces soins ont réussi à ramener le malade à la vie, sa face reprend, progressivement, une couleur rosée, les battements du coeur réapparaissent de plus en plus forts et le malade semble se réveiller d'un sommeil qui lui paraît avoir été délicieux. Quelques instants après toutes les fonctions sont redevenues normales, le malade ne sent plus aucun malaise.

Coup de chaleur

Quand un individu est frappé de coup de chaleur grave, il faut le coucher dans un endroit frais et aéré, lui enlever ses vêtements qui entretiennent la chaleur et gênent la respiration; il faut faire des lotions fraîches sur le visage, cuillerées de thé ou café. Si l'asphyxie menace, pratiquer la respiration artificielle.

Hémorragie nasale

Mettre une compresse froide sur la base de nez, ou dans les fosses nasales un petit tampon de coton sec ou imbibé d'une substance anti-hémorragique, telle que eau oxygénée ou poudre d'antipyrine, ce tampon servira à faire la compression de dehors en dedans. Quand il arrive que le sang s'écoule en arrière, il peut être nécessaire de faire le tamponnement complet des fosses nasales.

Piqûres d'insectes

Quand l'abeille pique l'homme, elle laisse dans la peau ou la mu-

queuse son aiguillon, et, très souvent, les deux glandes à venin. Il se produit alors, à l'endroit piqué, une rougeur et une enflure douloureuse. Il s'agit alors d'extraire le dard et les deux glandes si elles sont restées.

On commence par couper au-dessus de la peau la partie supérieure de l'aiguillon; pour le reste de l'aiguillon, on le retirera avec les glandes au moyen d'une pince en déprimant un peu la peau autour de la piqûre. Avoir soin de ne pas comprimer la partie supérieure de l'aiguillon pour éviter une nouvelle projection du liquide qui est l'origine même de la douleur. Eviter de se gratter pour ne pas provoquer de démangeaisons. On calmera la douleur avec de l'eau fraîche, de l'eau sédative, de l'eau-de-vie camphrée, de l'ammoniaque, etc. Si l'endroit piqué est la bouche, la remplir plusieurs fois d'eau salée. Si les piqûres sont nombreuses, donner un bain prolongé qui calmera.

La piqûre de moustique provoque une douleur assez vive et, suivant la région piquée, une boursofflure assez marquée. On calmera la douleur et la démangeaison intolérable qui suit le grattage en frottant la région avec une goutte de teinture d'iodo, d'eau de Javel ou de sublimé pour neutraliser le venin. Cette piqûre est rarement dangereuse.

Morsure d'animaux enragés

Etablir une ligature très serrée entre la plaie et le coeur, afin d'empêcher le virus de pénétrer dans la circulation; laver abondamment avec de l'eau chaude ou avec une solution de sublimé; agrandir la plaie avec un instrument tranchant quelconque, faire saigner et cautériser fortement la morsure avec un objet en métal chauffé à blanc.

Recourir, aussitôt que possible à la vaccination antirabique en adressant le sujet mordu à un grand hospital.

Morsures de serpents

La piqûre des serpents venimeux ou non venimeux est très douloureuse; elle provoque une douleur cuisante, une rougeur de la région piquée ou mordue, un gonflement. Lorsqu'elle est grave et mortelle, le sujet, après ces symptômes sus-nommés, est pris de nausées, de vertiges, de sueurs froides. On re-

marque un pouls rapide, puis survient la syncope et la mort.

Serrer immédiatement et fortement la partie atteinte entre le coeur et la plaie. Laver la plaie, faire une succion au moyen d'une ventouse (la succion par la bouche est dangereuse), ensuite cautériser au fer rouge ou à l'iode.

Mais, de préférence à tout, faire une injection sous-cutanée antivenimeuse de sérum Calmette, aussitôt après la blessure, à la dose de 10 cm³ à la fois. A défaut de sérum, frotter la plaie avec du permanganate de potasse et injecter une solution légère de sel (1 p. 100) environ un demi-centimètre cube, dans le voisinage de la plaie.

Soins aux noyés

Les secours qu'on peut donner à un noyé ou, plus exactement, à un individu en péril de submersion, sont de deux sortes. Il faut d'abord le ramener à la terre, ensuite le faire respirer, s'il est asphyxié.

Quand un noyé est ramené à la terre, il faut enlever rapidement ses vêtements, en les coupant si c'est nécessaire, coucher le malade sur le côté droit en l'inclinant un peu sur le côté droit; enlever, avec les doigts, les mucosités ou le sable pouvant se trouver dans sa bouche, pencher légèrement la tête et essayer de faire rejeter une partie du liquide absorbé en introduisant un doigt au fond de la gorge pour provoquer des vomissements afin que soit expulsée l'eau qui se trouve dans l'estomac. On fait alors des tractions rythmées de la langue ou la respiration artificielle.

En même temps, il faut réchauffer le noyé en promenant des bouillottes d'eau chaude le long de son corps et en le frictionnant avec un chiffon de laine sur les membres et le long de la colonne vertébrale. Si le noyé fait des efforts pour respirer, il faut se garder de gêner par des manoeuvres les mouvements de la poitrine et du ventre.

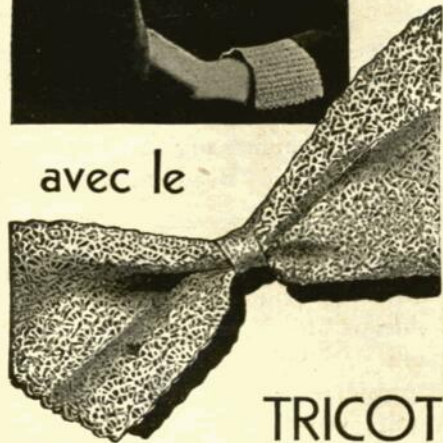
On ne doit pas donner à boire à un noyé avant qu'il ait repris ses sens; on peut, cependant pour le ranimer, lui faire avaler quelques gouttes d'eau de mélisse.

Si l'on a fait revenir le noyé à la vie, il faudra le coucher dans un lit bassiné et le laisser reposer le temps nécessaire.

Note d'Elegance



avec le



TRICOT A LA MAIN

Les choses tricotées sont en vogue comme garnitures de robes. Vous pouvez les confectionner vous-même, en leur donnant une beauté attrayante avec le **MERCER-CROCHET DE J. & P. COATS**, le fil filé également, d'un lustre durable et de couleurs inaltérables. Blanc, écru, toile, noir et populaires teintés pastel... Envoyez le coupon ci-dessous pour recevoir des instructions sur la façon de tricoter ces attrayants accessoires de robes.

Servez-vous toujours d'un Crochet d'Acier à Tricoter de Milward—un produit de qualité depuis 1730.

MERCER-CROCHET J. & P. Coats

Fabriqué au Canada par les Fabricants du Coton en Bobines Coats et Clark

UN NOUVEAU LIVRE

The Canadian Spool Cotton Co.
Dépt. V31 Case postale 519, Montréal.
J'inclus 10c pour le NOUVEAU livre No 30, "Your Home and its Decoration" (Votre Foyer et sa Décoration) Veuillez m'envoyer les indications gratuites pour la confection au crochet des articles illustrés ci-dessus Indiquez l'imprimé que vous désirez recevoir.

Nom.....
Adresse..... 140RF

LE SOIN DES ENFANTS

Par FRANCINE

Rhumes

Les rhumes sont très fréquents chez les enfants. Quelque légers qu'ils soient, on ne doit jamais les négliger. Il peut en résulter une bronchite ou une broncho-pneumonie qu'on aurait facilement pu éviter.

Les premiers symptômes du rhume se manifestent par la température, la turbulence, l'éternuement, la toux et l'écoulement nasal.

Il est excessivement contagieux, et l'enfant ne doit pas venir en contact avec une personne souffrant de rhume ou de coryza.

Coliques

Les enfants nourris au biberon sont plus exposés aux coliques que ceux nourris au sein.

Ce malaise consiste souvent dans un spasme de l'estomac ou de la paroi de l'intestin, et résulte d'une accumulation de gaz dans l'intestin. L'abdomen est gonflé sans être sensible, l'enfant pleure très fort en repliant ses cuisses sous lui.

Si l'enfant avale de l'air, mange trop de sucre ou souffre de constipation, il aura des coliques.

Lavement

S'il est nécessaire de donner un lavement au bébé, servez-vous d'une seringue spéciale pour les enfants, avec une poire et un bout flexible. Faites une solution d'eau chaude et de savon de castille ou d'un autre savon blanc, doux. Mêlez le savon à l'eau en vous servant de votre main ou de la savonnière à vaisselle. Enlevez les bulles au-dessus de l'eau. On peut donner de cinq à six onces de cette solution au bébé au-dessous de six mois, et de dix à vingt onces à celui d'un an.

Il est ordinairement plus facile de donner le lavement sur une table en plaçant le bébé sur un coussinet ou sur une serviette de bain. Remontez la robe de nuit par dessus ses bras et attachez avec des épingles de sûreté. Ceci le gardera chaudement et l'empêchera de remuer pendant le traitement.

Pour remplir la seringue, pressez la poire tout en tenant le bout dans la solution; relâchez la boule et elle se remplira par suction. Enduisez le bout de la seringue de vaseline ou d'huile d'olive. Enlevez l'air en pressant la poire jusqu'à ce que l'eau commence à jail-

lir du bec, alors insérez dans le rectum à une distance d'à peu près un pouce. Injectez le fluide doucement. Enlevez la seringue et pressez l'ouverture de l'intestin avec une serviette afin que le bébé garde l'eau pendant une minute ou deux.

Convulsions

Les convulsions ne sont plus aussi fréquentes qu'autrefois. Elles proviennent d'un ébranlement du système nerveux, d'une indigestion, de substances non assimilables telles que noyaux, pelures de fruits, morceaux de pommes, raisins, noix etc., ou encore d'une intoxication intestinale causée par une mauvaise diète ou la constipation.

On les associe quelquefois à l'incubation de certaines maladies contagieuses aiguës, et elles font souvent leur apparition avec le tétanos infantile qui est une complication du rachitisme.

En attendant le médecin, on doit donner un lavement à l'eau savonneuse, ou encore plonger le bébé dans un bain plus chaud que tiède.

Rachitisme

Le rachitisme est ordinairement causé par une alimentation déficiente ou une insuffisance de rayons de soleil directs sur le corps du bébé. Il est surtout fréquent chez les enfants de 2 à 18 mois.

Les premiers symptômes sont assez difficiles à reconnaître, mais les plus manifestes sont l'agitation du bébé pendant la nuit, le roulement de la tête d'un côté à l'autre, la transpiration abondante de la tête et un retard dans la dentition. Plus tard, il se manifestera par une difformité des jambes, des os de la poitrine et par l'épaississement des os du poignet. De plus, l'enfant retardera à marcher.

L'huile de foie de morue et le soleil sont des préventifs infaillibles.

Maux d'oreilles

Le mal d'oreilles est souvent dû à la dentition. Aux premiers signes, les parents doivent appeler le médecin. On ne fera aucune application sur les oreilles sans l'avis de ce dernier. Le premier symptôme d'un mal d'oreilles se présente souvent sous la forme d'une température élevée.



● "Ah, les amis, quelle journée! Et je n'en ai pas fini! Il me faut maintenant enlever mes bas et mes souliers! Jamais de répit... je travaille toujours!... Une chance que je suis rebondissant de santé!"



● "Bon, voyons, est-ce que je tire ou que je pousse? Je pense que je tire. Non... ça ne va pas! Je ferais peut-être mieux de tirer dans l'autre sens. Ouf, ce que j'ai chaud! Et je commence à en avoir plein le dos!... Prépare la Poudre Johnson pour les Bébés, maman!"



● "Oops! Le voici! Pas mal, n'est-ce pas, d'en être venu à bout! L'autre pied, maintenant! Et après, mon bain, suivi de la Poudre Johnson pour les Bébés! Que les mamans prêtent une oreille attentive à ce que je vais leur dire..."



● "Essayez différentes poudres pour bébés entre le pouce et l'index. Vous constaterez que quelques-unes sont graveleuses — mais pas la Johnson, qui est incroyablement douce et veloutée! Elle ne contient ni stéarate de zinc ni racine d'iris. Le médecin l'a dit!"

Sur réception de 10¢ (en argent) nous vous enverrons des échantillons de la Poudre, du Savon et de la Crème Johnson pour les Bébés.

Johnson & Johnson, Ltd., **Johnson & Johnson Limited**
MONTREAL CANADA

POUDRE *Baby* JOHNSON
FABRICATION CANADIENNE 79

LIVRES et REVUES

HISTOIRE DU CANADA POUR TOUS
Tome I — Régime français

par Jean Bruchesi

(professeur à l'Université de Montréal)

Cet ouvrage est moins une compilation qu'un ouvrage de vulgarisation qui fait de notre Histoire un récit vivant et intelligent, susceptible d'intéresser non seulement cette jeunesse étudiante à laquelle l'Histoire du Canada pour tous semble spécialement destinée, mais encore tout profane que l'Histoire attire mais que les longues et sèches énumérations rebutent.

En effet, l'auteur, tout en gardant à son oeuvre un caractère strictement historique, a évité avec soin les nomenclatures fastidieuses. De sorte que son livre tient le milieu entre le manuel — toujours un peu morne et sans attrait — et le document savant et précis, mais qui n'a d'intérêt que pour le spécialiste.

Le Tome I, qui vient de paraître, couvre toute la période de la *Domination française*, et commence même à l'époque où les premières migrations humaines se dirigèrent vers l'Amérique. C'est un fort volume de 368 pages, format 5 1/2 x 8 pouces. La couverture sobre et élégante et le texte soigné en font un fort beau volume.

PIERRE RADISSON

par Donatien Frémont

Monsieur Donatien Frémont vient de publier aux *Editions Albert Lévesque*, un livre qui tient à la fois de l'histoire et du roman d'aventure, et qui a ce double mérite d'être attachant comme une fiction tout en restant absolument véridique.

Pierre Radisson, petit Parisien gouailleur et gavroche, arriva avec sa famille, de France aux Trois-Rivières, dans la première moitié du 17^e siècle. Il devint par la suite l'un de nos plus grands découvreurs, le premier, en tout cas, à explorer le Nord-Ouest et à se rendre par voie de terre, à la baie d'Hudson.

Ce livre, qui est un document historique de tout premier ordre, prend une valeur toute particulière au moment où l'on s'apprête à célébrer le 4^e centenaire de la découverte du Canada et le 3^e de la fondation des Trois-Rivières, puisque Radisson fut à la fois un grand Canadien et un célèbre Trifluvien.

LA CHAIR DECEVANTE

par Jovette Bernier

« La Chair Décevante » vient d'être réédité.

Roman moralisateur puisqu'il enseigne de façon saisissante qu'on ne saurait impunément sortir des normes du devoir; que tôt ou tard, le mal qu'on a commis appelle son châtement et que l'expiation qui s'impose atteint aussi, parfois, ceux que nous voudrions le plus protéger contre la souffrance: nos enfants.

Ce roman est en vente aux *Editions Albert Lévesque*, Montréal.

LE CONSEIL LEGISLATIF
DE QUEBEC

Le volume de courtes biographies que vient de publier M. Gustave Turcotte, greffier-adjoint du Conseil législatif, satisfera certainement les curieux de l'histoire canadienne, ceux qui cherchent surtout les détails, qui aiment à connaître un peu la vie de chacun des hommes qui se sont illustrés chez nous dans la politique.

« Le conseil législatif de Québec, 1774-1933 », — tel est le titre du livre que M. Turcotte vient de mettre en vente, — donne un résumé substantiel de la vie de tous les membres de ce Conseil depuis sa fondation.

Au début du livre, M. Turcotte raconte l'origine du Conseil législatif, les diverses modifications qu'il a subies, son rôle en général.

LA VIE CHANTEE DE BOTREL

par Tyl

Tout le monde, en France, connaît l'oeuvre du célèbre barde breton, Théodore Botrel; sa renommée a même franchi les frontières et les océans. La Belgique, le Canada, les Etats-Unis gardent longtemps le souvenir de ses tournées triomphales.

L'oeuvre de Botrel, en effet, est consacrée tout entière à chanter la petite et la grande patrie, Dieu et l'amour, à exalter l'amour chrétien et la famille.

Nul mieux que lui n'a su traduire en strophes et en harmonie la beauté mélancolique des landes et des campagnes de Bretagne, la grandeur austère et sauvage de ses côtes sans cesse en lutte avec les flots. Nul ne s'est penché avec plus de compréhension et d'amour sur l'âme de ses compatriotes pour en saisir la force et la tendresse, pour en révéler la richesse et le générosité.



Mme HENRIETTE LIONAIS-TASSE

auteur de *La vie humoristique d'Hector Berthelot*, qui vient de paraître aux *Editions Albert Lévesque*.

JEANNE MANCE

par Mlle Marie-Claire Daveluy

Mlle Marie-Claire Daveluy, auteur de plusieurs ouvrages d'imagination et de nombreuses recherches historiques et biographiques, vient de publier, aux *Editions Albert Lévesque*, un ouvrage d'un grand mérite documentaire, littéraire et scientifique, sur « Jeanne Mance ».

On sait quel rôle prépondérant cette héroïne a joué dans le premier quart de siècle qui a vu la fondation de Montréal. L'ouvrage que lui consacre Mlle Daveluy se divise en trois parties: *Le Matin des beaux vouloirs*, c.à.d. la jeunesse de Jeanne Mance et les difficultés où s'affirme sa vocation; *Les Réalisations du Midi*, c.à.d. l'arrivée de Jeanne au Canne et sa participation à la naissance de Montréal; et enfin *Les Ombres du soir*, c.à.d. les dernières années de l'illustre héroïne.

Cet ouvrage, résultat de huit années de patientes recherches, contient une centaine de pages de pièces justificatives, une quarantaine de hors-texte illustrant des documents inédits, ainsi qu'un essai généalogique des plus complets sur les *Mances* et les *De Mance*, dû aux recherches de M. Jacques Laurent, conservateur à la Bibliothèque de Dijon.

Le volume, format 6 1/2 x 9 1/2, 450 pages, sur papier couché, se vend \$2.00 l'unité aux *Editions Albert Lévesque*, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties.

LE CURE D'ARS

par Henri Ghéon

Henri Ghéon, le grand écrivain catholique, vient de donner à la collection « Les Bonnes Lectures », éditée par Ernest Flammarion, un « Curé d'Ars » qui est un petit chef d'oeuvre. C'est une biographie pleine de relief et de vie du saint homme dont l'influence sur les âmes pieuses ne fait que grandir chaque jour. Ghéon dit qu'au Paradis le XIX^e siècle est connu comme le siècle du Curé d'Ars.

SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

par Abel Bonnard

C'est une heureuse idée d'avoir confié à M. Abel Bonnard le soin de nous parler de saint François. Nul n'était mieux qualifié que ce fin psychologue pour analyser l'âme ravissante et la vie sereine de l'ami des oiseaux. Avec lui nous pénétrons dans l'intimité du saint et nous atteignons sans effort les cimes sur lesquelles il se plaisait. Nous apprenons aussi à connaître la vraie sainteté qui est joyeuse, parce que libre de toute attache terrestre.

La plupart des légendes pieuses, dont l'imagination populaire se régale, sont absentes du livre de M. Bonnard, mais la réputation du saint n'en souffre pas, au contraire. François d'Assise, prince et poète est aussi saint que le François qui reçut les stigmates, car toute sa vie fut un sublime chant d'amour à l'adresse du Créateur. C'est ce que M. Bonnard nous démontre avec son charme habituel.

C. M.

LA JEUNESSE DU ROI DE ROME

par Octave Aubry

Dans toute l'histoire napoléonienne il n'y a pas de pages plus touchantes que celles qui traitent du roi de Rome, mais Octave Aubry a su trouver des accents nouveaux, d'une déchirante mélancolie, pour parler de ce roi sans couronne, de cet enfant que le Destin prit au berceau pour lui faire suivre un long calvaire. Il rend plus sympathique encore, si possible, cet enfant à qui le malheur a donné l'aurole que la Gloire lui a refusé.

LE CALVAIRE DE LOUIS XVI

par Henri-Robert

La mort de Louis XVI fut l'un des grands événements de l'histoire. Henri-Robert nous le démontre et retrace les causes de la grande révolution dont les conséquences se font encore sentir. Il corrige aussi la fausse opinion qu'on s'était faite de Louis XVI et prouve que ce roi fut surtout la victime des erreurs de son siècle.

LA JOURNEE DE L'IMPERATRICE
JOSEPHINE

par Frédéric Masson

Il est des personnages historiques dont, semble-t-il, on ne se lasse pas d'entendre parler. Marie-Antoinette, Henri VIII, Marie Stuart, Napoléon et Joséphine sont du nombre. Tous les détails de leur vie, même les plus ordinaires, attirent les curieux d'histoire. C'est dans cet esprit que M. Frédéric Masson, de l'Académie française, a écrit pour la collection « Hier et Aujourd'hui », de Flammarion, une *Journée de l'Impératrice Joséphine* où il reconstitue, dans un cadre vrai, l'existence, à la fois frivole et sérieuse, de la petite créole qui s'est assise pendant quelque temps sur l'un des plus grands trônes du monde. Avec lui nous assistons aux scènes familiales et aux grandes cérémonies gouvernées par l'étiquette rigide de la cour impériale, nous apprenons à connaître et la femme et la souveraine.

Conversation avec M. le sénateur Raoul Dandurand

(Suite de la page 50)

est le premier successeur démocrate. Et d'autre part: le désarmement souhaité par les Américains ne peut être réalisé en France sans la sécurité, sans un minimum de garanties. Et la présence des Américains à Genève — pense le sénateur — serait sûrement considérée comme une de ces garanties.

Mais c'est sur un souvenir français que le sénateur Dandurand tient à terminer notre entretien. Il rappelle la venue au Canada d'une mission de France, avec René Bazin, et qu'il accompagnait. Cette mission était d'abord passée aux Etats-Unis. Son premier arrêt au Canada fut à Saint-Jean d'Iberville. La population de la petite ville s'était massée à la gare et fit aux Français un accueil inoubliable. Des femmes présentaient leurs enfants à René Bazin en lui disant:

— Embrassez-les.

Et dans le grand salon d'Outremont où sont les bronzes, les tableaux, les médailles, le fauteuil du premier ministre et celui du président du Sénat, les grandes photos dédicacées de la comtesse de Noailles et du maréchal Pétain, l'ancien président de la Société des Nations, le pouce passé dans le lorgnon pour battre la mesure, à son tour entonna pour son auditeur unique, de la voix chaude qu'admirent les Précieuses de Genève:

« Un jour la France sur nos bords
Jeta sa semence immortelle;
Et nous, secondant ses efforts
Avons fait la France nouvelle.
Ensemble crions à genoux:
Vive la France!

ROBERT RUMILLY

LE MESSAGE DE LENINE

par Le R.P. Ant, Poulin, s.j.

Les *Editions Albert Lévesque* viennent de publier « Le Message de Lénine », drame social en 4 actes, par le R.P. Antonio Poulin, s.j. Cette oeuvre récente a déjà reçu à la scène un bel accueil. Oeuvre intéressante où se meuvent des personnages bien vivants, bien observés. Elle fait un tableau sobre et émouvant des persécutions religieuses qu'entraîne la tourmente révolutionnaire.

« Serge, fils du président de soviets, est chargé de présenter un rapport sur l'évêque Vladimir; il ne veut pas être l'instrument de la condamnation de cet évêque qu'il connaît, mais il y a son père, son avenir, car Lénine l'a remarqué et lui a envoyé un message très flatteur, il lutte et triomphe en répondant à l'appel du Christ. »

T'a'pas ?



JE VAIS BIEN RIRE D'EUX SI ÇA PEUT MORDRE !

T'a'pas déjà décidé de te lever de bonne heure, un matin, espérant attraper quelques belles pièces et épater un peu les amis —



V'LA BIEN MA VEINE ! J'ÉCHAPPE LE PLUS GROS POISSON QUE J'AIÉ JAMAIS EU AU BOUT DE MA LIGNE !

et comme cela arrive ordinairement, il y a bien un poisson énorme qui vient mordre, mais en approchant de la chaloupe, il en heurte le bord et se décroche



DIS DONC EST-TU BIEN SÛR QU'IL N'ÉTAIT PAS PLUS GROS QUÉ ÇA ?

QUAND J'VOUS DIS QU'IL ÉTAIT LONG COMME-ÇA !

OUI, OUI, - ON LA CONNAIT ! IL A FRAPPÉ LE BORD DE LA CHALOUBE ET S'EST DÉCROCHÉ !

mais peu importe la sincérité que tu mets dans ton histoire, les amis ne croient pas un mot de ce que tu leur racontes —



HÉ ! LOUIS - EST-CE QUE JE T'AI DÉJÀ PARLÉ DE CE POISSON QUE JE FAILLIS PRENDRE L'AN PASSÉ ?

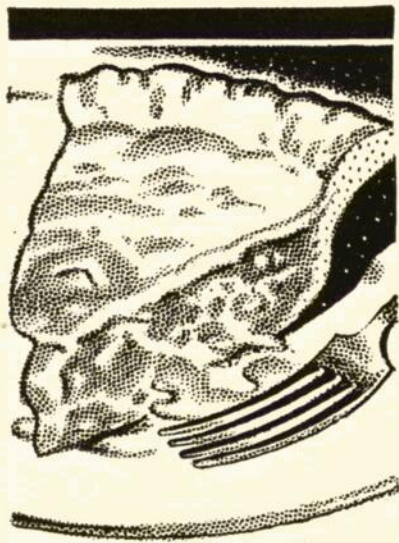
ALLEZ, ALLEZ, MÉS VIEUX - MAIS J'Y RETOURNE DEMAIN MATIN ET VOUS ALLEZ VOIR.

T'a'pas déjà essayé la **BLACK HORSE** ? Sa qualité supérieure n'est jamais mise en doute !

219 F

Dites simplement -
"Bière
BLACK

HORSE
Dawes, S.V.P."



Jean est Fier des Talents de sa Femme!

Jean: Cette tarte est tout simplement délicieuse, Marie. Tu fais maintenant tes pâtes à la perfection.

Marie: Ça me fait plaisir de te l'entendre dire. Et quand je pense que, tout dernièrement encore, je ratais toutes mes cuissons. Si madame Dagenais...

Jean: Je me doutais bien que tu avais suivi des leçons!

Marie: Je n'ai pas suivi de leçons. Cette amie m'a simplement recommandé d'employer la Farine Préparée Brodie. Tout est là. Je suis maintenant sûre de réussir toutes mes pâtes.

Vous n'avez plus à vous inquiéter de la poudre à pâte, de la soude et du sel quand vous employez la Farine Préparée XXX Brodie. Ces importants ingrédients sont déjà incorporés à la farine dans les proportions voulues pour assurer une parfaite cuisson. Essayez la Brodie XXX à la prochaine occasion.

FARINE PRÉPARÉE XXX BRODIE

Bas de sole gratuits

Vous pouvez échanger contre de beaux bas de sole façonnés et autres primes attrayantes les coupons des paquets de Farine Préparée Brodie XXX et autres produits de qualité Brodie & Harvie. Collectionnez les coupons et faites venir notre liste de primes.

BRODIE & HARVIE, LIMITED
914, rue Bleury, Montréal

La Bonne Cuisine

par G. Taillefer

LES PLATS FROIDS

Salade d'été

Epluchez, lavez, égouttez des coeurs de laitue, émincez trois oignons nouveaux; ajoutez une poignée de cresson alénois et une purée de cerfueil et d'estragon finement hachés. Assaisonnez de sel, poivre, moutarde, huile et vinaigre, tournez la salade. Faites pocher dans l'eau bouillante autant d'oeufs que de convives, laissez refroidir et dressez sur le saladier.

Romaine à l'anglaise

Ecrasez les jaunes de deux oeufs durs, délayez avec un peu de moutarde, huile, vinaigre; assaisonnez de sel, poivre et fines herbes; ajoutez trois cuillerées de crème fraîche. Battez le tout ensemble, versez sur la salade et tournez les feuilles pour bien mélanger.

Salade de chicorée et de purée de pommes de terre.

Faites cuire des pommes de terre à l'eau; écrasez-les, réunissez dans le saladier avec des feuilles de chicorées. Assaisonnez de trois cuillerées de vinaigre et tournez avec le couvert de buis. Pour donner plus de saveur, ajoutez un croûton de pain frotté d'ail ou frottez le saladier d'une gousse d'ail avant d'y verser la salade.



Photo de la Swift Canadian Co., Ltd.

Un plat appétissant, oeufs au jambon, sur une table joliment mise.

Salade Andalouse

Pelez un ou plusieurs concombres, coupez par tranches, saupoudrez de sel et laissez dégorger une heure. Partagez en deux de belles tomates dont vous enlevez les pépins, émincez quelques oignons et disposez par couches dans un saladier ou dans un plat creux concombres, tomates et oignons. Assaisonnez de sel, poivre, arrosez d'huile et de vinaigre et laissez macérer dans un endroit frais pendant une heure. Au moment de servir couvrez le dessus de mie de

pain émiettée et de fines herbes hachées.

Salade de piments et d'anchois

Prenez des piments rouges que vous faites griller sur le feu. Epluchez-les, émincez-les dans un saladier. Faites dessaler des anchois dans de l'eau bouillante, retirez les arêtes, coupez-les en filet ou en morceaux, ajoutez aux piments. Assaisonnez de sel, poivre de Cayenne, huile et vinaigre et d'un oignon coupé en rondelles.

Les piments verts et tendres s'emploient crus après avoir retiré graines et queues.

Salade Francillon

Epluchez des pommes de terre que vous faites cuire dans du bouillon; assaisonnez-les encore chaudes d'huiles, vinaigre, un demi-verre de vin blanc, sel, poivre. Mettez fines herbes hachées menu.

Faites cuire des moules au court-bouillon avec une branche de céleri; égouttez-les, sortez-les de la coquille et mélangez aux pommes de terre; remuez légèrement la salade, que vous couvrez de rondelles de truffes, et servez deux heures après. Un tiers de moules pour deux tiers de pommes de terre.



Quand vous préparez des poireaux, vous en enlevez les petites racines, l'extrémité de la tige verte et l'enveloppe extérieure. Lavez bien avant de faire cuire.

**SALADE DE VIANDE
ET LEGUMES**

2 tasses de viande cuite froide (porc, jambon, poulet ou veau, en cubes). 1½ tasse de très petits pois. ¼ tasse de sauce vinaigrette. 3 oeufs cuits dur. 6 Olives Farcies Heinz. Mayonnaise.

Mélangez la viande et les pois dans la sauce vinaigrette, jusqu'à ce que tout soit bien humecté. Mettez refroidir au réfrigérateur durant une heure et servez sur feuilles de laitue croustillante. Couronnez de mayonnaise et saupoudrez de paprika. Tranchez finement sur le travers les oeufs cuits dur et enlevez le jaune. Placez-en 3 tranches autour de la viande et, au centre de chacune, mettez des tranches d'olives. Passez les jaunes d'oeufs au tamis et parsemez-en le dessus de la salade.

SAUCE VINAIGRETTE

½ c. à thé sel. 1 c. à thé paprika. ¼ tasse de Vinaigre Pur Heinz. ½ tasse d'Huile d'Olive Pure Heinz.

Mélangez ensemble les ingrédients secs mentionnés ci-dessus, puis ajoutez le vinaigre et l'huile d'olive. Battez à fond afin de bien mélanger.

SAUCE MAYONNAISE

1 c. à thé de Moutarde Préparée Heinz brune. ½ c. à thé de sel. ¼ c. à thé de poivre. ¼ c. à thé de paprika. 1 oeuf. 2½ c. à soupe de Vinaigre Pur Heinz. 2 tasses d'huile à salade.

Mélangez les ingrédients secs. Ajoutez l'oeuf et battez bien. Ajoutez une demi-tasse d'huile, une c. à thé à la fois. Battez sans interruption. Ajoutez 1 c. à soupe de vinaigre, en battant toujours. Ajoutez encore 1½ tasse d'huile. Diluez avec 1½ c. à soupe de vinaigre.



*Servez
cet été
des repas plus
légers*

M AINTENANT que l'été est revenu, vous voudrez naturellement servir des repas plus légers, faits d'aliments riches en sauce, comme vous en offre plusieurs la "tablette" Heinz. Durant tout l'hiver, cette tablette excessivement pratique vous a permis de résoudre plus facilement le problème toujours renouvelé des "3 repas par jour". Elle peut vous être encore d'une plus grande utilité cet été.

La "tablette" Heinz vous offre des sauces — et les ingrédients nécessaires à la préparation de sauces — qui donneront un relief nouveau à vos salades — qui vous permettront de réaliser de nouvelles combinaisons à la fois agréables à la vue et délicieuses au goût.

Heinz met encore à votre disposition des garnitures à sandwiches et les éléments essentiels de quantité de mets savoureux, qui feront le succès de vos pique-niques ou de vos lunches à la maison. Pour votre propre commodité, constituez-vous une "tablette d'urgence" Heinz. Vous vous épargnerez ainsi, durant ces chaleurs d'été, bien des heures désagréables dans la cuisine.

H. J. HEINZ CO.,

Etablie en 1909 à Leamington, Canada

Rappelez-vous ces aides Heinz—

Sandwich Spread... Beurre d'Arachides...
Olives... Huile d'Olive... Mayonnaise...
Crème à Salades... Relish de Concombres Frais...
... India Relish... Sweet Relish... Moutarde
Préparée... Vinaigres (3 sortes)... Sauce à
Steak... Cornichons... Chutney... Sauce
Chili... Sauce Worcestershire... Ketchup aux
Tomates... Fèves cuites au Four... Spaghetti
Cuit... Macaroni Cuit... Soupes prêtes à servir.

**LES 57
VARIETES DE
HEINZ**



“Tu ne sais pas, chérie, ce que cet instantané signifie pour moi”

N'acceptez rien autre que
la boîte jaune si connue,
avec la rayure quadrillée.



LES jours passent vite, chacun d'eux apportant des changements. Particulièrement à ceux qui sont très jeunes, ou très vieux . . . Mais les instantanés sont une façon d'arrêter le temps. Ils garderont ce sourire et ces gestes de "petite fille" tout comme ils sont. Quelque chose à garder, et à regarder souvent . . . En vous servant du Film Verichrome Kodak, vous obtenez l'expression naturelle des gens, l'expression vraiment vivante. Essayez un Verichrome pour vos prochaines photos. Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ontario.

KODAK VERICHROME FILM